

LA CITÉ DE L'HORREUR

par ALAN MAC CLYDE

d'après

JEAN DE LA BEUQUE



*Illustrations
et hors-texte de*
RENE GIFFEY

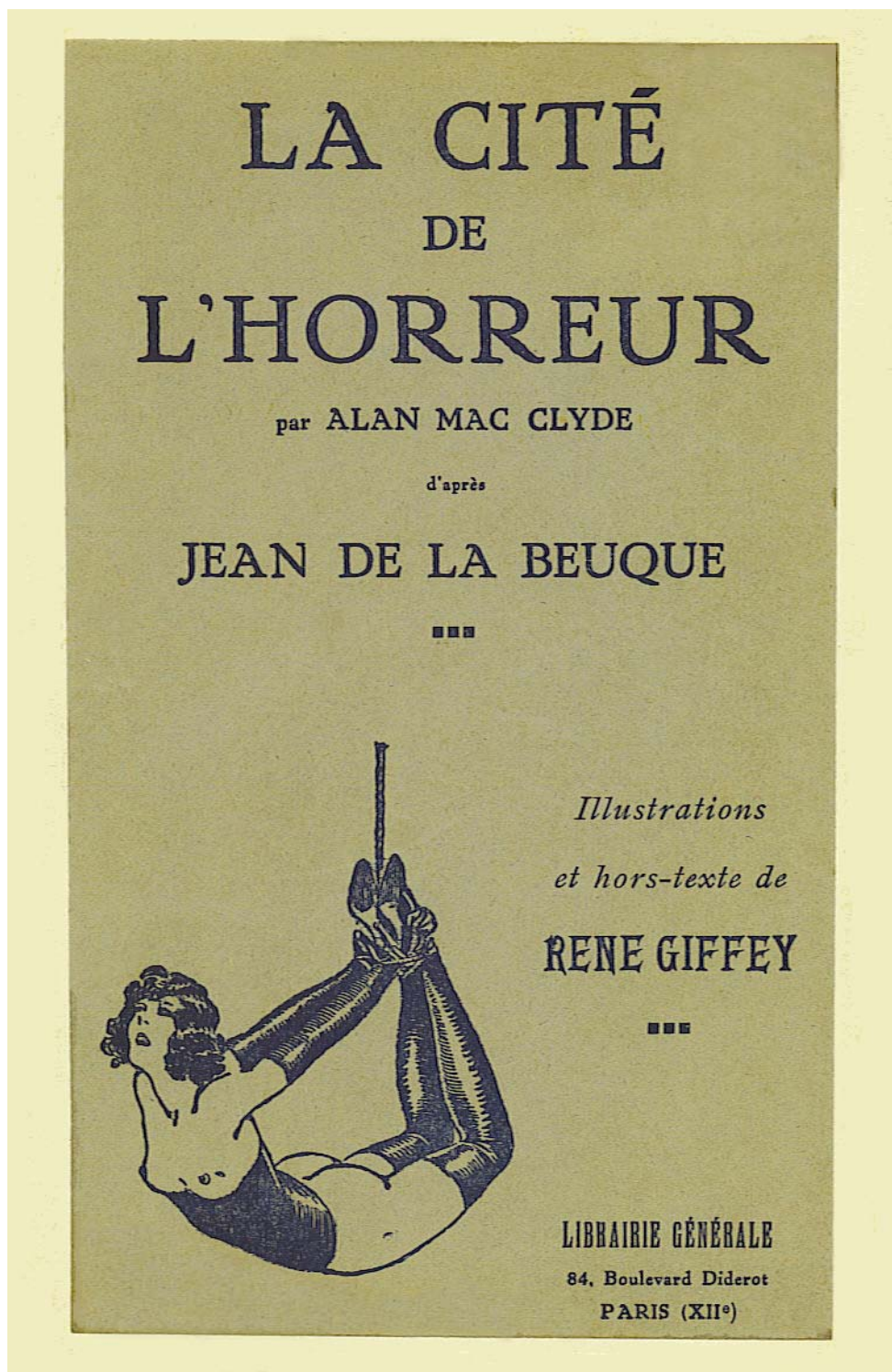


LIBRAIRIE GÉNÉRALE

84, Boulevard Diderot

PARIS (XII^e)

Alan Mac Clyde, d'après Jean de La Beuque, *La Cité de l'horreur*, Paris, Librairie Générale, 1933. Couverture illustrée. 1 planche couleur et 11 illustrations hors-texte n&b de René Giffey. Texte établi par Nathalie Quirion pour EROS-THANATOS, © 2008.



La Cité de l'horreur

A NOS LECTEURS

Depuis le 1^{er} Janvier 1933, nous nous sommes efforcés d'apporter à nos volumes des modifications intéressantes en ce qui concerne la présentation. Le Cuir triomphant fut notre premier volume d'une série de luxe et son succès a répondu à notre attente. Dans Cravache et Fanfreluches nos lecteurs ont trouvé des illustrations signées d'un maître universellement connu, et dans le présent volume notre effort se poursuit. Abandonnant les hors texte en noir nous continuerons à donner dans notre série courante des reproductions d'aquarelles d'artistes en renom, comme Maurice Millière et René Giffey.

De plus sans cesser la précieuse collaboration d'Alan Mac Clyde, d'Edith Kindler, de Jean de la Beauque, dont la santé s'améliore chaque jour heureusement, nous nous attacherons à trouver, au plus grand profit de nos lecteurs, des œuvres d'autres auteurs, aussi attachants que les maîtres que nous venons de citer. Et afin d'être assurés de l'intérêt primordial des œuvres que nous destinons à la publication, nous avons décidé qu'elles seraient examinées et choisies par Alan Mac Clyde lui-même, ce qui pour nos amis assidus, est un sûr garant dans le choix des textes qui leur seront offerts.

Malgré ces efforts, qui, nul n'en doute, se traduisent par de grands frais supplémentaires pour nous, contrairement à des craintes manifestées par de nombreux lecteurs qui nous ont écrit, nous confirmons qu'il n'a jamais été question pour nous de majorer le prix de nos volumes qui demeurent fixés à soixante francs français pour l'édition courante et à cent francs pour l'édition de luxe.

D'autre part, nous demandons à nos lecteurs de nous soumettre toutes les réflexions que nos livres leur suggèrent en tant que présentation, amélioration possible, choix des sujets traités. La chose est pour nous de la plus haute importance, car chaque suggestion sera sérieusement étudiée et cela nous permettra d'apporter encore à notre édition de nouvelles améliorations dont l'intérêt n'échappera à personne.

Et nous profitons de la présente occasion pour adresser à tous nos remerciements les plus amicalement sincères pour leur fidélité et leur aide.

Encore merci et en avant vers de nouveaux succès, grâce à vous, chers lecteurs !

La Librairie Générale

A MES AMIS

C'est une rude tâche pour moi que de reprendre une œuvre de Jean de la Beuque pour la continuer et la conclure.

Une rude tâche en vérité, car celui-là est un de nos maîtres et son talent jusqu'à ce jour demeure sans égal.

J'ai longtemps hésité et il n'a pas fallu moins que l'intervention de Jean de la Beuque lui-même pour me décider à le faire. Si je suis inférieur, ce sera de sa faute, car il a, à mon avis, bien mal choisi son collaborateur.

Plus que jamais, j'ai besoin de l'indulgence de tous nos amis, connus et inconnus, car l'œuvre est difficile. Lorsque l'on écrit pour soi, il y a des finesses, des « truc » professionnels qui nous permettent d'éviter maint écueil. Aujourd'hui pour moi, ce n'est plus le cas. Plus difficile qu'une traduction, ce travail exige que l'on mêle ses propres dispositions et le talent d'un autre, en conservant tellement l'idée de cet autre que votre personnalité doit disparaître derrière la sienne.

Y suis-je arrivé ?

Je le désire ardemment sans oser l'espérer.

Pourtant, Jean de la Beuque, auquel le manuscrit a été soumis, m'a écrit après avoir demandé quelques corrections : « Celles-ci faites, ce sera tout à fait du moi ! »

Mais je le sais indulgent pour ses amis.

Et si je l'ai trahi dans sa conception et sa pensée, cela n'a pas été volontairement, mais de ma part impossibilité de m'égalier à lui.

Que le lecteur ne nous en garde rancune, ni à lui, ni à moi !

ALAN MAC CLYDE

CHAPITRE PREMIER

« Le Silver Bird » a quitté Panama. — Retour en arrière. — L'histoire de Betty Compson, dite miss Cravache. — Fred, Hélène et Raymonde. — Dressage d'une fille libre. — Intervention d'Arnold. — Un beau voyage. — But mystérieux. — Marthe devant ses maîtres. — Angoisses. — Correction en perspective.

Le « Silver Bird » fendait les flots du Pacifique et son étrave aiguë laissait derrière elle deux ourlets d'argent. Au loin s'estompait la côte américaine et sur l'horizon flottaient encore les fumées d'un steamer stoppé dans le port de Panama, à la sortie sud du canal transocéanique. Un léger vent du nord rendait plus agréable la température surchauffée de la zone du canal.

A l'arrière du yacht splendide, peint blanc et argent, sous une tente largement ouverte, propriétaire et passagers devisaient agréablement en dégustant des boissons glacées.

Il y avait là le maître du bord, un Danois, Arnold Lorsen, Misses Betty et Nelly Compson, deux cousines, ses invitées, dont la seconde était aussi sa fiancée, puis à l'écart, en costumes de marins, mais de marins de fantaisie, Hélène et Raymonde, deux sœurs, au service, la première de Miss Betty, la seconde de Miss Nelly.

Sur la dunette, on apercevait par moment la silhouette du capitaine du bord, Haakon Andersen, un solide loup de mer, dont les cinquante années se promenaient allègrement autour du monde. Pour lui, une seule chose de belle : la mer ! hors d'elle, rien ! Et près de lui, un mystérieux personnage connu sous le nom de Davis. Seul à bord, Arnold Lorsen eut pu donner de lui quelque renseignement. Mais le Danois se taisait et le capitaine Andersen avait l'ordre de conduire le yacht selon l'itinéraire que Davis fixerait. Pour le capitaine un ordre était un ordre ! et puis tout allait bien puisqu'on piquait droit au large et que le temps était beau !

Mais avant de pousser plus loin notre récit, il est bon de revenir de quelque temps en arrière.

Un jour, dans la Corrèze, près d'Egletons, l'immense domaine de la Plaine aux Loups fut mis en vente et acquis par Thomas W. Compson, d'Austin (U. S. A.) Américain, dents en or et millionnaire. Or, Thomas W. Compson avait une fille, Betty, cavalière intrépide, au caractère dur et autoritaire qui le menait à sa guise, car le brave père adorait cette unique enfant, vivant portrait d'une épouse chérie que la mort lui avait arrachée.

Un jour, Betty avait surpris dans le domaine une jeune et accorte paysanne qui était venue, comme chez elle, visiter à son unique profit les champignons des prés et aussi un peu les salades du potager. Betty avait souffleté la délinquante et les deux jeunes filles s'étaient empoignées. Mais la sportive américaine avait eu le dessus et avait administré une magistrale fessée à la fille. Ceci fut pour Betty une révélation et elle engagea sa victime à coups de billets de cent francs à devenir son esclave volontaire.

Mais ceci ne suffisait plus à la belle Américaine et elle s'ouvrit de ses aspirations à Fred Kensington, majordome de son père, ancien cow-boy. Celui-ci avoua avoir employé jadis la manière forte pour amener à lui céder une beauté récalcitrante et tous deux, Fred et miss Betty, décidèrent de s'entourer d'esclaves. Kensington partit donc à Paris et engagea deux jeunes filles,

deux sœurs sorties de l'Assistance Publique, Hélène et Raymonde et il les ramena à la Plaine aux Loups où elles prirent leur service pénible et bien souvent humiliant, mais Betty était très généreuse dans ses rétributions.

Les séances se passaient au fond du parc, en plein bois, dans un kiosque fermé, organisé par Fred pour cela, car l'ingéniosité de l'ex-cow-boy était surprenante.

A ce moment un krach se produisit aux Etats-Unis, krach où fut engloutie la plus grande part de la fortune du frère de Thomas W. Compson. Ce dernier offrit à son cadet malheureux de se charger de sa fille Nelly, tout le temps nécessaire à rétablir la situation. Nelly débarqua donc un jour à la Plaine aux Loups où Betty, surnommée par Fred « Miss Cravache », ne fut pas longue à dresser sa malheureuse cousine à coups de cravache. Entre temps, miss Betty s'était donnée, vierge, à Fred Kensington, uniquement par vice, car elle ne l'aimait point d'amour, ce dont elle ne se cachait du reste nullement. Seul Thomas W. Compson ignorait la double vie de sa fille.

L'existence de Nelly devenait un enfer. Un jour, un inconnu surprit les agissements de Betty. C'était Arnold Lorsen. De complicité avec Nelly, il fit tomber Betty dans un piège et s'empara d'elle. En quelques heures, l'autoritaire Miss Cravache vit la situation se renverser et à son tour elle dut plier sous les cinglées de l'instrument qui lui avait valu son surnom. Elle capitula complètement et la paix fut faite entre les deux cousines et Arnold Lorsen. De ce jour, il y eut association à trois pour sévir sur les esclaves.

Et comme ce même jour le jardinier d'Arnold Lorsen lui signalait que depuis deux nuits le potager recevait la visite de maraudeurs nocturnes, il fut décidé une embuscade à quatre où Arnold, son chauffeur Georg et les deux cousines prirent l'affût, surprirent et s'emparèrent du maraudeur qui, à première vue, parut être un jeune garçon. Le captif, ramené à l'habitation de Lorsen, on s'aperçut que les habits masculins cachaient une belle fille de dix-huit ans, Marthe, qui reçut une sévère punition et fut laissée ficelée nue à un chevalet.

Quand Betty et Nelly furent couchées, Arnold Lorsen revint auprès de la prisonnière et là, après l'avoir, à sa grande honte, lutinée un moment, il profita de la position dans laquelle elle était attachée pour abuser d'elle et lui faire violence à sa guise. Pour son grand plaisir, la pauvrete était vierge.

Le lendemain, on annonçait les fiançailles officielles de Nelly Compson et d'Arnold Lorsen, qui offrit de conduire sa fiancée et la cousine de celle-ci en Amérique, afin de se présenter à son futur beau-père.

Le départ eut lieu. Droguée et insensibilisée, Marthe fut du voyage, embarquée à bord du « Silver Bird » et jetée à fond de cale, car nous avons omis de dire que Lorsen possédait un yacht de plaisance ainsi baptisé.

Hélène, attachée à Betty et Raymonde à Nelly, étaient volontairement du voyage. Quant à la première victime de Miss Cravache, la fille fessée pour avoir été surprise par l'Américaine dans la propriété de la Plaine aux Loups, elle avait résolument refusé de s'expatrier, malgré des appointements mirifiques. Cela avait contrarié Miss Betty Compson, car la solide paysanne était bientôt devenue une excellente auxiliaire de sa maîtresse.

Du côté de Fred Kensington, celui-ci eût bien accepté, mais mister Compson, père de Betty, avait absolument refusé de se passer de ses services et il était demeuré en France, à son grand regret du reste. Mais le père de Betty fut inflexible et malgré tout ce que la jeune femme put dire, force lui fut de partir sans son amant. Il n'y avait du reste en elle, avons-nous dit, pas plus qu'en lui, du reste, aucun amour. Leur union avait été une surprise de leurs sens et seul le piment de la chose défendue les unissait.

Le « Silver Bird » avait quitté Le Havre et cinglé vers New-York où il parvenait neuf jours plus tard, neuf jours au cours desquels Marthe n'avait subi aucun sévices. Dès qu'on fut en mer, on lui attribua une cabine et elle put jouir d'un peu de liberté et d'un confort inconnu d'elle jusqu'à ce jour. De leur côté, Hélène et Raymonde, habillées en gentils marins, n'avaient eu qu'à demeurer dans le rôle peu fatigant de gentilles femmes de chambre, car esclaves volontaires, dans l'idée de leurs maîtres, elles étaient surtout destinées à servir d'aides, plutôt que de patientes au cours de ce voyage qui, en réalité, avait un autre but que de présenter simplement le Danois au père de la charmante Nelly.

A New-York, Nelly présenta pourtant Arnold à son père et, après quelques jours, durant lesquels Marthe avait réintégré la cale, il fut décidé que le voyage de retour se ferait par Panama, le Pacifique, Aden, la Mer Rouge et la Méditerranée.

A Colon, où Lorsen avait adressé plusieurs télégrammes, on embarqua le mystérieux Davis et Arnold annonça aux deux cousines qu'il allait les guider vers une île perdue où elles pourraient s'en donner à cœur joie de flagellation et de châtiments corporels.

« Davis, avait dit le Danois, sert d'intermédiaire entre les esclavagistes blancs et les marchands d'esclaves. Il possède une magnifique clientèle et j'ai eu souvent à m'en servir. Du reste, en dehors de Marthe, il y a à bord trois femmes enfermées que j'ai promis de livrer en bon état où nous allons !

— Trois femmes, dearie, fit Nelly étonnée, nous ne les avons jamais vues !

— Elles sont sous clef ! comme elles ne m'appartiennent pas, je n'ai pas voulu les revoir, ni vous les présenter, de peur que nous succombassions à la tentation !

— Et vous avez déjà visité l'île en question ?

— Une fois, oui, chère Nelly ! une seule fois, mais mon yacht n'y est encore jamais allé ! j'y ait été conduit depuis Shang-Haï par une jonque chinoise de haute mer !

— Et... c'est intéressant à voir ? s'enquit Betty.

— Plus qu'intéressant et Miss Cravache y aura fort à faire pour conserver son surnom !

— C'est prodigieux, alors ?

— Oui, prodigieux ou atroce ! selon le côté où l'on se trouve ! car là, la virginité, ou même la vie d'une esclave, pèse peu de chose ! Tenez, un jour on a amené une jeune femme, une fort belle chilienne et sa fillette. La mère avait vingt-quatre ans et l'enfant six. Un client, lépreux au visage ignoble, voulut que la mère se donnât nue à lui. En somme il avait payé pour cela, c'était son droit. Quand la femme vit le monstre qui se destinait à exiger d'elle ses dernières faveurs, elle se révolta, malgré les coups reçus qui l'avaient contrainte déjà à se dénuder en public et à consentir à cet acte qui la révoltait. Alors, pour l'obliger à se donner quand même à cet horrible malade,

atroce à voir du reste, on a supplicié sa fillette sous ses yeux ! du sang coulait partout, l'enfant hurlait et quand la mère se fut enfin abandonnée aux caresses du lépreux, la petite agonisait. Elle est morte la nuit suivante sur le tas de fumier où on l'avait jetée, sans que sa mère fût autorisée à la soigner. De la cage où on l'avait enfermée, la Chilienne vit sa fille mourir à quelques mètres d'elle dans une fange innommable !

— Et qu'est devenue la mère ensuite ?

— Je ne sais ! je crois qu'on l'a envoyée en Chine dans une quelconque maison de prostitution de l'intérieur où elle doit se plier aux exigences des clients raffinés, à moins qu'elle ne soit folle !

— C'est atroce ! dit Nelly.

— Bah, chérie, on s'y fait très bien ! certes, personnellement, je trouve cela une cruauté inutile, donc à rejeter ! mais la cruauté est une vertu quand elle concourt à votre propre plaisir et là je l'admets !

— Même si l'esclave en meurt ?

— A mon avis, cela importe peu ! pourtant pour ma part je le désapprouve. J'aime mieux les bonnes corrections que les tortures, mais là-bas dans l'île, il y a de tout ! oui ! il y en a pour tous les goûts ! »

Ces mots s'échangeaient entre Arnold Lorsen et ses invitées, alors qu'au loin, nous l'avons dit, s'estompaient les dernières lignes de la côte de Panama et que le yacht fendait de sa fine étrave les flots bleus du Pacifique, le bien nommé ce jour-là.

Jusqu'à ce jour, tous avaient, d'une sorte d'accord tacite, évité toute conversation esclavagiste. Mais cette fois, d'en avoir longuement parlé, quand vint le soir, après le dîner, Betty surexcitée par les sujets abordés, émit la proposition à laquelle tous pensaient :

« Si nous faisons venir Marthe ? »

Des applaudissements saluèrent cette proposition. Le capitaine Haakon Andersen donna des ordres au stewart afin que Marthe fût amenée devant ses maîtres et Arnold ouvrit une armoire où se trouvait sa réserve d'instruments de flagellation.

Quand Marthe avait été mandée, elle allait se coucher.

Le stewart était naturellement entré dans la cabine de la prisonnière sans avoir pris la précaution préalable de frapper à la porte et la pauvre fille, à moitié déshabillée, ne savait quelle contenance garder. Certes, jusqu'à ce qu'elle eût été prise par Arnold Lorsen et ses amis, durant qu'elle maraudait de nuit, elle n'avait pas été habituée à ce qu'on la traitât avec une considération exagérée, loin de là, mais avant sa pénible aventure, jamais homme n'avait franchi la porte de sa chambre. Malgré l'affreuse nuit au cours de laquelle elle avait été déflorée par le Danois, Marthe était demeurée pure et chaste de sentiment et de maintien.

L'homme la regardait en riant. D'un geste vif, elle saisit un peignoir et s'en enveloppa peureusement, terriblement inquiète de cette présence masculine à cette heure de la soirée. Une crainte irraisonnée l'envahit. Celui-ci allait-il comme l'autre abuser d'elle après l'avoir battue ?

« Allons, dit-il brutal, pas la peine de faire ta mijaurée, ni ta princesse offusquée ! le patron te réclame, t'as qu'à venir et vivement ! tu sais, il n'aime pas attendre, le patron, et Georg se tient aussi à ta disposition pour activer le mouvement !

— Mais il faut que je me rhabille ?

— Non ? Mam'zelle veut rire ? te rhabiller ? est-ce que le patron et ces dames n'auraient donc jamais vu ton croupion à l'air ? viens comme ça ! ce que tu n'as pas sur toi, c'est ce que tu auras de moins à enlever tout à l'heure !

— Et... il ne va pas encore me faire mettre toute nue ?

— Avec ça qu'il va se gêner pour toi, si ça lui chante ! Allons, amène-toi et ne m'oblige pas à user de ça ! »

En disant ces mots il lui mit une cravache sous le nez. Marthe ne se souvenait que trop des terribles fouaillées qu'elle avait reçues, la nuit où l'on s'était emparé d'elle. A voir cette cravache, il lui semblait éprouver encore par tout son être les épouvantables douleurs qu'elle avait endurées sous les cinglées administrées à toute volée. Elle gémit :

« Non ! non ! je vous en conjure ! ne me battez pas ! c'est trop terrible !

— Allons viens tout de suite ou gare ! »

Tremblante, refermant sur sa poitrine demi-nue le peignoir d'une main crispée, pieds nus dans des mules à talons hauts, la jolie fille suivit le stewart.

Il ne leur fallut pas longtemps pour gagner la salle-à-manger où les maîtres attendaient pour se divertir d'elle.

Elle n'avait pas revu Lorsen depuis le départ du Havre où le Danois lui avait déclaré qu'il allait réfléchir au sort qui lui serait réservé et grande fut sa terreur quand elle se trouva sous son regard, au milieu de cette pièce, en pleine lumière.

Le stewart s'était retiré et seuls demeuraient là, silencieux, Arnold Lorsen, Betty, Nelly, le capitaine Andersen et près de la porte, armées de cravaches comme tous les maîtres, charmantes dans leurs tenues de matelots Raymonde et Hélène.

Sous les regards qui convergeaient vers elle, Marthe sentit les débris de son courage lui échapper peu à peu. Elle rougissait, baissait les yeux, on la devinait prête à pleurer.

Pour elle, ce silence qui se prolongeait était une épreuve terriblement angoissante. Et puis il y avait ces cravaches ! mon Dieu ! pensait-elle, que vont-ils exiger de moi ? Quel martyr va encore être le mien... et puis les regards brillants de ces hommes ! il lui semblait y retrouver la lueur sauvage et farouche qu'affolée elle avait connu dans celui de Lorsen l'affreux soir où...

Il lui semblait que sa chair, meurtrie alors, allait ce soir encore lui arracher des cris de douleur... la seule pensée d'être en face de son tourmenteur lui faisait revivre avec une atroce intensité les abominables minutes où, vaincue, liée, elle avait subi dans une impuissance d'agonie la loi du plus fort, l'affreuse loi du mâle triomphant.

« Mais elle va s'évanouir ! dit Nelly.

— Approche-toi, Marthe, et assieds-toi là en face de moi ! ordonna Lorsen.

Vacillant sur ses jambes flageolantes, la pauvre fille obéit machinalement.

« Raymonde !

— Maître ?

— Verse du champagne à cette fille ! elle a besoin de se remonter ! bien ! et toi, Marthe, bois ! cela te fera du bien ! allons ! pas de mauvaises pensées ! je ne t'ai pas fait venir pour attenter encore à ta vertu ! une fois suffit et ce que tu m'as donné, un peu involontairement je l'avoue, tu serais incapable de me l'offrir encore ! donc, tu ne m'intéresses plus !... mais pas du tout ! du moins à ce point de vue ! »

Marthe n'avait saisi qu'une chose : elle ne serait plus la proie du mâle. Elle sourit.

« Ah ! tu souris ? mais c'est parfait, ma petite ! tu es donc en bonnes dispositions ? eh bien, quoi ? réponds ? ne tremble donc pas ! pour le moment tu ne risques rien !

— Oui, maître !

— En bonnes dispositions ? c'est bien cela que signifie ta réponse, hein ?

— Oui, maître !

— Je ne pensais point à te demander ce soir de te joindre à nous, quand une discussion a surgi entre Miss Betty et moi-même ! tu te souviens qu'une nuit tu nous a montré que ton corps possède dans sa jeunesse solide une plénitude de formes à faire pâlir d'envie bien de nos modernes élégantes ! J'ai prétendu me souvenir que tu avais un grain de beauté au creux des reins, au-dessus de la fesse gauche et un autre sous le sein droit ! Miss Betty prétend que dans les deux cas je fais erreur ! qui a raison ? donne-nous donc le renseignement !

— Vous... vous avez perdu, maître, je n'ai pas de grain de beauté là où vous dites !

— Tu en as sans doute ailleurs !

— Oui, maître ! dit-elle rougissant en baissant la voix et les yeux.

— Où donc ?

— Oh ! maître ! j'ai honte de parler de ces choses !

— Voyons, mon petit, reprit Lorsen, faussement bonasse, il n'y a pas de honte à avoir un grain de beauté quelque part sur le corps ! tout le monde en a plus ou moins ! où est le tien ?

— Sur la cuisse droite... devant !

— Eh ! bien ! dit Betty, nous voilà fixés ! j'ai gagné !

— Allons, chère miss Cravache, vous ne pensez pas que je vais m'avouer vaincu sur une simple déclaration d'une voleuse de salades ? »

Cette conversation, prévue et convenue à l'avance, mettait la pauvre Marthe à bout de nerfs, car elle se demandait ce qui en allait advenir de désolant pour elle.

« Alors ? reprit Betty provocante.

— Marthe n'a qu'à nous donner les preuves ! »

La malheureuse se dressa d'une pièce. Elle avait compris. Tout cela n'était qu'un jeu contre elle, cette fausse bonhomie cachait un traquenard.

« Allons, Marthe, reprit Lorsen, puisque tu sembles avoir compris, exécute-toi de gré et ne nous oblige pas à te cravacher jusqu'au sang ! déshabille-toi !

— Maître ! maître !

— Pas de simagrées ! nue ! immédiatement ! ou alors j'appelle deux marins, je te fais déshabiller par eux, fouetter à coups de corde sur le pont devant tout l'équipage et je t'abandonne pour la nuit aux désirs amoureux de mes hommes ! tu as le choix ! décide-toi ! »

Le ton était sans réplique et la pauvrete sentit que de la menace, Lorsen n'hésiterait pas à passer vivement aux actes. D'un geste tremblant, elle rejeta son peignoir. Un murmure d'admiration accueillit l'apparition. Tous en étaient encore restés au souvenir de l'accorte mais vulgaire paysanne habillée en garçon. Une jolie fille apparaissait maintenant à leurs regards.

Elle était en combinaison bleue, largement décolletée, aux épaulettes de rubans, descendant juste sous les genoux et sous sa combinaison on apercevait par transparence une chemise élégante plus courte encore.

La peau était douce et pâle, les épaules rondes et dodues, avec chacune une adorable fossette par devant, les bras nus avaient une ligne pure et harmonieuse, les muscles étaient bien développés sans exagération, les mains, plutôt longues et fines, avaient connu les soins du Chinois manucure du bord. La gorge était pleine, les seins fermes, assez hauts sur la poitrine, pointaient avec une charmante insolence sous les tissus légers qui les cachaient aux regards.

Les jambes nues étaient fines, nerveuses sans maigreur, délicieusement fuselées, le mollet assez haut, juste à point ; la cheville était fine, le pied mignon, bien cambré par les mules élégantes à hauts talons.

Aucune ceinture, ni corset, n'enserrait la taille, fine d'elle-même, entre une belle poitrine et des hanches larges au gracieux mouvement d'amphore grecque. Les reins, tombant droit des épaules, étaient naturellement cambrés et la croupe bombait la combinaison par derrière.

Lentement, avec une sorte de grâce solide, sans raideur comme sans mièvrerie, Marthe ôta la combinaison... puis la chemise et demeura nue, tenant sa chemise de la main droite, le bras allongé le long du corps, le bras gauche relevé, plié, dérochant son visage, pourpre de honte, aux regards des assistants.

« Un morceau de roi, Monsieur Lorsen ! dit le capitaine d'un ton sincèrement admiratif.

— Oui ! j'aurais dû attendre à ce soir pour en profiter !

— Oh ! Arnold ! protesta Nelly.

— Voyons, miss Nelly, reprit le capitaine, une esclave, est-ce que cela compte ? quand l'occasion est belle, et c'est le cas, il faut en profiter et si monsieur Lorsen s'y intéressait encore, ce qui serait en somme normal, tout le triomphe serait pour vous, à laquelle il reviendrait sans aucune hésitation, j'en suis persuadé !

— Très bien cela, capitaine ! dit Betty. Je l'ai déjà dit à ma cousine, mais elle est têtue !

— Pour moi, dit Nelly, une esclave est une femme encore ! »

Tout le monde protesta. Nelly objecta :

« Si j'achetais un esclave homme, beau et élégant, que dirait Arnold si je me donnais à lui ?

— Mais Nelly, je n'en serais nullement jaloux. J'exigerai seulement pour que notre docteur s'arrangeât pour que cette aventure amusante n'ait aucune suite dommageable ! Et voilà tout ! je ne ferais pas à un esclave l'honneur d'être jaloux de lui ! Betty a-t-elle jamais été jalouse de Fred Kensington, qui pourtant n'était pas esclave, au contraire ?

— Eh bien, j'aime mieux parler d'autre chose ! dit Nelly, car j'avoue que je ne suis pas encore convaincue ! il est vrai que je parle là d'une chose que j'ignore ! acheva-t-elle en rougissant de la plus délicieuse façon. Galant, Arnold lui prit la main et la baisa.

Un sanglot détourna l'attention générale. Marthe pleurait.

« Qu'as-tu, petite ? dit Arnold.

— Oh ! maître, j'ai honte ! honte !

— Alors, tu crois que tu vas nous embêter par des pleurnicheries ? attends un peu ! »

Et se levant, il fit signe à Betty et au capitaine. Tous trois s'approchèrent de la pauvre esclave, tremblante de peur et de désespoir, prête à étouffer d'une honte indicible.

D'un geste sec Arnold Lorsen lui arrachait sa chemise et se saisissant d'elle avec l'aide du capitaine il lui ramena les bras en arrière et prenant une corde que Betty lui tendait il lia les beaux bras nus coude contre coude et poignet contre poignet, position douloureuse qui arracha des cris à la jeune esclave, mais la contraignait à bomber à l'extrême sa magnifique poitrine.

Marthe, la voix douloureuse, suppliait à travers larmes et sanglots qu'on eut pitié d'elle, qu'elle n'avait pas l'intention d'être désobéissante, bien au contraire.

« Ce n'est pas pour cela que tu vas être corrigée, dit Lorsen, c'est parce qu'il nous a déplu de te voir pleurer un soir où nous t'avons fait l'honneur de t'inviter à notre table, petite voleuse !

— Oh ! vous auriez mieux fait de me laisser aller en prison !

— C'est toi qui as choisi, n'est-ce pas ? alors laisse-nous tranquilles !

— Je ne savais pas ! oh ! aïe ! aïe ! non... non... plus ! aïe ! »

Betty, lassée par cette conversation venait de pincer cruellement les pointes roses des seins magnifiques si orgueilleusement offerts par la cambrure de la fille.

« Raymonde, Hélène, avancez une chaise ! »

Les esclaves volontaires obéirent.

Arnold et le capitaine firent asseoir Marthe et l'attachèrent à la chaise, les épaules au barreau supérieur du dossier, les chevilles aux pieds de devant, le haut des cuisses au siège.

« Et maintenant, dit Lorsen, tu vas voir ce que c'est qu'une correction ! »

CHAPITRE II

Communication urgente. — Embarquement en hydravion. — L'arrivée à Vétrange repaire des marchands d'esclaves. — Davis et Marthe. — Fausse espérance. — Marthe liée. — Cruelle correction à la cravache. — La loi de l'homme.

« Monsieur Lorsen, pouvez-vous m'accorder quelques instants d'entretien ?...

A cette voix, chacun se retourna. Le mystérieux Davis qui prenait ses repas seul dans sa cabine, était à la porte de la salle-à-manger, impeccable dans un smoking de bonne coupe. Un sourire errait sur son visage glabre et son regard ne quittait pas le centre de la salle où Marthe était liée nue sur une chaise.

« La chose est urgente, reprit Davis, sans cela je ne me fusse jamais permis l'incongruité d'arrêter un bon maître qui corrige le mauvais caractère d'une esclave !

— Voulez-vous que nous passions dans ma cabine ?

— Plutôt sur le pont !

— Soit ! mais Marthe ne perdra rien pour attendre ! »

Les deux hommes sortirent et gagnèrent le pont en avant de la passerelle.

« Monsieur Lorsen, reprit Davis, votre poste de T. S. F. vient de recevoir un radio à moi destiné, qui m'a immédiatement été remis, il y a de cela dix minutes. Le temps de le mettre au clair, car il était chiffré, et me voici. Le sans-fil dit ceci :

« A 22 heures, hydravion 4 prendra contact. Lui remettre captives. Pilote porteur chèque pour frais. Prévenir si voyageurs désirent débarquer par hydravion. — B. »

Donc, Monsieur Lorsen, dans une demi-heure d'ici l'hydravion sera là, il emmènera les trois prisonnières, vous réglera les frais comme convenu et si vous voulez arriver plus vite vous pourrez également embarquer ainsi que les misses ! L'hydravion 4 peut porter douze personnes, y compris son équipage : un pilote, un navigateur et un mécanicien chargé également de la T. S. F. Il reste donc neuf places ! Trois esclaves et trois voyageurs ! Vous pourriez aussi embarquer Hélène et Raymonde. Il resterait une place encore !

— Je pense emmener aussi Georg !

— Votre chauffeur ?

— Oui ! je vous avoue qu'en réalité il est plus mon homme de confiance que mon chauffeur !

— Je n'y vois aucun inconvénient ! je pensais seulement que vous alliez embarquer Marthe !

— Non ! elle ne m'intéresse plus guère et si elle est en ce moment sur la sellette, c'est que je n'avais rien de neuf pour me distraire !

— Dans quelques heures vous n'aurez pas le même regret !

— J'en suis sûr !, dit le Danois en riant. J'ai de trop bons souvenirs de ma précédente visite pour avoir la mauvaise foi d'en douter aujourd'hui !

— Alors, j'ai une requête à vous présenter !

— Quoi donc, mon Dieu ? et quel ton grave ?

— Puisque Marthe est dénuée d'intérêt pour vous, je ne pense pas vous froisser en vous disant que personnellement elle me paraît susceptible de m'amuser ! Verriez-vous un inconvénient à ce que j'use d'elle à ma fantaisie en votre absence ?

— Aucun inconvénient ! ne me la détériorez pas trop ! j'ai l'intention de la vendre ces jours-ci puisque j'en aurai l'occasion !

— Bah ! ne craignez rien ! quelques cinglées sur les fesses... quelques heures dans mon lit... demain à l'aube il n'y paraîtra plus.

— Alors, entendu ! mais je vous préviens que pour une amante, elle doit être rudement inexperte ! »

Les deux hommes redescendirent à la salle à manger.

En quelques mots Arnold Lorsen mit ses amis au courant des faits et pria le capitaine de donner des ordres pour que tout soit prêt et que le navire mette en panne dès que l'hydravion signalerait sa présence.

« Quant à toi, Marthe, je te laisse à bord. Tu te mettras à la disposition entière de Mister Davis. Sois plus gentille avec lui qu'avec nous, parce qu'il sera sûrement plus sévère ! il est vrai qu'il te fera ensuite oublier dans ses bras la rudesse des premières caresses ! »

La malheureuse frémit. Ainsi la lubricité masculine la poursuivait. Prise de force par Lorsen, elle allait sans doute être maintenant contrainte à céder aux désirs de cette seconde brute humaine. Ah ! comme elle regrettait de s'être livrée bêtement à cet homme au lieu de s'être laissée conduire à la gendarmerie !

Mais déjà plus personne ne s'occupait d'elle, car chacun allait se préparer à rejoindre l'hydravion pour parvenir plus vite au repaire mystérieux des marchands d'esclaves. Seul Davis demeura près d'elle.

Il attira une chaise et s'assit en face d'elle et il se mit à caresser cette belle nudité en mélangeant adroitement les caresses les plus révoltantes pour la malheureuse à de brusques pinçons bien placés qui la faisaient gémir, le tout ponctué de précisions ordurières.

Révoltée de tant d'écœurant cynisme, Marthe cherchait à fuir ces caresses et ces douleurs.

Elle se contractait dans ses liens, tendant ses muscles à craquer, suppliant Davis d'avoir pitié d'elle. Elle bandait son corps, comme un arc, ne réussissant qu'à se meurtrir aux cordes qui la maintenaient, sans pouvoir bouger d'un pouce pour fuir son tourmenteur.

« Nous verrons tout à l'heure si tu te débattras dans mes bras ! lui dit-il. Je n'aime pas les amantes insoumises ! si tu résistes, je plains tes fesses et tes seins !... ta verras, petite ! tu verras comme je sais bien faire souffrir ! »

Puis par jeu, après lui avoir arraché des cris stridents en lui pinçant atrocement la pointe d'un sein, il la souffleta violemment et la laissa, endolorie et sanglotante, pour rejoindre sur le pont les voyageurs prêts à partir, car la cloche du bord avait par un triple tintement, annoncé que l'hydravion attendu était signalé.

En effet, moins de dix minutes plus tard, l'appareil se rangeait à quelques mètres de la coupée du yacht.

Encadrées par des matelots du « Silver Bird », les prisonnières parurent, fort élégamment vêtues, mais les têtes encapuchonnées de cagoules noires et les mains liées derrière le dos. Poussées, tirées, elles descendirent l'escalier et prirent place dans un canot que l'on venait de mettre à la mer. Arnold Lorsen s'embarqua avec elles et parvint à l'hydravion. Là, le pilote remit un chèque au Danois et celui-ci monta auprès de lui, tandis que les trois femmes étaient attachées sur les sièges qui leur étaient réservés dans l'arrière de la carlingue.

Déjà le canot ramenait Betty, Nelly, Georg, Hélène et Raymonde, ces deux dernières portant deux valises, une pour Lorsen, l'autre pour les deux cousines.

Davis était demeuré à bord. Sous sa direction, le « Silver Bird » devait rejoindre le havre proche du repaire des marchands d'esclaves, une île perdue entre les Galapagos et les îles de Pâques.

Quand tout le monde fut installé, l'hydravion reprit son vol et bientôt, disparu dans la nuit, ne fut plus visible du yacht.

Arnold Lorsen était assis aux côtés du pilote. Tout d'abord ils demeurèrent silencieux, puis l'homme s'enquit si le yacht avait fait une bonne traversée.

« Excellente en tous points ! répondit le Danois, aussi j'amène les prisonnières en un état de santé parfaite !

— Les voilà enfin au but de leur involontaire voyage ! dans trois heures nous serons à l'île.

— Du nouveau là-bas ?

— Mon Dieu, non ! toujours la même installation souterraine que vous avez connue il y a un an lors de votre dernier séjour. Seulement le personnel féminin a été entièrement renouvelé ! Je crois que les transactions seront intéressantes ! D'autre part, nous avons organisé des salles de torture de premier choix où l'on peut se débarrasser agréablement des esclaves qui ne plaisent plus, ou qui manquent d'intérêt pour de nouvelles ventes !

— Trouve-t-on des sujets dans l'île pour cela ?

— Tant que l'on veut. Le patron en a acheté quelques-unes au rabais et il est prêt à les céder dans d'excellentes conditions. De plus nous avons une dizaine de tortionnaires chinois que je vous recommande ».

Puis la conversation changea de cours pour se fixer sur l'aviation.

Dans la carlingue Georg, les deux cousines et leurs suivantes, confortablement installés, s'étaient endormis, tandis que dans les liens qui les meurtrissaient les trois captives cherchaient en vain le sommeil qui les fuyait.

Vers deux heures du matin, le pilote signala à Lorsen un feu fixe perdu au loin.

« Le signal d'amerrissage ! dit-il. On peut y aller, rien à craindre ! La semaine dernière, avec cinq esclaves à bord, j'ai dû faire demi-tour à cause de la présence d'un destroyer américain. Le signal lumineux n'y étant pas, j'ai rejoint le cargo que j'avais quitté quelques heures avant. Je n'ai pu rentrer qu'en plein jour ! enfin ce soir tout va bien ! »

L'hydravion se rapprocha rapidement du signal lumineux et bientôt amerrissait dans une crique entre deux hautes falaises rocheuses. Au fond de la crique, à mi-hauteur d'une falaise, le signal lumineux, qui les avait guidés, s'éteignit soudain tandis qu'un autre s'allumait au ras des eaux. Le pilote, satisfait, alluma à son tour son phare avant, feu puissant, qui illumina les pentes basaltiques. Au centre de la projection lumineuse un trou noir béait. A petite vitesse l'hydravion s'engagea dans ce canal souterrain et bientôt parvint à quai dans une vaste grotte brillamment éclairée. Par une rampe en pente douce il regagna le quai.

Derrière lui, une masse rocheuse, mue par l'électricité, avait obturé le canal d'entrée.

Nos amis et les prisonnières étaient au but du voyage.

.. .. .

Quand les voyageurs furent partis, Davis revint dans la salle à manger où la pauvre Marthe attendait, terriblement inquiète, le retour de son bourreau. Quand elle l'aperçut, elle frémit

d'horreur à la pensée qu'elle était à la disposition de cet individu qu'elle sentait impitoyable et cruel. Dans un dernier effort, elle tenta de s'arracher aux liens qui l'immobilisaient, puis, après cet effort vain, elle se laissa retomber, épuisée, haletante, les yeux clos.

Sans mot dire, Davis la détacha. Elle se laissait faire, étonnée, car elle s'était attendue à être battue copieusement comme première prise de contact. Les menaces de l'homme ne le lui avaient que trop fait prévoir et elle remercia en elle-même le ciel de s'être trompée.

Quand elle fut libre de tout lien, il la fit lever et lui permit de reprendre les vêtements qu'elle portait quand Arnold Lorsen l'avait fait demander.

Sans se faire prier elle remit chemise, combinaison et robe de chambre et glissa avec un plaisir évident ses pieds nus dans les élégantes et douces mules.

Pendant ce temps, elle ne vit pas le regard plein d'une menaçante ironie dont Davis la couvrait. Simplement elle pensait avoir apitoyé son tourmenteur et en être quitte pour les pinçons et les caresses révoltantes qu'attachée elle avait du subir de sa part.

Enfin prête, elle se tourna vers lui, semblant se tenir à ses ordres, espérant qu'une attitude pleine de soumission déférente achèverait de lui gagner, sinon la sympathie, du moins la totale pitié de l'homme. Mais celui-ci avait déjà son plan.

« Tu es prête à me suivre ? »

— Vous suivre ? où donc ?

— Sur le pont du yacht. La nuit est douce et belle et nous y serons mieux qu'ici !

— Vous ne me ferez plus de mal, n'est-ce pas ? »

Un adorable sourire accompagnait cette timide supplication. Davis feignit de s'y laisser prendre. Il répondit en souriant également :

« Pourquoi te ferai-je du mal si tu es bien gentille ? »

La pauvre Marthe se crut sauvée. Elle ignorait ce que souvent les hommes entendent par « être gentille » quand ils s'adressent à une femme condamnée par la vie à subir leurs volontés et leurs fantaisies.

« Oh ça, dit-elle franchement, je vous promets d'être bien gentille avec vous !

— Je note ta promesse ! nous verrons comment tu la tiendras ! montons ! »

Il la prit amicalement par la taille. Ce geste déplaisait à la malheureuse, car son âme malgré tout demeurait vierge, mais elle pensa que cette familiarité acceptée était pour elle un moyen d'être gentille et de le prouver sans plus tarder. Elle s'abandonna à la douce pression et tous deux enlacés gagnèrent l'avant du navire, entre le misaine et le beaupré. Là, une tente, semblable à celle de l'arrière était tendue et quatre fortes lampes électriques aux quatre angles l'éclairaient fortement. Au centre de la tente, la base du mât et sur un côté entre le mât et le bastingage de tribord, une table où des rafraîchissements étaient servis et deux de ces confortables fauteuils dits transatlantiques. Davis s'installa dans l'un d'eux et pria Marthe de bien vouloir lui servir à boire. La jeune fille allait s'exécuter quand l'homme l'arrêta d'un geste.

« Pas comme cela, voyons ! tu oublies toujours que tu es une esclave de Monsieur Lorsen !

— Comment dois-je faire ?

— Enlève simplement ta robe de chambre. Tu n'auras pas froid, va ! et demi-nue tu seras pour moi plus agréable à voir !

— Que j'enlève mon peignoir ? mais je n'ai rien dessous !

— Comment rien ? tu n'as pas ta chemise et une combinaison ?

— Si, mais elles sont si courtes... et puis j'aurais tellement honte si quelqu'un venait et m'apercevait déshabillée !

— On dirait franchement que tu ne t'es jamais mise toute nue en public ! Allons obéis, seulement pour avoir hésité, ce n'est pas seulement le peignoir que tu vas enlever ! c'est aussi la combinaison ! tout compte fait, tu seras plus désirable en chemise courte, d'autant que j'ai remarqué la tienne : elle est presque transparente ! et si tu ne te dépêches pas, c'est toute nue que je te fais mettre après t'avoir caressée avec ceci ! »

Et disant ces mots, il prit sur la table une fine et mince cravache que Marthe n'avait pas aperçue. A cette vue, la jeune fille frissonna, jetant autour d'elle des regards apeurés. Fuir ? mais où ? elle ne connaissait pas le navire et où qu'elle se dissimulât elle serait bien vite reprise ! et alors quelles tortures Davis n'inventerait-il pas pour la punir.

Aussi vite qu'elle agitât en elle ces pensées, le temps en parut long à celui qui attendait et il se leva la cravache au poing.

« J'obéis ! j'obéis ! »

Mais déjà c'était trop tard. Le bras levé s'abaissait et la cinglée arriva brutale en travers des épaules. Marthe poussa un cri de douleur. Avant qu'elle eut pu se rendre compte de ce qui lui advenait, Davis l'avait saisie et lui enlevait son peignoir qu'il jeta au loin.

« Ah ! tu n'obéis pas ! tu ne veux pas m'être agréable ? tu acceptes de montrer la nudité à Mister Lorsen et au Capitaine du bord, et moi, je te parais indigne d'une pareille faveur ? Eh bien, c'est ce que nous allons voir sans plus tarder ! »

Il l'entraînait au pied du mât et là à l'aide d'une fine et solide corde, il l'y attacha par les poignets et la taille, lui appliquant le ventre contre le bois, laissant libre le buste et les jambes, offrant ses épaules nues, son dos et sa croupe mal protégés par le tissu léger de la combinaison et de la chemise aux coups dont il n'allait pas être ménager envers elle.

« Je vous en supplie, monsieur Davis, gémissait la pauvre fille, ne me battez pas, non ! je ferai tout ce que vous voudrez me commander ! je vous le jure ! mais pas la cravache ! pas la cravache ! c'est atroce ! je ne pourrai pas le supporter ! si vous saviez ! j'ai été terriblement battue, là-bas, au pays, quand ils m'ont prise... non ! pas ça ! pas ça ! au nom de votre mère, je vous en supplie ! c'est épouvantable, ça déchire ! je sais comment ça fait ! c'est à vous faire mourir. Pitié ! pitié ! tout ce que vous voudrez, je le ferai... même si vous voulez... comme monsieur Lorsen... quand il est revenu... tout seul... après ! tout ! tout ! j'accepte tout, mais par pitié, ne me cravachez pas ! »

Ce désespoir épouvanté, cette offre désespérée plurent à la cruauté de Davis, mais à son avis, céder à ces émouvantes supplications eût été une faute énorme. Puisque cette fille, pure jusqu'à sa capture, déflorée par la violence hors de son propre consentement, offrait de se donner par la seule terreur des coups, c'était à ces derniers qu'il fallait faire appel.

Liée, se débattant de toutes ses forces, Marthe continuait ses demandes et ses capitulations. Une véritable volupté de puissance dominatrice chantait au cœur de l'homme. En lui montait comme un hymne d'allégresse et de reconnaissance vers la divinité inconnue de la douleur, vers cette terrible déité qui sous son joug pliait volonté, pudeur de vierge, révolte, honte, pureté. Toutes ces vertus humaines s'effondraient au pied de l'autel de la souffrance.

Marthe hoquetait de terreur, presque folle d'incertitude, de sentir peser sur elle la menace incluse en ces mots : peut-être ! terreur mêlée parfois de fulgurantes lueurs d'espoir. Peut-être allait-il avoir pitié et sa chair se verrait-elle épargner l'âpre morsure des verges lancées à toute volée sur la chair douloureuse... mais peut-être aussi allait-elle être battue et connaître encore l'horrible sensation de se débattre en vain dans des liens trop solides, offerte à ces fouaillées qui lui avaient une fois ensanglanté la croupe dans laquelle préalablement Lorsen avait fait enfoncer plusieurs dizaines d'aiguilles.

Marthe poussa un cri de terreur profonde. Davis avait repris la cravache et, après l'avoir fait siffler plusieurs fois, s'approchait d'elle. Son attitude ne laissait plus aucun doute, sans pitié, insensible aux larmes, aux supplications, il allait flageller la malheureuse.

Brusquement Davis cingla les fesses de la pauvre. Sous le coup, elle se tendit dans ses liens comme pour s'arracher du mât où elle était attachée, crispant ses muscles dans un sursaut d'horreur. Cette flagellation lui semblait une honte atroce, mais la douleur, dès le premier instant, fut plus forte que toute dignité : elle hurla. Mais cette correction qui lui semblait plus atroce parce qu'injuste — elle avait en effet consenti à tout — lui parut devoir être évitée à n'importe quel prix. A nouveau, elle banda ses nerfs et ses muscles, dans un effort violent pour se libérer, se tordant absolument comme un serpent blessé, mais vainement, et elle demeura haletante, vaincue, écroulée, inondée de sueur, tant l'effort inutile avait été grand.

Davis éclata de rire à cette vue.

A nouveau, la cravache cingla les fesses et Davis s'amusa, avant chaque coup, à prévenir la patiente de l'endroit où il allait la frapper. Les fouaillées claquaient sec, meurtrissant à travers l'étoffe légère les fesses rondes et fermes à la peau si douce et satinée. Maniée avec une vigueur experte de flagellant habile en son art, la cravache mordait les globes charnus, laissant à chaque coup une zébrure rouge qui tournait vite au brun et au violacé, et cette croupe, fleur de chair vivante, houlait, se tordait, tantôt essayant de se déplacer latéralement, tantôt, le bassin collé au mât, semblant adhérer à lui, muscles contractés. La fille se débattait, bras tordus, les yeux révulsés, le visage inondé de larmes. Et rien, rien ne pouvait lui éviter la sévère punition, ces cinglades qui portaient en elles comme un effet de fer rougi au feu, douleur coupante, souffrance brûlante.

Davis s'émouvait lui-même, mais dans un sens de cruauté impitoyable, à sentir sous ses coups remarquablement ajustés, cette demi-nudité, plus perverse que la nudité absolue, qui tressautait, hurlait, pantelait, parcourue de spasmes, de frissons, de contractions dont les muscles raidis saillaient par instants comme près de se déchirer, ou bien qui se laissait aller soudain pour s'épuiser une fois de plus dans une révolte désespérée pour briser les cordes meurtrissantes et fuir l'épouvante de ce martyr déchirant.

Les cinglées s'abattaient avec une féroce régularité, broyant les épaules, le creux des reins, la croupe magnifique et tortillante, le derrière des cuisses nerveuses. Les traces laissées par la cravache devenaient maintenant violacées et des boursouflures marquaient l'épiderme endolori. Une sueur froide inondait le corps de la malheureuse qui semblait souffrir mille agonies.

Davis sentit sa gorge se serrer, ses tempes bourdonner, ses reins s'émouvaient, et jetant la cravache, il détacha sa victime d'une main fébrile :

« M'obéiras-tu ? m'obéiras-tu ? » répétait-il, inconscient de la capitulation de la femme. Il l'aida à se dénuder entièrement et la jeta meurtrie sur le sol comme une brute déchaînée.

Vaincue, Marthe s'abandonna sans résistance.

CHAPITRE III

Wolfgang Hughes reçoit ses hôtes. — Conchita et Lupe, esclaves personnelles du maître. — Comme on se retrouve ! — Le réveil d'Evelyn Bennett. — Ordres impudiques. — Terrible punition. — Evelyn contrainte à céder dans la douleur. — Quelques bonnes idées de Wolfgang Hughes.

Les voyageurs avaient été reçus à leur débarquement par Wolfgang Hughes, maître de céans, marchand d'esclaves dont la cruauté était célèbre parmi tous les trafiquants de chair humaine du Pacifique. Non seulement il se livrait au commerce interdit de la traite, mais lorsque quelque esclave lui avait déplu ou lui paraissait d'une vente insuffisamment rémunératrice, il se plaisait à la torturer d'effroyable façon et quelquefois les supplices étaient tels que la malheureuse y laissait la vie après une abominable agonie. Hors cela Wolfgang Hughes pour ses clients était le gentleman le plus correct et le plus charmant qui pût exister.

Alors que ses confrères chinois du Nord Pacifique recrutaient leur misérable marchandise en général sur les côtes des Etats-Unis ou du Japon, Hughes s'était fait une spécialité d'Américaines du Sud ou d'Australiennes, auxquelles parfois il joignait quelque surprenante beauté tahitienne ou maorie de Nouvelle-Zélande.

Il attendait ses hôtes et se précipita pour aider Betty et Nelly à descendre de la carlingue. Puis Lorsen, qui le connaissait de longue date, fit les présentations. Hughes s'inclinant sur les mains des jeunes filles pour les baiser et n'attacha aucune importance à Hélène et à Raymonde. Pourtant il parut étonné quand il apprit que ces deux esclaves l'étaient de leur propre volonté. Quant aux trois prisonnières, il jeta un ordre et plusieurs hommes s'emparèrent d'elles et les entraînent.

« Maintenant, misses, dit-il, je suis à vos ordres pour vous conduire. Un souper vous attend et ensuite des esclaves vous conduiront à vos chambres, ainsi que Mister Lorsen ! »

Les voyageurs le suivirent. Ils prirent plusieurs couloirs brillamment éclairés, puis pénétrèrent dans une vaste salle où le souper les attendait. Avec Hughes et Lorsen, les jeunes filles s'installèrent.

Le service était fait par deux esclaves magnifiques, deux belles chiliennes, deux sœurs jumelles que Wolfgang Hughes avait fait enlever pour son compte personnel aux environs de Valparaiso.

« Elles ont seize ans et quelques mois, précisa leur maître, et leur virginité a été respectée. Du reste pour en être plus sûr j'ai fait pratiquer sur elles une infibulation. Ainsi elles sont bien à l'abri, jusqu'au jour où il me prendra fantaisie d'elles. Ces deux filles ne me quittent jamais, elles demeurent constamment à ma disposition et me servent jour et nuit.

— Je ne vous les connaissais point, dit Lorsen, c'est une acquisition de date récente sans doute ?

— Oui ! il y a sept mois qu'elles sont ici ! »

Les filles entendaient tout, mais terriblement dressées, elles ne semblaient rien saisir de ce qu'on disait d'elles. Elles se cantonnaient dans leur service, impeccable au demeurant. Toutes deux brunes, bien faites, aux seins fermes gonflant les blouses, aux tailles fines, aux hanches larges, aux croupes proéminentes, elles étaient également vêtues d'identique manière.

Hughes détailla les costumes :

« Voici comment elles sont attifées. Je les fais mettre nues entièrement. Alors elles chaussent les bottines montantes de cuir verni qui gaignent leurs jambes jusqu'à mi-cuisses. L'une ainsi que vous le voyez, porte des bottes à boutons de jais, l'autre de nacre blanche ! les talons ont quatorze centimètres. Quand elles sont chaussées, elles mettent leurs corsets, souples, mais excessivement serrés... oui ! serrés jusqu'à l'in vraisemblance. Ils sont de satin à l'intérieur et à l'extérieur recouvert de chevreau glacé noir le plus fin qui se puisse trouver.

Puis les jupes de satin noir qui tombent à mi-jambe et les blouses très décolletées de satin noir également, sans manches ! pour servir à table, je les fais se ganter jusqu'aux épaules, comme elles sont en ce moment et sur ce satin noir les légers tabliers de soubrettes font un effet charmant !

— Comme du reste leurs bonnets tuyautés ! dit Nelly.

— Et comment les nommez-vous ? demanda Lorsen.

— Celle-ci, est Conchita, l'autre Lupe ! elles sont d'une excellente famille fort riche et leur instruction, faite en Europe, a été particulièrement soignée. Elles sont bonnes musiciennes et tout à fait parfaites comme éducation !

— Le dressage n'a pas dû être marqué par leur bonne volonté ? demanda Arnold Lorsen.

— Pas précisément, et il leur arrive encore assez souvent d'être sérieusement fessées ! Conchita, Attens ici ! »

L'interpellée posa sur la desserte le plateau qu'elle tenait à la main et s'avança près de son maître.

« Tourne-toi, relève ta robe et montre-nous tes fesses ! »

La jeune fille pâlit à cet ordre, mais elle n'osa pas désobéir. Le matin même elle avait reçu une sérieuse raclée et elle tenait peu à recommencer aussi vite.

Elle fit donc demi-tour et ses mains tremblantes relevèrent la jupe, mais le corset prenait les hanches et les fesses apparaissaient mal. Sur l'ordre de son maître, elle se pencha fortement en

avant et la croupe nue s'offrit aux regards. Les belles rotondités étaient striées de marques violacées, les joues fessières étaient tuméfiées et par endroits l'épiderme avait craqué et la chair était à vif. Nelly frémit à ce spectacle songeant que peut-être, sans l'intervention bienheureuse d'Arnold Lorsen, c'eût été son propre derrière qui eût présenté de telles marques.

« Diable ! dit le Danois, ça a été dur, il me semble !

— Oui, assez ! répondit Wolfgang Hughes, j'ai rarement entendu une esclave comme elle sous le fouet !

— Qu'avait-elle fait ? fit Betty, charmée du coup d'œil offert par cette croupe.

— Elle était chargée ce matin de m'apporter mon premier déjeuner dans ma chambre et cette petite sottise avait oublié le sucre ! on dirait vraiment qu'elle se moque du bien-être de son propriétaire ! »

Mais tout en causant, le souper s'était achevé. Conchita se mit aux ordres de Betty et Lupe de Nelly, tandis que Hughes lui-même conduisait Lorsen à sa chambre.

Dans les pièces qui leur avaient été réservées, les deux cousines trouvèrent Hélène et Raymonde qui les attendaient comme le doivent faire deux esclaves bien stylées. Les deux chiliennes aidèrent les françaises, puis conduisirent ces dernières au logement qui leur était réservé, une chambre confortable avec un grand lit et un cabinet de toilette y attenant. Ensuite Conchita et Lupe regagnèrent les appartements réservés à Wolfgang Hughes qui s'était attardé auprès d'Arnold Lorsen, et y parvenait en même temps qu'elles.

Elles reprirent auprès de lui leur rôle de femmes de chambre attentives et quand le maître fut couché elles descendirent au quartier des esclaves où elles furent enfermées pour la nuit dans la même cellule, ainsi que chaque soir.

Le lendemain se passa à visiter le repaire souterrain qu'Arnold connaissait déjà. Partout le service était fait par de jolies esclaves dont la plus jeune avait quatorze ans et l'aînée vingt-deux. Ces deux âges extrêmes avaient été fixés une fois pour toute par Wolfgang Hughes et quand une esclave atteignait sa vingt-troisième année, elle était mise à part et vendue ou du moins présentée aux clients. Malheur à celle qui attendait plus de six mois un amateur. Le marchand d'esclaves la considérait alors comme inutilisable, et elle passait dans le lamentable troupeau qui lui servait à satisfaire ses goûts de tortionnaire.

Le soir au dîner, comme on prenait le café, Hughes déclara :

« Demain matin il y aura un petit exercice plein de charme. Si vous désirez y assister je vous ferai réveiller de bonne heure !

— Quel exercice ?

— Nous entrerons dans la chambre où repose une des trois femmes que M. Lorsen a bien voulu amener ici et qui ont voyagé avec nous en hydravion. Ces captives ignorent ce à quoi elles sont destinées et j'ai pensé qu'il valait mieux s'amuser de leur étonnement et de leur révolte nous-mêmes, que de laisser quelqu'un de mes sous-ordres les prévenir. Elles ont été logées dans des chambres très confortables et s'imaginent devoir être rendues à leurs familles contre rançon. A propos, miss Betty, n'êtes-vous pas d'Austin, aux États-Unis ?

— Si, parfaitement ! mon père et son frère aussi et Nelly également ! pourquoi cette question ?

— Parce qu'une des prisonnières en est originaire !

— Non ?

— Si ! c'est même une jeune fille de vingt ans que vous avez dû connaître !

— Oh ! la chose serait bien drôle ! vous le saviez, Arnold ? demanda miss Cravache.

— Oui ! mais j'avais promis à mon ami Hughes de vous en faire la surprise !

— Et pour une surprise, c'en est une fort amusante ! dit Betty en riant. Qu'en penses-tu, toi, Nelly, de cette aventure ?

— Je trouve la chose très amusante pour nous !

— Elle le sera moins pour la future esclave ! dit Wolfgang avec un sourire cruel.

— Mais comment s'appelle-t-elle ?

— Evelyn Bennett !

— Oh ! Evelyn ? pas possible ? dirent à la fois les deux cousines.

— Vous la connaissez ?

— Nous avons fait nos études ensemble, répondit Nelly, et depuis que Betty était en France avec mon oncle, Evelyn et moi appartenions au même club ! comment est-elle en votre pouvoir ? je vous croyais spécialisé en femmes du Sud ?

— C'est exact ! mais j'ai traité l'achat de trois femmes enlevée par les gangsters. Les familles au lieu de payer la rançon sans protester, ont mis la police dans l'affaire. Alors, les ravisseurs, au lieu de les tuer, ne voulant pas les libérer, ont préféré me les vendre. Le prix était tout à fait raisonnable. J'ai accepté. Je pense m'en débarrasser avec un joli bénéfice ! de toute façon, un de mes confrères, un chinois, Wang Tchao Sek, me les reprendra pour les lupanars de la Chine Centrale ! (voir dans « Cravache et Fanfreluches » le commerce de Wang Tchao Sek).

— Vous expédiez si loin ?

— Miss, j'ai des clients aux quatre coins du monde ! »

Cette affirmation laissa les jeunes filles rêveuses. Elles se croyaient toutes deux de tempérament exceptionnel et elles apprenaient soudain que le commerce des esclaves était encore florissant.

Ce fut dans ces dispositions d'esprit qu'elles regagnèrent leurs chambres, après qu'il eût été convenu que le lendemain de fort bonne heure on irait réveiller en troupe la pauvre Evelyn Bennett. Celle-ci, comme du reste ses deux compagnes ne se doutait nullement de ce qui l'attendait. Après un voyage pénible à bord du « Silver Bird » elle avait, avec ses deux compagnes, été reçue de la meilleure manière. Bousculées au débarquement, on les avait conduites dans un riche appartement où cagoules et liens leur avaient été enlevés. Elles avaient chacune une chambre avec salle de bains, une salle à manger pour elles trois, et également un boudoir en commun, avec piano, T. S. F., bref tout le confortable désirable. Elles étaient servies par deux esclaves qui, sous les plus terribles menaces, devaient garder un silence complet et ne répondre à aucune question.

Un des lieutenants de Wolfgang Hughes les avait avisées simplement, et cela les gangsters le leur avaient déjà dit, qu'elles seraient libérées après paiement de rançons. Elles vivaient donc confiantes et tranquilles, espérant dans l'avenir.

Tandis que le marchand d'esclaves et ses hôtes décidaient de leur sort, les trois prisonnières s'étaient couchées et endormies.

Durant la nuit, un autre événement eut lieu. Le « Silver Bird » arriva à l'île et Davis débarqua aussitôt avec la pauvre Marthe, qui, entièrement nue, fut jetée dans un sombre cachot après avoir été, à sa grande honte, tripotée par nombre de mains masculines.

De bonne heure, Conchita et Lupe vinrent réveiller Hélène et Raymonde. Celles-ci à leur tour éveillèrent leurs maîtresses et les aidèrent à leur toilette et bientôt les deux cousines et Lorsen suivirent Wolfgang Hughes qui les conduisit à l'appartement occupé par les trois prisonnières.

Celles-ci, nous avons omis de le dire, étaient la nuit enfermées à clef dans leurs chambres. Donc si Evelyn Bennet criait, les deux autres entendraient sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passerait, et on pourrait recommencer plusieurs fois la petite cérémonie en variant les thèmes de distractions.

Un gardien ouvrit la porte de l'appartement.

« La chambre de miss Bennet ? demanda Hughes.

— C'est celle-ci, chef !

— Bien, ouvre ! inutile de rester avec nous. Mister Lorsen, ces dames et moi suffirons ! nous avons tous nos cravaches. La fille sera vite matée. Tout est prêt en bas pour la recevoir ?

— Oui, chef ! tout est prêt et deux hommes attendent.

— Parfait ! ouvre donc et entrons ! »

Le geôlier ouvrit la porte, alluma l'électricité et s'effaça pour que les visiteurs matinaux d'Evelyn Bennett pussent entrer. Lorsen pénétra le dernier et referma la porte.

Au bruit de cette invasion, la jeune fille s'était éveillée, mais visiblement elle ne se rendait pas un compte exact de ce qui se passait.

« Allons, debout, la fille ! » gronda Wolfgang Hughes.

Evelyn Bennett regarda autour d'elle et vit deux hommes dans la chambre.

« Debout ? pas devant des hommes tout de même ! fit-elle hautaine.

— Allons, imbécile, fais vite, nous n'avons pas de temps à perdre ! »

Mais Evelyn ne possédant pas de linge de nuit couchait en chemise de jour et celle-ci était fort décolletée et très courte. La jeune fille n'était donc point du tout décidée à obéir et à se montrer à deux hommes en aussi léger costume.

Soudain, elle reconnut Nelly et Betty.

« Oh misses Compson ! oh ! vous aussi, on vous a enlevées ? et vous Betty ? je vous croyais en France ?

— Tiens, dit Betty avec insolence, on dirait que cette fille nous connaît.

— Voyons, Betty, Nelly, vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Evelyn Bennett !

— Que veux-tu que cela fasse aux misses, idiote ! dit Hughes. Allons, il n'est pas question de cela, lèves-toi ! tu vas changer d'auberge !

— Oh, c'est trop fort ! jamais on ne m'a parlé sur ce ton !

— Eh bien, tu vois, il y a un commencement à tout ! et je te conseille d'obéir si tu ne veux pas que ton croupion mis à l'air fasse connaissance avec nos cravaches !

— Voyons, Nelly, expliquez-moi ! je rêve !

— Pas du tout ! dit la fiancée d'Arnold Lorsen, tu ne rêves pas ! si j'ai un conseil à te donner c'est d'obéir, parce qu'autrement tu va être fessée de bonne façon !

— Fessée ? que veut dire ? je suis Evelyn Bennett ! Evelyn, votre amie ! voyons, Nelly ? »

Il était visible cette fois que la jeune fille devenait inquiète. Mais elle n'arrivait pas à comprendre ce qui arrivait. Soudain, elle pensa avoir deviné, quoique la chose lui parut formidable. Les deux cousines avaient partie liée avec les gangsters qui l'avaient enlevée.

Pourtant, quoique la chose la révoltât, un espoir restait. Nelly et Betty ne pouvaient appuyer la demande inconcevable de cette brute d'homme. Elles allaient certainement intervenir.

« Nelly, je vous en prie, dit-elle, priez ces messieurs de se retirer que je puisse me lever et m'habiller, puisqu'il paraît que je vais changer de prison !

— Ah ça, ma chère, fit Betty qui commençait à s'impatienter, vas-tu nous faire attendre longtemps encore ? »

Miss Cravache s'avança près du lit et brusquement saisit les draps et les rejeta au pied du lit. Surprise par la rapidité du geste, Evelyn Bennett n'avait pu s'y opposer et on l'aperçut presque nue, la chemise relevée au haut des cuisses, bras et épaules nus.

« Oh ! fit-elle, c'est indécent ! » et elle fit le geste de vouloir se recouvrir. Mais Betty avait prévu le mouvement et sa cravache cingla le beau bras nu qui se tendait.

Evelyn poussa un cri. Qu'on l'eût découverte ainsi la révoltait dans sa légitime modestie féminine, mais sous la douleur son caractère entier et altier se révolta. D'un bond elle se leva pour sauter sur son ennemie et se venger de la cinglée reçue. Betty la voyant s'élancer fit quelques pas en arrière. Evelyn la poursuivit et elle se trouva entre miss Cravache et Arnold. Celui-ci cravacha les jambes nues, tandis que Nelly cinglait les fesses.

Sous la double fouaillée, l'élan d'Evelyn fut coupé net. Elle cria de douleur.

« Misérables ! lâches ! lâches !

— C'est lassant ! fit Wolfgang Hughes d'un air dégoûté, toutes les esclaves commençant à nous insulter de la même façon ! »

Et à son tour, il cravacha la belle révoltée en travers des épaules.

Affolée la jeune fille bondit et parvint à se réfugier dans un angle de la pièce. Des larmes de douloureux étonnement jaillirent de ses yeux.

« Allons, Evelyn, déclara Hughes, mettons les choses au point ! ta famille n'a pas payé la rançon en temps voulu...

— Oh ! vous n'allez pourtant pas me tuer ?

— Non ! sois tranquille. Seulement ce que ta famille n'a pas payé, je l'ai réglé, moi !

— Alors puisque vous me délivrez, pourquoi me battez-vous ?

— Tu vas comprendre ! je ne t'ai pas délivrée, mais achetée ! oui, achetée, et pourquoi ? parce que je suis tout simplement marchand d'esclaves et que je vais te dresser pour te revendre !

— M'acheter ? me revendre ?

— Elle n'a pas l'air de comprendre ! dit Betty en riant. Allons, puisque tu n'as pas compris du premier coup, tâche cependant de ne pas tarder autant à nous obéir !

— Bien dit ! déclara Hughes, et pour aller plus vite, enlève ta chemise, c'est une esclave nue qu'il nous faut ! fais vite si tu ne veux pas recevoir d'autres cinglées !

— Vous voulez que j'enlève...

— Ta chemise ! parfaitement ! cette fois, tu as bien compris ! mets-toi toute nue et vivement !

— Oh, c'est odieux ! odieux positivement !

— Ecoute, Evelyn, dit froidement Betty, garde tes jugements pour toi ! que ce soit odieux ou autre chose, cela est ! et parce que cela est, tu vas obéir !

— Et vivement ! » appuya Hughes, la cravache tournoyante.

La pauvre Evelynne Bennett était atterrée. Ainsi, même ses deux compagnes d'autrefois et parmi elles, cette même Nelly, qu'elle avait connue si douce et qu'elle considérait comme une faible, sans volonté, inoffensive, ses deux compagnes donc, se liguèrent avec ses bourreaux. Mais qu'allait-il donc advenir ? Malgré les ordres précis, elle ne pensait pas qu'on poussât la cruauté jusqu'à la contraindre à se dénuder ainsi devant un homme. Ce n'était qu'une épreuve pour la terrifier. Elle voulut discuter, mais dès les premiers mots, les cravaches s'abattaient sur elle. Betty frappait sec et dur, Nelly plus maladroitement, mais Hughes, avec une habileté consommée fouaillait aux endroits où il savait qu'il ferait naître la plus grande douleur, la souffrance la plus insupportable.

Evelyn, en chemise courte et légère, cherchait dans la fuite une sauvegarde. Elle s'élança vers la porte, mais celle-ci, fermée à clef, résista et comme elle s'acharnait après la serrure, Hughes la rejoignit. Il avait jeté sa cravache et la prenant à bras le corps il la ramena vers le lit criant à ses compagnons :

« Nous allons lui enlever sa chemise nous-mêmes ! »

Lorsen n'avait pas pris part à la dernière partie de cette scène. Il était confortablement installé dans un fauteuil et tout en fumant une cigarette ambrée, il se divertissait énormément en suivant la révolte d'Evelyn, la correction administrée, les tentatives de fuite. Malgré son calme Scandinave, il ne pouvait se retenir d'être violemment ému par les faits qui se déroulaient devant lui.

Quand il vit Evelyn saisie par Hughes et renversée sur le lit, où l'homme la maintenait solidement il n'y tint plus, se leva et s'avança vers le lit. Ses yeux rencontrèrent ceux de Nelly, sa fiancée, et sous l'ardeur du regard masculin, la jeune fille rougit violemment.

« Attendez, dit Lorsen, avant de lui retirer nous-mêmes sa chemise, nous pourrions faire auprès d'elle une dernière démarche de conciliation ! nous ne sommes pas des sauvages, que diable !

— Que voulez-vous faire ?

— Elle est très bien ainsi ! mon cher Hughes, voulez-vous lui tenir les bras allongés par dessus la tête... oui ! comme ceci, en travers du lit, face au ciel, les bras bien tendus ! Vous,

Nelly, et vous, Betty, tenez-lui bien les chevilles ! Là, parfait ! maintenant, Evelyn, écoute-moi bien ! je n'ai pas l'intention de te donner des ordres ! mais au nom de mes amis et au mien, je sollicite de toi l'honneur insigne d'apercevoir ta beauté sans aucun voile ! tu nous ferais un grand plaisir !... voilà, ce que j'avais à te dire ! alors ?

— Oh, vous peut-être, vous aurez pitié de moi ! gémit la captive.

— Voyons, miss Bennett, il ne s'agit pas de cela pour le moment. Il s'agit pour vous de donner une réponse à la question précise que j'ai eu le grand honneur de vous poser !

— Oh, monsieur, je ne peux pas ! je ne peux pas ! n'est-ce pas donc suffisant de m'avoir contrainte à me montrer en chemise, de m'avoir humiliée jusqu'aux violences atroces de la cravache et de me tenir, comme je suis, dans une position indécente !

— Donc, j'en conclus que seule la violence obtiendrait cela de vous, miss Bennett ?

— Contre la force je ne pourrai rien, mais ayez pitié de moi !

— Soyez certaine que pour arriver à notre but, il nous répugne à tous d'employer la force et c'est de vous-même, j'en suis certain, que tout à l'heure vous retirerez ce voile grotesque, appelé chemise, afin que nous puissions admirer votre superbe nudité ! »

Tout en parlant, il avait glissé la main sous la chemise, frôlant la douceur de cette chair blonde et au contact de cette main insolente, Evelyn s'était débattue pour y échapper. Mais ses maîtres la tenaient solidement et, sans se soucier des efforts de la jeune fille, Lorsen relevait la chemise, découvrant le ventre lisse et pâle et atteignant de sa main un peu tremblante un sein palpitant.

« Pas ça ! pas ça ! » supplia Evelyn.

Mais Lorsen ne s'attarda pas longtemps à caresser la tiède douceur du globe ferme. Il prit délicatement entre le pouce et l'index la pointe turgescente et serra, toujours souriant, disant à Evelyn :

« N'est-ce pas que tu vas de toi-même retirer ta chemise ? »

La malheureuse frémit et pâlit, elle venait, sous la douleur commençante, de comprendre l'atroce idée de Lorsen. Oui, tout à l'heure, elle souffrirait trop, elle devrait céder. Que ce soit au moins avec honneur. Ses yeux cillèrent, ses narines frémirent, derrière ses lèvres closes, ses dents serrées, aucun cri ne passa.

Lorsen échangea un regard heureux avec Hughes. La fille résistait bien, la chose devenait amusante. Il serra plus fort, la victime, haletante, ferma les yeux. Dans ses mains, Hughes sentit les mains d'Evelyn se contracter, poings fermés.

Les muscles des jambes se tendaient.

Lorsen posa sa main libre sur l'autre sein.

Un sanglot échappa à Evelyn, puis une plainte fusa, douce, presque imperceptible :

« Oh, c'est atroce ! »

Puis brusquement, alors qu'elle venait de détendre son corps, comme abandonné, elle se raidit avec une vigueur insoupçonnable qui faillit faire lâcher prise à ceux qui la maintenaient. Pendant quelques secondes, elle se débattit avec une telle énergie désespérée que Lorsen dut abandonner sa double prise, mais ce ne fut que pour aider les autres à maîtriser cette révolte

inattendue, et quand, renversée à nouveau, immobilisée une fois de plus, Evelyn, essoufflée de ces efforts fut offerte sans défense, il recommença à torturer les seins délicieux, pinçant maintenant effroyablement en se servant des ongles et en tordant les pointes sensibles.

Sous l'abominable souffrance Evelyn crut qu'on lui arrachait la poitrine. Elle hurla, appelant désespérément au secours.

« Elle va céder ! » dit Hughes.

Ces mots la galvanisèrent encore une fois.

« Au secours ! au secours ! non ! non ! je ne veux pas ! je ne... veux pas ! aïe ! aïe ! o... o... oh ! non ! tuez-moi ! tuez-moi !... je ne... céderai... pas ! »

Elle clamait ses protestations à pleine voix, donnant un sens précis à sa douleur exhalée en des cris aigus.

Calme, Lorsen continuait la trituration des mamelons. Une sueur abondante couvrait les flancs haletants d'Evelyn. Alors le Danois sauta à genoux sur le lit, enfourchant le corps, serrant les côtes de ses genoux solides, puis il ordonna à Betty et à Nelly de lâcher les jambes, de reprendre les cravaches et de cingler les mollets et le devant des cuisses.

Les deux cousines ne se firent pas deux fois répéter cet ordre et bientôt les cinglées vinrent mêler leurs cuisantes fouaillées aux intolérables douleurs qui torturaient déjà la malheureuse prisonnière.

Mais cette fois c'en était trop. Les jambes battant l'air désespérément, à demi étouffée par l'étreinte de Lorsen, incapable de tenir plus longtemps, Evelyn cria grâce :

« Oui ! oui ! grâce ! laissez-moi ! c'est trop ! c'est trop ! je... je n'en peux plus ! laissez-moi ! je... ferai... aïe... aïe ! oh ! non plus !... je ferai... aïe ! tout ! tout !... commandez !... non ! plus ! plus ! je vais mourir ! »

Les cinglées se précipitaient, Lorsen pinçait et tordait les pointes qui s'ensanglantaient maintenant.

Enfin, il fit cesser les fouaillées et lui-même lâcha les seins torturés, sauta à terre. Hughes se redressa, libérant entièrement la pauvre fille en larmes. Celle-ci, sans forces, sanglotant éperdument, demeura étendue telle que ses bourreaux venaient de l'abandonner, sans même penser à rabattre sa chemise.

« Allons, si tu ne veux pas que la punition recommence, dit Lorsen, lève-toi ! »

A ces paroles, comme galvanisée, Evelyn Bennett se releva.

« Tu sais ce que nous désirons obtenir de toi ? » dit Betty.

Les yeux égarés, Evelyn semblait inconsciente. Lorsen s'avança vers elle, les mains à hauteur de la poitrine de la jeune fille, comme s'il allait la pincer à nouveau. Sous l'effroyable menace, Evelyn retira enfin le dernier voile qui défendait, bien mal, sa pauvre pudeur déjà mise à rude épreuve.

« Voilà ! gémit-elle, j'ai obéi ! maintenant laissez-moi, je vous en supplie ! »

Sans lui répondre, Hughes alla à la porte, l'ouvrit et appela. Un homme parut.

« Fais ton travail ! » commanda le marchand d'esclaves.

L'homme entra une corde à la main. Le voyant s'avancer vers elle, Evelyn fut prise d'un accès de terreur folle. Qu'allait-il donc lui advenir maintenant ? n'était-ce donc pas terminé maintenant que ses tortionnaires étaient parvenus à leur but ?

L'homme se saisit d'elle, lui ramena les bras en arrière et les lui lia, coude contre coude, poignet contre poignet, la contraignant ainsi à bomber le torse, à se redresser, offrant ses seins meurtris, mais splendides, qui se présentaient insolemment. Puis, quand elle fut attachée, il la poussa vers la porte.

« Où m'emmenez-vous ? » demanda Evelyn affolée à l'idée qu'elle allait peut-être être exposée ainsi à des regards masculins.

« On te change d'hôtel, dit Hughes, et où l'on te mène, tu seras habillée et parée pour le marché au cours duquel tu seras vendue ! je te conseille d'être plus docile, parce qu'alors en dehors de bonnes corrections, je te ferai violer en public ! tu as compris ? »

Mais l'homme poussait la fille devant lui.

Hughes se tourna vers ses hôtes :

« Maintenant, dit-il, n'oublions pas que nous avons à présenter nos devoirs matinaux à deux autres beautés qui doivent bien se demander ce qu'il est advenu à leur compagne, car les cris d'Evelyn ont sûrement été entendus dans les deux chambres où reposaient ses amies. Mais pour ces deux-là, nous opérerons autrement ! L'une devra s'habiller simplement devant nous, tandis que l'autre endossera le costume que je fais revêtir aux esclaves au moment des ventes.

— C'est-à-dire ? demanda Betty.

— Corset, bottes et gants de cuir ou de chevreau glacé et robes choisies à l'avance, assez originales du reste. Quant à celle que nous laisserons s'habiller comme à l'ordinaire, ce semblant de pitié nous vaudra un original délassément !

— Et peut-on savoir lequel, mister Hughes ? demanda Nelly.

— Mon Dieu, miss, sans aucun inconvénient ! La femme va être conduite dans la pièce qui nous sert de salle à manger. Là, vous verrez, un des panneaux du mur est mobile. On le fera glisser et il découvrira une cage étroite de un mètre sur un mètre cinquante, creusée dans le roc et fermée du côté salle à manger par des barreaux solides. Comme meuble, il y a seulement un siège pour y soulager les besoins intimes, mais il est placé de telle façon que pour s'en servir, l'encagée doit tourner le dos au public et montrer son derrière. La prisonnière sera enfermée là toute habillée.

A midi, elle nous verra déjeuner, mais on ne lui donnera aucun aliment. Si elle réclame, ce qui adviendra sûrement, elle recevra une nourriture fort salée. Ceci, naturellement en échange d'une pièce quelconque de son habillement. Les rations salées n'étant point trop copieuses, elle devra, pour satisfaire sa faim, donner je pense la moitié de ses vêtements. Pourtant si elle ne demande rien au cours de notre repas, dès que nous aurons terminé, le panneau sera replacé et elle demeurera enfermée dans le noir jusqu'au soir, au moment de notre propre dîner. Quand elle aura mangé salé, la soif la torturera. Pour obtenir à boire, elle devra donner d'autres effets et vous verrez sa tête quand elle recevra un verre d'eau salée !

— Ce doit être terrible ! dit Betty frémissante à l'idée de ce raffinement.

— Assez ! aucune fille n'a tenu plus de vingt-quatre heures jusqu'à présent et même, je me souviens d'une jolie brune de quinze ans qui m'a sacrifié sa virginité pour un verre d'eau !

— Splendide ! dit Lorsen.

— Oui, répondit Hughes, splendide comme résultat et sans inconvénient pour la santé du sujet qui, une fois sa soif calmée, peut être présenté en bonne forme ! et puis cela constitue un dressage complet ! à la seule menace de la cage, les plus rebelles qui l'ont expérimentée une fois cèdent immédiatement et on obtient d'elles tout ce que l'on veut !

— Certes ! je n'en doute pas ! » dit Lorsen en riant.

CHAPITRE IV

La Canadienne Mary Whaston, seconde captive. — Un habillage rapide. — Mary dans la cage aux aliments salés. — Au tour de la troisième. — Madge ne veut pas se déshabiller devant des hommes. — Par la force. — Résistance farouche mais vaine. — L'habillage au cuir verni et au chevreau glacé. — Corsetage soigné.

Wolfgang Hughes, Lorsen et les deux cousines s'arrêtèrent devant la porte de la seconde chambre. L'homme de garde l'ouvrit et les maîtres pénétrèrent. La captive, aux appels de sa compagne, avait compris qu'un événement considérable se passait. En hâte, elle s'était levée et avait passé un élégant peignoir et avait enfilé ses longs bas noirs, maintenus par d'élégantes jarrettières noires ornées d'un cabochon de strass brillant, puis elle s'était chaussée et ses pieds mignons étaient adorablement cambrés par les hauts talons des fines chaussures vernies, largement découvertes.

Quand elle entendit la porte s'ouvrir, elle se redressa, fermant pudiquement sur sa poitrine le peignoir très échancré et elle demeura immobile, très digne, belle, au centre de la pièce.

Derrière les maîtres la porte se referma.

Wolfgang Hughes se tourna vers ses compagnons :

« Mes chers hôtes, dit-il, je vous présente miss Mary Whaston, dix-neuf ans, de Vancouver. Une charmante canadienne que nous avons pu enlever sans trop de difficulté.

— Elle n'est pas mal du tout ! dit Lorsen, dévisageant la jeune fille.

— Elle sera certainement très agréable à violer quand elle sera nue ! » reprit Hughes.

A ces paroles, une vive rougeur incendia le visage de la captive qui eut un haut-le-corps. Elle frémit, mais néanmoins conserva son dédaigneux silence.

« Du cran, celle-ci aussi ! murmura Nelly à l'oreille de Betty.

— Savoir ? répliqua miss Cravache. On verra ce qu'elle donnera sous les cinglées, la belle orgueilleuse ! tu sais, orgueil et cravache ne font pas un commerce agréable ! tu dois t'en souvenir ! »

A ce rappel de ce qui s'était passé dans le domaine de la Plaine aux Loups, Nelly rougit, mais elle répliqua ironiquement à sa cousine :

« Toi également, chez Arnold ! »

Miss Cravache fut belle joueuse, elle se mit à rire et dit simplement :

« Oui, nous sommes toutes deux renseignées ! et puis... nous sommes quittes ! »

Hughes reprenait :

« Si vous le voulez bien, cette fille sera réservée pour la salle à manger ! qu'en dites-vous ? »

Les hôtes ayant approuvé, Wolfgang s'avança vers la prisonnière :

« Miss, dit-il, pour des raisons qui sont les nôtres et que nous n'avons pas à vous donner, voici ce que vous allez faire ! vous allez vous habiller immédiatement car vous allez être changée de cage !... Ah ! reprit-il, car la jeune fille n'avait pas bougé, j'ai à vous signaler une chose ! vous avez dû entendre quelques cris tout à l'heure ! ils provenaient de votre compagne, miss Evelyn Bennett ! il ne tient qu'à vous d'en pousser autant !

— Que voulez-vous dire ?

— Ah ! Ah ! maintenant le mutisme vous pèse ! figurez-vous que cette sotte se refusait à se mettre entièrement nue devant nous !

— Oh !

— Oui ! mais la cravache et un certain traitement des seins ont eu raison de sa mauvaise volonté ! Pour vous il en sera de même si vous refusez obéissance !

— Vous voulez que je me déshabille ? demanda-t-elle en pâlisant.

— Non, miss ! non ! pas vous ! exactement le contraire ! nous voulons que vous vous habilliez complètement comme pour sortir.

— Mais je n'ai pas fait ma toilette !

— Aucune importance ! habillez-vous, la chose est pressée !

— Devant vous ?

— Oui ! et la cravache sur vos fesses nues si vous n'obéissez pas immédiatement ! les cris d'Evelyn ont dû vous prouver que ce n'est pas là une vaine menace, n'est-ce pas ? Alors vous avez le choix ! ou bien vous habiller devant nous, ou bien nous contraindre à vous corriger, auquel cas nous vous mettrons entièrement nue d'abord, pour bien vous cingler les fesses et les seins ! que décidez-vous ?

— Je m'habille ! je m'habille ! » répondit Mary Whaston précipitamment.

D'un geste gracieux, elle attira à elle ses pantalons qu'elle avait posés la veille au soir sur une chaise et sans presque entr'ouvrir son peignoir, elle les passa. Puis, ayant disposé sa combinaison, elle rejeta vivement son peignoir, et enfila le fourreau léger. Sa jupe fut ajustée sans hésiter, puis sa blouse de soie blanche.

« Pas votre manteau, dit Hughes, vos gants, votre chapeau, votre sac à main ! »

Car tous ces derniers objets qui lui avaient été dérobés au moment de sa capture, elle les avait retrouvés intacts dans sa prison, comme du reste ses bijoux. Hughes l'autorisa à mettre ces derniers, lui conseilla de se poudrer le visage et de faire usage de son bâton de rouge pour aviver la teinte de ses lèvres sensuelles. La jeune fille, sans trop de défiance maintenant, s'attarda un moment devant sa glace, puis ayant terminé, se coiffa, prit son sac à main, se ganta et se tournant vers Hughes :

« Je suis à vos ordres ! dit-elle.

— Veuillez donc nous suivre ! »

Encadrée par les deux cousines, Mary Whaston quitta sa chambre. On la conduisit à la salle à manger. Le panneau avait été poussé, la cage apparaissait, ouverte, deux hommes attendant auprès.

« Veuillez entrer ! ordonna Wolfgang Hughes.

— Entrer ? mais où donc ?

— Dans cette cage ! et vivement si vous ne voulez pas que mes hommes portent la main sur vous ! »

La jeune fille regarda autour d'elle. Chacun des assistants avait une cravache à la main. Elle comprit que toute résistance était impossible et craignant d'être battue comme Evelyn Bennett l'avait été, elle obéit. La porte grillée se referma sur elle et elle entendit le sinistre claquement de la solide serrure.

« Soyez sage, dit Wolfgang, nous nous reverrons à midi ! quant à vous, mes chers amis, nous avons une dernière prisonnière à visiter ! »

Et tandis que le panneau glissait et dissimulait la cage, les maîtres, sur les pas de Wolfgang Hughes, remontèrent chercher la dernière captive.

L'attitude soumise de Mary Whaston les avait déçus. Ils s'étaient attendus à une résistance quelconque qui leur eût permis de sévir cruellement. Avant de se faire ouvrir la porte de la chambre où, inquiète des cris qui lui étaient parvenus, la prisonnière s'était rapidement habillée, les maîtres se concertèrent.

L'avis de Nelly devait prévaloir. La fiancée d'Arnold Lorsen avait proposé la chose suivante. Dès que l'on aurait pénétré dans la pièce, deux hommes se précipiteraient sur la jeune fille et la mettraient nue entièrement. Alors, après l'avoir examinée, on lui ferait revêtir la tenue des esclaves.

Wolfgang Hughes n'y apporta que la modification suivante. Avant de lâcher ses hommes sur elle, on lui annoncerait qu'elle serait entièrement dévêtue. Certainement cette idée exprimée la ferait se défendre mieux que si elle était assaillie avant d'avoir pu se mettre sur la défensive.

Ces choses étant décidées, Hughes fit venir deux de ses hommes et donna l'ordre au gardien d'ouvrir la porte.

Betty entra la première et à peine avait-elle pénétré que la prisonnière, entièrement habillée, se précipita vers elle :

« Qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? que signifient les cris que j'ai entendus ? » demanda-t-elle émue et angoissée.

« Un instant de patience et tout vous sera expliqué ! » répondit miss Cravache. Les quatre maîtres et les deux aides étaient entrés et la porte fut refermée sur eux. Comme pour Mary Whaston, Hughes fit la présentation :

« Mes amis, cette fille se nomme Madge Hearst, de Nashville dans le Tennessee.

Elle est âgée de vingt ans et appartient à une des meilleures familles de sa ville natale ! C'est une excellente musicienne et aussi une sportsman accomplie. Est-ce exact, miss Hearst ?

— Oui, monsieur, exact ! mais voulez-vous me dire...

— Une minute ! une minute ! laissez-moi terminer ! vous le voyez, c'est une personne de choix, belle blonde, bien faite, du moins si nous en jugeons par l'extérieur. La jupe courte nous permet d'apprécier les belles jambes fuselées, les bras nus sont parfaits...

— Monsieur ! protesta la jeune fille, fort gênée de ces appréciations qui la mortifiaient et l'insultaient dans ses naturels sentiments de pudeur et de décence.

— Une minute, vous dis-je, miss Hearst ! ce n'est tout de même pas bien long à attendre une minute ? donc, mes chers hôtes, il nous paraît à première vue que cette charmante jeune fille est bien faite ! il nous paraît, oui ! mais en sommes-nous sûrs ?

— Evidemment non ! dit Betty qui s'amuse énormément.

— Alors, que faut-il faire pour le savoir ? demanda Wolfgang Hughes d'un air parfaitement innocent.

— Il n'y a qu'à la prier de se déshabiller devant nous ! dit Nelly.

— Oui, mais voudra-t-elle ? »

Madge Hearst n'en croyait pas ses oreilles, tant cette conversation lui apparaissait d'une extraordinaire extravagance.

« Miss Hearst, reprit Hughes, vous avez entendu exprimer nos désirs. Vous acceptez sans doute ?

— J'accepte quoi ?

— De vous déshabiller !

— Me... me déshabiller ? dit-elle suffoquant d'indignation à ces paroles.

— Oui ! ou si vous préférez : de vous mettre nue, entièrement nue... toute nue pour que nous puissions nous assurer de l'impeccabilité de vos lignes, de la rondeur de votre croupe et de la fermeté de ces seins qui gonflent adorablement votre corsage de soie !

— Fous ! fous ! ces gens sont fous ! je suis livrée à des fous !

— En somme vous acceptez ?

— Moi ? jamais de la vie !

— Vous ne voulez pas vous montrer nue à nos regards admiratifs ?

— Ah, mais non ! non !

— Croyez que je le regrette infiniment ! enfin, il en sera fait selon votre désir !

— C'était une épreuve ? demanda-t-elle à demi-rassurée.

— Pas du tout ! c'était une demande simplement ! une demande normale sans aucune arrière-pensée. Mais puisque vous refusez de vous déshabiller devant nous, nous n'aurons point la mauvaise grâce d'insister ! vous ne retirerez donc pas vos vêtements... non !... seulement on va vous les retirer !

— Vous dites ? vous dites ?

— Ce que vous ne voulez pas faire, d'autres se chargeront de l'exécuter. Ces messieurs, que voici, vont donc s'emparer de votre personne, vous arracher tous ces oripeaux qui nous cachent vos formes, que je devine délicieuses, et offrir votre pure nudité à notre admiration charmée !

— Vous n'oserez pas ?

— Vous allez voir !

— Je ne veux pas qu'on me touche ! vous entendez ? je ne veux pas ! je vous défends !

— Allez donc vous deux et faites vite ! » dit Wolfgang Hughes à ses hommes qui s'avancèrent vers la jeune fille.

Madge Hearst comprit que de la menace, les hommes allaient passer sans plus attendre à l'exécution. Dans un éclair, elle se vit nue, battue à hurler comme Evelyn Bennett, dont les appels stridents lui semblèrent encore vibrer à ses oreilles, et, jeune fille plus avertie que ses compagnes elle eut l'atroce vision de sa propre nudité, liée, écartelée, et livrée sans défense aux bêtes déchaînées que devaient être ces hommes, avides, sans doute, d'assouvir leurs plus basses, leurs plus honteuses passions sur des vierges sans défense. Pour elle, la nudité n'était que la première étape pour un viol immédiat. Sa chair se révolta à l'idée de l'infâme spoliation. Il arriverait n'importe quoi, mais elle se défendrait et ne succomberait pas facilement. Ah ! si seulement elle avait une arme quelconque, elle se tuerait, oui, de sa propre main plutôt que de subir le déshonneur sans ressources.

D'un bond elle se mit à l'abri derrière une table, attentive aux mouvements des deux hommes. Ceux-ci s'avançaient sans se presser, sûrs de leurs forces et certains d'aller jusqu'au bout de leur mission, quelque résistance que put offrir la jeune fille.

Ils se concertèrent du regard, puis brusquement se ruèrent en avant.

Madge perçut le geste de ses sens aux aguets, et elle se recula vivement, mais par malheur, son pied glissa et avant qu'elle eut pu reprendre son équilibre.

Elle fut rudement saisie aux bras.

Alors, une scène violente commença. Se débattant farouchement, la vierge aux abois tenta de se débarrasser de ses assaillants. Ne pouvant dégager ses poignets, elle se courba et mordit à pleines dents. Sous la douleur un des hommes la lâcha.

De sa main libre, elle tenta de griffer l'autre au visage, cherchant les yeux.

L'homme à son tour surpris, allait la lâcher, quand le premier, rendu furieux par la morsure lui sauta aux épaules, passant son bras gauche replié sous le menton de Madge et appuyant son genou au creux des reins de la jeune fille. Sous l'attaque imprévue, à demi suffoquée, elle plia en arrière, crochant de sa main libre le bras qui l'étranglait.

L'autre homme profita de ces quelques secondes de répit et parvint à dégrafer la ceinture qui tenait la jupe de la pauvre Madge, puis les deux bourreaux parvinrent à la renverser sur le sol, écumante, convulsée, se tordant comme un ver pour échapper à leur prise. Mais les hommes étaient deux gaillards habitués à ce genre de travail et tandis que l'un d'eux, lui tenant les poignets, la maintenait les épaules au sol, d'un genou lui appuyant sur la poitrine, l'autre parvenait à retirer la jupe dégrafée.

Wolfgang Hughes s'avança et prit des mains de l'homme le vêtement.

Les belles et fines jambes de la jeune fille parurent, gainées de soie grise, les pieds exquisement chaussés de souliers de daim gris. Un pantalon à volants brodés cachait les cuisses.

Tandis que Madge était toujours maintenue à terre, elle sentit que son second bourreau détachait la ceinture du pantalon.

« Pas ça ! hurla-t-elle, vous m'entendez, je ne veux pas ! je ne veux pas ! »

Et elle lançait désespérément des coups de pied qui n'atteignaient, hélas ! pour elle, que le vide. Le pantalon suivit pourtant le même chemin que la jupe alors les deux hommes la lâchèrent. D'un bond elle fut debout, échevelée, pourpre de colère, le regard étincelant de rage. Sa combinaison de soie, grise comme les bas, cacha les cuisses nues que l'on venait d'entrevoir.

A nouveau, les hommes l'ayant saisie, la lutte poignante reprit.

Superbement Madge se défendait toujours, opposant une résistance si rude que ses agresseurs en furent surpris. Mais dépensées rudement les forces de la jeune fille s'épuisaient.

Ses bras furent ramenés en arrière, son corsage déboutonné, les épaules nues parurent quand l'étoffe légère glissa le long des bras. Malgré qu'elle se tordit, les deux hommes parvinrent à faire glisser le vêtement rapidement et parurent le lui ôter sans presque de difficulté. C'est que la malheureuse, essoufflée par son rude combat, se sentait à bout de forces. Ses bourreaux le sentirent et redoublèrent d'efforts. Les épauettes de la combinaison cédèrent sous les rudes mains et le fourreau de soie, tiré vers le bas, glissa sans que Madge, épuisée, put rien tenter pour l'en empêcher.

Ses bras furent une nouvelle fois rudement ramenés en arrière par un des hommes, tandis que l'autre faisait glisser les épauettes de la chemise et les seins splendides apparurent, superbes, fermes, bien en chair, érigeant leurs pointes charmantes de corail pourpre légèrement auréolées de rose pâle. Quand Madge sentit sa poitrine exposée aux regards, son attitude changea. Elle supplia qu'on lui épargnât la honte d'avoir à être dénudée devant des hommes. Des rires insultants accueillirent ses supplications de détresse.

Lentement on faisait glisser la chemise. L'un après l'autre, les bras furent dégagés des épauettes. La chemise avait glissé jusqu'à la ceinture. La vierge offrait son buste sans aucun voile et chacun en pouvait admirer la ligne harmonieuse et pure.

« Pas toute nue ! pas toute nue ! »

Ces pauvres mots suppliants semblaient sur les lèvres de la pauvrete comme des sanglots désespérés. Sa honte indicible lui empourprait le visage et les épaules.

La chemise glissant, la taille souple fut découverte, puis les hanches, puis le haut des cuisses et soudain, comme Madge se débattait encore le vêtement intime glissa d'un bloc enveloppant les chevilles de son flot souple.

Madge fut prise d'une crise de larmes et de sanglots.

Maintenant, vaincue, elle ne résistait plus. Elle se laissa asseoir sur le bord du lit et les hommes purent la déchausser sans qu'elle tentât le moindre geste. On eût dit que d'être nue avait arrêté en elle toute force de réaction, toute volonté. La belle fille qui tout à l'heure s'était défendue avec un courage, une énergie presque féroce, n'était plus qu'une pauvre petite chose lamentable, une loque humaine que l'on pouvait manier à sa guise.

Quand elle fut nue ainsi que Vénus Astarté, naissant de l'onde, ses bourreaux l'amènèrent devant les maîtres, et Madge ne retrouva de forces que pour protester dans ses larmes lorsque Wolfgang Hughes et Arnold Lorsen lui palpèrent fesses et poitrine pour s'assurer de la douceur de l'épiderme et de la fermeté des chairs.

« Elle est bien comme je le pensais ! dit le marchand d'esclaves. Il n'y a plus qu'à lui faire revêtir son attirail de servitude. Tout est-il prêt ?

— Oui, chef, dit l'un des hommes, tout est là. C'est ce paquet que j'ai mis en entrant, par terre près de la porte !

— Bon ! alors va le chercher, nous allons nous occuper de cette brave petite Madge ! certes elle me plaît beaucoup ainsi, seulement parée de son indiscutable beauté ! mais elle plaira encore mieux aux amateurs une fois habillée à l'esclave ! »

L'homme avait posé le paquet sur une table et l'avait ouvert. Il en tira d'abord une paire de bottes à talons d'environ dix-sept centimètres et chacun ayant pu les examiner et en admirer les tiges souples de chevreau glacé noir, Madge fut priée de les chausser.

« Sans bas, demanda-t-elle.

— Oui, sans bas !

— Mais avec des talons si hauts, je ne pourrai même pas me tenir debout !

— Mais si ! mais si ! du reste, avec tes fesses nues, il nous sera facile de t'apprendre à marcher à grands coups de cravache ! je suis même persuadé que pour éviter les rudes cinglades tu apprendras aussi bien à courir avec au bout de quelques secondes ! »

Sentant trop bien que la menace pourrait être mise à exécution sans plus tarder, la jolie Madge Hearst ne se fit point répéter l'ordre une seconde fois et elle chaussa les bottes qui lui montaient à mi-cuisses. Ses deux bourreaux les lui lacèrent eux-mêmes, et quand ce travail terminé elle dut se lever, elle s'aperçut avec étonnement qu'elle pourrait bien vite s'habituer à de telles chaussures et elle éprouva même un certain bien-être à se sentir ainsi les pieds cambrés, les muscles des jambes tendus et bien soutenus par la douceur des longues tiges.

Du paquet, un corset fut extrait à son tour, corset solide, recouvert de cuir verni noir et admirablement baleiné, de façon à bien affiner la taille tout en permettant leur plein épanouissement à la croupe et à la poitrine, relevant bien les seins et les maintenant bien à leur juste place, place trop souvent oubliée dans les stupides modes dites modernes, où l'idéal féminin semble malheureusement s'assimiler au genre planche.

Le corset fut placé et Madge eut une véritable joie en cela, car peu à peu ainsi sa nudité allait être dissimulée aux regards et elle mettait à présent à obéir autant de bonne volonté qu'elle avait mis un moment avant d'énergie à se défendre contre ses bourreaux qui l'offraient aux regards en la dénudant entièrement. Mais elle n'était pourtant pas au bout de ses peines. Passer le corset et en fermer le busc n'avait été qu'un jeu. Les hommes allaient maintenant le serrer. On la fit se tenir droite les bras écartés à hauteur des épaules, puis tandis qu'un de ses tourmenteurs plaçait soigneusement le corset à la taille, l'autre se mit à en serrer les cordons. Avec une force douce, mais à laquelle elle ne pouvait résister, l'instrument colla d'abord étroitement, puis serra la taille, la contraignant à creuser les reins qu'elle avait déjà exquisément cambrés naturellement, à rentrer le ventre, à rejeter la croupe en arrière.

La taille se marqua davantage. Il sembla à Madge que la respiration allait lui manquer.

« Mais je vais étouffer ! » dit-elle, déjà rouge et légèrement congestionnée.

Nul ne lui répondit. L'homme, adroit en ce métier d'habilleuse, poursuivait soigneusement le laçage. Les côtes serrées douloureusement, les reins comme brisés, elle gémissait et se lamentait. Des larmes lui échappèrent. Jamais elle ne pourrait remuer ainsi prise, non, jamais, et on lui avait promis de la battre si elle manquait de souplesse.

Pourtant peu à peu, car l'instrument était une merveille du genre, les organes compressés se tassaient, se plaçaient, la respiration devenait normale, la cambrure des reins seule la fatiguait.

Les hôtes de Wolfgang Hughes et celui-ci suivaient cette opération avec un intérêt non dissimulé, particulièrement les jeunes filles qui, malgré quelques timides essais chez Betty, étaient de véritables novices dans l'art du corsetage.

Mais maintenant les hommes gantaient Madge Hearst. Les longs gants de chevreau noir, souple, glacé, grimpaient jusqu'au gras du bras qu'ils serraient terriblement et les opérateurs avaient peine à en fixer les boutons. Enfin l'opération fut terminée.

Du paquet on tira la jupe que la jeune et jolie esclave allait porter. C'était une jupe de soie noire, collante sur le corset et descendant aux genoux et se terminait dans le bas par une rangée de franges de soie noires, très serrées qui descendaient à deux centimètres du sol. Quand la jeune fille demeurait debout, immobile, elle semblait vêtue d'une robe longue, mais dès qu'elle marchait, les franges s'écartaient pour donner de l'aise à la jambe.

A la poitrine le corset s'arrêtait à mi-hauteur des seins qu'il soulevait sans dissimuler leurs pointes carminées naturellement. Un corsage de soie noire compléta le costume, corsage sans manches, largement échancré aux emmanchures et fort décolleté devant et derrière afin que les épaules et les seins fussent bien dégagés et que rien ne les voilât aux regards.

Ainsi parée, Madge pensait qu'on allait la laisser en paix. En cela elle faisait erreur, car après l'avoir examinée d'un air satisfait, Wolfgang Hughes déclara :

« Mettez-lui maintenant les bijoux réglementaires ! »

Alors à chaque poignet, comme à chaque cheville, on lui fixa des bracelets d'acier nickelé, serrant le membre et fermés par un système à clef. A chacun de ces quatre bracelets était rivé un anneau de métal, solide, afin, expliqua Hughes à ses amis, que l'on put facilement y passer une corde solide pour lier la fille dans la position que le maître juge bon.

Madge frémit à ces mots.

Un de ses tourmenteurs s'avança et honte suprême, elle dût subir autour du cou un collier d'acier, large de deux centimètres, fermé et orné comme ses entraves, et sur lequel elle put lire avant qu'on le lui mit, son nom gravé suivi des mots : « Esclave appartenant à W. Hughes ».

Ce mot terrible d'*esclave* qui ne l'avait pas frappée tout à l'heure quand ses maîtres l'avaient prononcé, la terrifiait maintenant.

Ainsi ce n'est pas pour tirer d'elle une rançon qu'on l'a enlevée à sa famille, c'est pour la réduire en cette atroce servitude qu'elle croyait ne plus exister sur terre.

« Maintenant, mes chers hôtes, déclara Wolfgang Hughes, tandis que Madge va rejoindre le quartier des esclaves où elle retrouvera Evelyn, habillée comme elle, nous allons nous-mêmes si vous le voulez bien, regagner la salle à manger où notre premier déjeuner nous attend. Il y a thé,

bacon, porridge, œufs ou si vous préférez déjeuner à la française, du chocolat au lait, du café et des croissants exquis dus aux talents culinaires de mon chef.

— Nous avons apprécié déjà sa valeur ! dit Betty, et je suis prête à l'apprécier encore sans plus tarder ! »

Le marchand d'esclaves donna un ordre. Les hommes entraînaient Madge qui n'osa opposer aucune résistance, car l'un de ses bourreaux lui murmura à l'oreille :

« Si tu nous fais le moindre ennui, tu es sûre d'être violée par nous deux en arrivant en bas ! tu es assez jolie et bien faite pour que nous te désirions. Alors ne nous oblige pas à sévir ! »

Pour rien au monde la malheureuse n'eut voulu courir un risque aussi effroyable.

Et tandis qu'elle suivait ses tourmenteurs les maîtres allèrent déjeuner, mais pour ce premier repas la cage où attendait la pauvre Mary Whaston demeura dissimulée derrière le panneau.

CHAPITRE V

Miss Wamb et les maid-esclaves. — Marthe châtiée. — Originale position. — Le bar américain et les tables humaines. — Pudeur d'esclave. — Une aristocratique anglaise au pouvoir de Wolfgang Hughes. — Une belle correction.

La matinée se passa pour les nouveaux arrivés à s'installer à leur guise et quand le déjeuner les eut réunis et fut terminé, Wolfgang Hughes présenta à ses visiteurs miss Lucy Wamb, directrice des esclaves, réservées au service personnel des hôtes. C'était une assez belle fille de vingt-sept ans, brune, aux cheveux cosmétiques, grande, mince, mais possédant une poitrine parfaite. De ses beaux yeux noirs fendus en amandes filtrait un regard dur, on la sentait impitoyable. Vêtue à peine d'une simple robe outrageusement décolletée et ne descendant pas aux genoux, elle allait, jambes et bras nus, chaussée d'escarpins vernis noirs, une cravache ou un fouet à la main et les regards apeurés des esclaves à son passage disaient qu'elle ne devait jamais plaisanter sur le service. Sa seule coquetterie était un fin collier de perles et ses boucles d'oreilles. Son seul bonheur : sévir ! et elle le faisait durement, sans faiblesse. Pourtant les esclaves l'estimaient, car elle était juste et savait aussi bien récompenser que punir.

Quand Hughes la présenta, elle venait demander si les hôtes prendraient leur café dans le fumoir du maître ou sur la terrasse supérieure qui avait été aménagée au sommet de l'île et qui dominait celle-ci par des à-pic vertigineux. Chacun préféra la terrasse. Miss Wamb se retira et quand dix minutes plus tard la société y parvenait dans un confortable ascenseur, tout était prêt pour recevoir les nouveaux arrivants. C'était une large terrasse adossée à un mur rocheux et bordée par un garde-fou en pierre du côté du vide. A quelques mètres, sur d'autres rochers on apercevait quelques arbres. La terrasse était abritée du soleil ardent par une tente et des rideaux. Bien à l'ombre, des tables et de confortables fauteuils de rotin étaient disposés. Les hôtes s'installèrent. Arnold et Nelly ensemble. Pour les laisser à leur flirt, Betty, gentiment, s'en fut s'asseoir seule, un peu plus loin.

Miss Wamb reparut avec deux esclaves qui sur des plateaux portaient le café, les alcools et des boissons glacées.

Ces deux esclaves étaient simplement parées, mais de façon originale. Leurs jambes étaient gainées de cuir souple, verni noir, sanglant le mollet et le bas de la cuisse, sans un pli, sans un défaut ; les souliers qui y attenaient cambraient délicieusement les chevilles, grâce à des talons hauts d'une dizaine de centimètres.

Les tailles étaient enserrées dans un corset de cuir noir, monté sur des baleines très souples, recouverts d'une fine peau souple et noire, brillante, serrant bien la taille, cambrant les reins, rentrant le ventre, laissant nus les seins bien faits des jolies filles. Ces corsets se serraient dans le dos par des lacets de cuir noir et par devant ils descendaient très bas, en pointe, laissant les hauts de cuisses libres. Les esclaves étaient gantées de chevreau glacé noir également, ces gants formant gaines, comme la partie montante des chaussures. On n'y percevait ni lacets, ni boutons et il était facile de deviner combien leur mise en place était pénible et délicate. Les deux esclaves avaient les cheveux coupés courts, soigneusement ondulés et frisés et au-dessus du front elles portaient un bandeau blanc tuyauté, retenu par un fin ruban de soie noire. Aucun bijou ne complétait cet équipement qui demeurait d'une sobre et aguichante élégance.



Pendant qu'une esclave s'empressait, miss Wamb fit servir Betty par l'autre.

Tandis que l'on prenait ainsi le café, le Yacht « Silver Bird » arrivait à l'île et une demi-heure plus tard, Marthe était amenée à Lorsen par Davis lui-même.

« Alors, cher monsieur, demanda le Danois, avez-vous été satisfait des services de cette fille ?

— Mon Dieu, monsieur Lorsen, dire que j'ai été positivement mécontent serait mentir abominablement ! mais ainsi que vous m'en aviez prévenu, elle est diantrement maladroite aux jeux de l'amour et en plus de cela, rudement indocile !

— Comment, Marthe ? qu'est-ce que monsieur Davis me dit là ? je t'avais pourtant ordonné de lui obéir comme à moi-même ? »

La malheureuse baissait la tête et ne répondit mot.

« J'ai dû la corriger sévèrement pour la contraindre à me céder selon mes désirs ! reprit Davis.

— Ainsi donc tu fais toujours la mauvaise tête !

— Dear, intervint alors miss Cravache, cela mérite une punition ! voulez-vous me permettre de vous décharger de ce soin ? il y a rudement longtemps que je n'ai pas manié mon camarade cinglant et il me serait agréable de me refaire la main ! »

A ces mots, Marthe se jeta aux pieds de son maître, le suppliant de lui pardonner, car déjà monsieur Davis l'avait punie et bien punie pour sa mauvaise tête et elle promettait bien de ne jamais recommencer.

« On dit toujours ça ! lui répliqua son maître, mais j'ai bon espoir que miss Betty saura te remettre dans la bonne voie et ceci pour ton plus grand bien ! va, ma petite, je te confie à elle ! »

Au même instant Wolfgang Hughes parut. Il venait s'enquérir auprès de ses hôtes si ceux-ci avaient trouvé toutes leurs commodités, toutes leurs aises. Ils lui répondirent affirmativement et Miss Betty ajouta :

« J'ai néanmoins une prière à vous adresser, cher monsieur !

— Oh ! miss ! une prière ! que c'est mal à vous. Dites simplement : je désire ! et tout le monde ici sera entièrement à vos ordres !

— Vous êtes trop aimable ! eh bien, voilà ! je désire donc pouvoir châtier cette impertinente sur l'heure !

— Parfait ! sera-ce à la salle des punitions ou dans votre appartement ?

— Voyons la salle des punitions !

— Miss Wamb, reprit le maître des céans, veuillez faire conduire miss Cravache à la salle des punitions, que deux hommes se mettent à ses ordres et faites-lui amener son esclave à punir ! »

Un peu plus tard, Betty était arrivée et son esclave, la pauvre Marthe, ne tardait pas à la rejoindre, tremblante de peur. Miss Cravache, pour être plus à l'aise, avait troqué sa robe contre un costume de cheval.

Avant de débarquer Marthe, Davis l'avait parée selon son goût. La pauvre fille avait dû se laisser terriblement serrer dans un corset de cuir verni baleiné d'acier, ses bras étaient pris dans de longs gants noirs excessivement souples, faits du plus fin chevreau glacé noir, les pieds étaient adorablement cambrés dans des bottes aux talons de quinze centimètres, bottes qui montaient jusqu'à mi-cuisses, en cuir très fin et assoupli de telle sorte que le jeu des muscles paraissait sous les tiges molles et serrées cependant. Une robe très ajustée et courte gainait l'ensemble.

Betty examina les instruments de répression et ayant choisi celui qui lui parut le meilleur pour ce qu'elle désirait faire, elle fit signe aux hommes mis à sa disposition par Wolfgang Hughes. Ceux-ci s'emparèrent de Marthe et la conduisirent auprès de Betty.

« Enlevez-lui sa robe ! »

Marthe voulut protester, mais miss Cravache la souffleta par deux fois et les hommes, malgré sa timide résistance, n'eurent pas grand peine à lui ôter son vêtement.

« La belle fille ! » dit l'un d'eux en jetant à l'esclave un regard qui en disait long.

A ces mots Betty sourit et se tournant vers l'individu :

« Avec un peu de cravache, elle s'adoucit et devient une amante passable ! »

Marthe frémit. Après l'avoir livrée à cette brute de Davis allait-on la contraindre à se donner à ces hommes ? était-elle donc destinée à être livrée à la prostitution ? la chose la plus abominable pour elle qui malgré les viols subits demeurait pure et vierge de sentiment.

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir.

Déjà, sur l'ordre de Betty, son corset était retiré et avec horreur, la pauvre et pudique Marthe se vit encore une fois sous de nouveaux regards masculins. Une honte indicible la poignait, il lui semblait que sa gorge se contractait et que sous l'humiliation répétée elle allait étouffer.

La maîtresse fit signe qu'on attachât la pauvre esclave à l'instrument de supplice. Un homme défit une corde fixée à un anneau scellé dans le mur et la laissa filer. Cette corde passait dans deux poulies et à l'extrémité qui se trouvait près de Betty, pendait une troisième poulie. Dans celle-ci passait une autre corde solide qui maintenait en équilibre une solide et forte barre de bois d'une soixantaine de centimètres de long.

Au tiers de cette barre étaient des anneaux prenant le bois et auxquels des entraves simples d'acier étaient fixées. L'appareil posé à terre, l'un des hommes prit la cheville droite de Marthe dans une des entraves, tandis que l'autre tortionnaire, contraignant l'esclave à se courber, lui prit le poignet droit dans la seconde entrave.

Cela fait, tous les deux retournèrent au mur et, saisissant l'extrémité libre de la corde, se mirent à tirer.

Brusquement, Marthe bascula et chut face au sol. Mais elle ne demeura pas longtemps à terre et fut bientôt soulevée par le poignet et la cheville pris dans l'appareil. Elle gémit, car cette posture était certes des moins confortables et sa plainte vibra délicieusement au cœur de Betty, qui sentit monter à son visage un flux de sang, tandis qu'un frisson lui parcourait l'échine. Il lui semblait qu'elle s'éveillait d'un cauchemar et qu'elle allait maintenant revivre. Elle avait l'impression que des siècles s'étaient écoulés depuis qu'elle avait tenu un être vivant pantelant sous ses coups. Et encore, les scènes de la Plaine aux Loups n'étaient rien à côté de ce que maintenant elle allait pouvoir réaliser. Là-bas, en France, elle demeurait à la merci d'une dénonciation et elle se trouvait contrainte à une prudence et à une modération qui étaient loin de son tempérament. Ici, au contraire, dut la fille en mourir, elle pourrait frapper, torturer, faire souffrir sans risquer autre chose qu'un blâme pour n'avoir pas atteint au summum de la douleur comme un de ces professionnels qui habitaient dans l'île mystérieuse cette étrange cité de l'horreur.

Sur une table, elle choisit un fouet souple à la fine lanière de cuir et l'ayant pris le fit claquer deux ou trois fois. Le trouvant bien en mains elle s'avança vers Marthe qui hurla de désespoir en la voyant s'avancer menaçante.

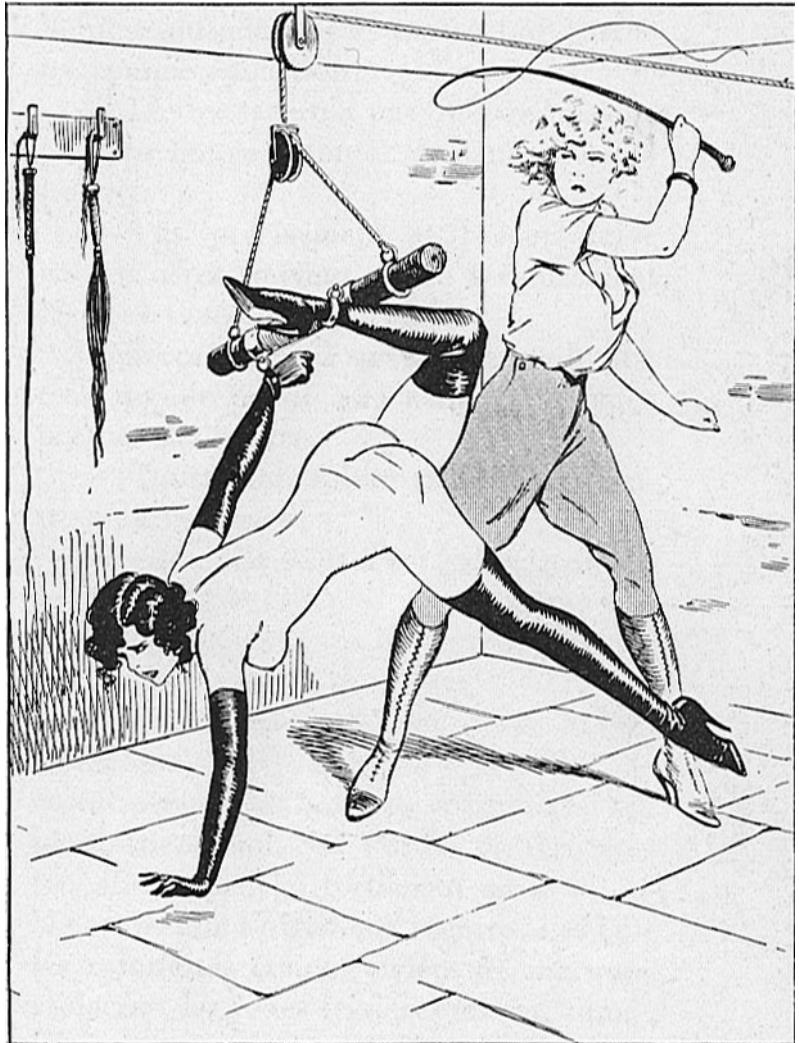
Savourant à l'avance comme une chatterie la douleur qu'elle allait faire naître, Betty assura de son mieux le fouet dans sa main et brusquement elle frappa.

Impitoyable comme le destin, féroce, avec un sifflement qui prenait soudain une ampleur tragique, la lanière de cuir souple s'abattit deux fois coup sur coup sur la nudité offerte à son baiser mordant, striant les fesses fermes et le creux des reins.

Et, précipitées, les cinglades arrivèrent tombant dru comme grêle, avec des claquements secs et des sifflements hallucinants.

Les cris, les appels, les supplications de la pauvre Marthe accompagnaient de leur stridence la suite précipitée des fouaillées impitoyables, lancées à tour de bras par Betty s'excitant et s'énervant à chaque nouveau coup.

La belle croupe ferme, les cuisses, les épaules, les reins tout à l'heure de marbre vivant se marquaient de traînées rouges, violacées, livides, abominable arc-en-ciel de souffrance, car malgré ses sentiments et sa surexcitation, miss Cravache cinglait équitablement tout le côté pile de ce corps admirable offert de façon indécente aux multiples cinglades. La victime en devait éprouver d'atroces douleurs, car



elle se débattait en hurlant avec une frénésie sauvage, se tordant, battant l'air de son bras et de sa jambe libres, qui, eux non plus, n'étaient guère épargnés.

Mais toute cette défense, ces efforts émouvants étaient vains et futiles et elle ne parvenait qu'à se balancer au bout de la corde, pivotant, tournoyant, s'offrant mieux encore aux coups qui se succédaient en crépitant, marquant de traînées pourpres cette chair splendide faite davantage pour l'amour et les caresses d'amants éperdus.

Maintenant, fatiguée, l'allure de la correction se ralentissait ; Betty frappait à larges revers et si les coups pleuvaient moins drus, il semblait qu'ils marquassent davantage.

Marthe hurlait sans discontinuer à se déchirer la gorge.

Et pourtant, quoiqu'elle pensât avoir atteint le summum de la douleur, elle ne tarda pas à avoir un nouveau motif pour hurler plus fort. Maintenant, Betty frappait de bas en haut, ayant troqué son fouet contre un faisceau de bonnes verges et le ventre et les seins de la malheureuse Marthe étaient à leur tour soumis au plus atroce traitement.

Les verges cinglaient, pinçaient, laissant des stries multiples sur les parties frappées. Les seins, particulièrement malmenés, se marquèrent bientôt de fines déchirures où le sang perla.

C'était la première fois que sous ses coups miss Cravache voyait apparaître sur une poitrine féminine les beaux rubis couleur de vie. Elle cessa soudain de frapper, regrettant l'absence de Fred Kensington qui, dans ces moments, savait si bien dans ses bras la calmer d'une étreinte qui la laissait ensuite apaisée et pantelante.

Marthe continuait à crier, mêlant maintenant à ses plaintes stridentes des lamentations et des supplications.

A ce moment, Arnold Lorsen parut.

« Alors, chère, demanda-t-il, comment va cette petite correction ? »

Pourpre, les joues en feu, Betty réagit à cette voix. Par un violent effort, elle réalisa la maîtrise d'elle-même, et, comme lasse, elle rejeta ses verges et se tournant vers le Danois, dit d'une voix calme :

« Terminée à l'instant ! je pense qu'à l'avenir cette petite sotte sera plus aimable pour les amis auxquels nous la confierons !.. mais, by god ! j'en ai eu chaud !

— Si vous voulez venir au bar de Hughes, nous pourrons nous rafraîchir dans un cadre confortable !

— Soit ! et Nelly, qu'en avez-vous fait ?

— Elle s'est retirée dans sa chambre pour la sieste !

— Moi, je ne pourrais dormir, allons au bar ! je vous suis !

— Pardon, miss, demanda un des hommes qui avaient assisté à la correction, que fait-on de l'esclave ?

— Faites-la soigner, mais auparavant, si le cœur vous en dit, n'hésitez pas ! il n'y a pas très longtemps qu'elle n'est plus vierge, vous excuserez son incompetence ! »

Et suivant Arnold Lorsen, Betty s'en fut vers le bar, laissant la malheureuse esclave à la discrétion de deux abominables coquins.

Le bar de Wolfgang Hughes était aménagé dans une vaste salle proche de la salle à manger que nous connaissons et dans le mur de laquelle des niches grillagées étaient installées.

Cette salle prenait jour par trois larges baies ouvertes dans le roc et dominant la mer d'une vingtaine de mètres. Tout autour pendaient de longues draperies de velours gris et de nombreux sofas s'offraient aux visiteurs. Hors le bar lui-même aucune table, mais à droite de ce bar se tenaient une douzaine d'esclaves uniformément vêtues. C'étaient de fort belles filles de dix-huit à

vingt ans, aux cheveux coupés courts et frisés : six brunes et six blondes. Près d'elles se tenait un nègre de stature athlétique, une cravache passée dans la botte.

Les esclaves étaient à peu près nues. Toutes portaient le corset très serré, de velours noir, marquant très nettement la taille. Des gants, noirs également, de chevreau glacé, gainaient les bras et montaient à mi-distance du coude et de l'épaule, tandis que les jambes étaient prises jusqu'aux genoux dans les tiges souples de bottes vernies, toujours noires, lacées par devant et munies de talons démesurés.

Des bas gris de soie, grimpaient à mi-cuisses et étaient maintenus en place, bien tendus par des jarrettières fanfreluchées, bleues pour les brunes, roses pour les blondes. Certains portaient quelques bracelets par dessus les gants.

Betty et Arnold allèrent s'asseoir sur un sofa.

Le nègre fit un signe et deux esclaves s'avancèrent vers nos amis : une blonde et une brune.

La blonde, après avoir profondément salué, s'étendit à plat ventre contre le sofa de façon à ce que les maîtres pussent se mettre à leur aise en posant leurs pieds sur sa croupe et ses reins, ce que Betty et Arnold ne manquèrent pas de faire, s'amusant à arracher des gémissements de douleur à la pauvre fille. Le Danois prenait plaisir à appuyer rudement sur les épaules nues ses bottes solides, contraignant la malheureuse à se meurtrir les seins contre le sol, tandis que miss Cravache marquait ses fins talons dans la croupe aux chairs douces et nacrées.

La seconde esclave vint s'agenouiller près de sa compagne infortunée et le long d'elle, mais en position inversée, puis elle se mit à quatre pattes, tandis que le noir lui liait les chevilles d'une cordelette solide afin qu'elle ne pût facilement se déplacer. Alors parut une serveuse, vêtue ainsi que celles qui avaient servi le café à nos amis sur la terrasse supérieure.

Betty commanda une boisson glacée, Arnold s'abstint.

La jolie maid alla quérir un plateau d'argent et, y ayant placé la consommation demandée, la posa sur les reins de l'esclave accroupie ainsi transformée originalement en petite table.



Des zébrures récentes marquaient la croupe de cette esclave. Du bout de sa cravache, Lorsen les montra à miss Cravache, A cette vue, la jeune maîtresse sourit. Allumant lentement une cigarette tirée d'un étui d'or, elle se pencha et demanda à la jeune fille :

« Dis-moi, petite ? tu viens d'être battue ? »

L'interpellée, sans bouger le corps, tourna vers Betty un visage aux yeux encore rouges d'avoir pleuré.

« Oui, maîtresse !

— Ah ! et qui t'a battue ?

— C'est mister Davis, maîtresse !

— Tiens ! tiens ! mister Davis ! et il tape fort, si j'en juge par les traces laissées sur ton joli postérieur !

— Oh oui, maîtresse ! il cingle terriblement fort !

— Et pourquoi donc t'a-t-il battue ?

— J'ai honte de vous l'avouer, maîtresse ! c'est bien dur à dire !

— Je n'aime pas répéter deux fois mes questions, petite sotte ! et si tu ne veux pas que je te cingle à mon tour, je te conseille de me répondre clairement ! pourquoi t'a-t-il battue ?

— Parce qu'il me trouvait jolie et que je ne voulais pas lui céder de bon gré ! alors il m'a fait attacher et il m'a battue jusqu'à ce que je crie grâce !

— Et ensuite ? tu lui as cédé, n'est-ce pas ?

— Pouvais-je faire autrement, maîtresse ? il m'eut plutôt tuée sous les coups que de renoncer à son caprice !

— Alors puisque tu savais cela, pourquoi lui as-tu résisté ?

— C'est tellement atroce, maîtresse, que d'être prise par un homme que l'on n'aime pas ! »

A ces mots, Arnold Lorsen et miss Cravache éclatèrent de rire. Une esclave, une vulgaire esclave qui se permettait de faire du sentiment. La chose leur paraissait du dernier comique véritablement. Mais bientôt ils ne s'occupèrent plus de la malheureuse, car Wolfgang Hughes entra et venait vers eux.

« J'ai du nouveau à vous raconter ! dit-il.

— Ah ! fit Betty, et quel genre de nouveau ?

— Je viens de recevoir tout à l'heure quelques acheteurs éventuels et aussi de la marchandise !

— Des esclaves ?

— Oui, et je suis tout à fait favorisé par le sort. Avez-vous entendu parler de lord Barlows de Marsan ?

— Cet Anglais si riche qui passe son temps à voyager avec sa fille ?

— Oui ! Ils étaient dernièrement du côté des îles Salomon. Avec deux ou trois matelots, ils ont débarqué pour chasser et comme miss Barlows avait commis l'imprudence de s'éloigner du groupe, il lui est arrivé un léger malheur !

— Lequel ?

— Une jonque chinoise qui nous ravitaille avait jeté l'ancre non loin de là pour faire de l'eau. Mes braves amis jaunes ont profité de l'isolement de la belle Jessie pour s'emparer d'elle et pour l'inviter à venir faire un tour par ici ! Les recherches du lord ont été vaines et miss Jessie Barlows est en notre pouvoir !

— Ça, dit Arnold, ce sera un morceau de roi !

— C'est bien ce que j'ai pensé ! mais j'ai réfléchi que la présenter sans une initiation préalable serait une erreur, car bien des amateurs d'esclaves n'oseraient pas garder par devers eux une telle fille dont le dressage s'affirmera un peu dur. Cette fille est énergique, brave, il faut avant que je puisse la vendre que j'assouplisse son caractère. Une seule chose en elle sera respecté : sa virginité ! Mais tout le reste, courage, hardiesse, pudeur, fierté doit être brisé.

— C'est bien mon avis dit le Danois.

— Et vous, miss Betty, qu'en pensez-vous ?

— La même chose ! mais les premiers dressages ne manqueront certainement pas de piquant !

— Oui ! et c'est pourquoi je me suis permis de vous en parler ! puisque vous avez si joliment mérité le surnom de miss Cravache, j'ose solliciter votre aide en ces premières heures difficiles. Mister Lorsen m'excusera de ne pas l'inviter au premier dressage, mais il nous faut graduer la mise en servitude de cette captive de prix. Mister Lorsen nous sera utile pour la seconde période !

— Parfait donc, dit Arnold, je vous laisse donc tous deux ! je vais de ce pas demander à Nelly de me recevoir !

— Allez, répliqua Betty, je pense qu'une ou deux heures de flirt vous feront du bien ! »

Quelques minutes plus tard, Betty et Hughes avaient gagné, hors du repaire, une petite plage tranquille où les attendaient deux des hommes du marchand d'esclaves qui avaient apporté, selon les ordres de leur chef, deux confortables fauteuils métalliques et un jeu assez complet de cravaches, de fouets et de verges.

« Rempportez les verges, commanda Wolfgang Hughes, nous n'avons pas l'intention de faire déshabiller la fille, elles ne suffiraient pas pour cingler par dessus les vêtements ! puis vous me ramènerez la nouvelle arrivée, la belle Jessie Barlows, et quand elle sera là, vous demeurerez à proximité, mais vous n'agirez contre elle que sur mon ordre ou sur celui de miss Betty ! c'est bien compris, n'est-ce pas, vous deux ?

— Parfaitement compris, chef !

— C'est bon ! alors faites ce que j'ai commandé ! »

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les deux hommes revenaient avec la malheureuse Anglaise. C'était une fort jolie fille d'une vingtaine d'années, de la taille de Betty, mais moins large d'épaules. Ses cheveux châtons, presque noirs, étaient courts et bouclés naturellement. Elle avançait, libre de ses mouvements, entre ses gardiens, tête et bras nus, portant une robe fourreau de satin gris, largement décolletée, qui marquait une poitrine bien faite et forte, sous la robe courte paraissaient deux belles jambes fuselées aux bas de soie gris bien tendus ; elle était chaussée d'escarpins de daim gris aux talons hauts.

« Drôle de costume pour aller à la chasse ! dit Betty à Wolfgang Hughes.

— Elle ne le portait pas quand elle a été prise. Elle a troqué sa tenue de globe-trotter contre cette robe et cela ne lui va pas mal du tout ! qu'en pensez-vous ?

— Elle est tout à fait charmante ainsi ! elle me plaît beaucoup !

— Hé là ! hé là ! qu'elle vous plaise, cela se conçoit, mais que ce soit comme esclave ! pas de sentimentalité, miss Cravache ! c'est une esclave à dresser, ne l'oubliez pas !

— Qui vous parle de l'oublier ? »

Pendant ce court dialogue, miss Jessie avait été amenée par ses guides devant Hughes et Betty confortablement assis tous deux. L'Anglaise paraissait fort surexcitée et dès qu'elle fut en présence de ses futurs bourreaux elle n'attendit point d'être interrogée pour parler :

« Enfin ! s'exclama-t-elle, enfin, vous allez peut-être me dire ce que signifie l'inqualifiable enlèvement dont je suis la victime ! les bandits jaunes qui se sont emparés de moi se sont tus malgré mes ordres ! vous êtes, vous, des blancs, vais-je enfin savoir ? j'ose espérer que vous allez me faire relâcher !

— Cela n'est pas en notre pouvoir, miss ! dit Wolfgang sans se lever.

— Seriez-vous donc aussi prisonniers de ces pirates ?

— Non ! dit Hughes brutalement, leur chef ! »

L'Anglaise marqua le coup. Ses narines frémissaient, son regard étincela et du sang monta à ses joues. Elle parut hésiter quelques secondes, puis, hautaine, jeta :

« Alors combien ?

— Comment ?

— Combien ? à combien fixez-vous ma rançon

— Oh, miss Jessie, vous désirez donc nous quitter ? j'espérais vous garder plus longtemps auprès de nous !

— Le peu que j'y suis restée me suffit amplement ! fixez ma rançon, mon père est riche, il paiera ! et surtout épargnez-moi votre présence, elle m'est odieuse ! »

Le marchand d'esclaves se tourna en souriant vers miss Cravache :

« Voyez-vous ça, miss ? cette fille me semble d'une arrogance ! d'une insolence !

— Tout à fait déplacée, cher Monsieur !

— C'est également mon avis ! et qu'en pensez-vous, chère amie ?

— Que cela mérite une sanction ! une sanction sévère !

— Décidément, miss Betty, plus je vais, plus je sens que nous avons une grande similitude dans notre façon de penser et d'apprécier les choses ! je suis également pour la sanction, mais pour qu'elle soit profitable mon sentiment est qu'elle doit être immédiate !

— Vous avez de plus en plus raison ! nous pensons exactement de façon semblable. Cette fille a été de la dernière insolence avec nous, elle doit être châtiée sur l'heure ! »

Comprenant que le moment était venu d'agir pour les maîtres, les deux hommes, qui avaient amené la prisonnière, s'écartèrent d'elle et s'éloignèrent de quelques pas.

« Vous ma petite, dit sévèrement miss Cravache, vous n'êtes qu'une imbécile ! quand on est au pouvoir de quelqu'un la première chose à faire est de ne pas insulter qui vous tient !

— Je n'ai insulté personne, répliqua miss Jessie. Cet homme s'est déclaré lui-même le chef des bandits qui m'ont enlevée et je demande à ne plus le voir ! il est légitime que je trouve sa présence intolérable et odieuse ! qu'il fixe ma rançon et m'épargne l'insulte de le voir ! quant à vous, dont j'ignore le rôle ici, veuillez vous souvenir, quand vous vous adresserez à moi que je ne suis ni *votre petite* ni plus imbécile que vous et que j'ai droit au titre de lady !

— Et qu'est-ce que tu veux que cela me fasse ? tu ne t'imagines pas que ces sornettes ont cours par ici ? tu n'es qu'une insolente ! avant de t'en aller tu vas t'excuser gentiment et nous demander pardon à genoux ! »

Miss Jessie regarda à son tour Betty et Wolfgang Hughes, puis soudain fut prise d'un rire nerveux tant l'exigence, la prétention de son interlocutrice lui paraissait extravagante. Elle haussa finalement les épaules et fit quelques pas pour se retirer. Miss Cravache n'attendait que ce mouvement.

D'un geste rapide elle avait saisi un fouet à manche court et flexible et avec une étonnante sûreté de mouvements, lança une cinglade à toute volée. La lanière atteignit Jessie Barlows sur l'épaule droite et la mèche du fouet vint meurtrir la naissance du sein non protégée par la robe trop décolletée. Sous la douleur et la surprise, l'arrogante fille poussa un cri plus de rage que de souffrance et se retournant s'élança, mains tendues, ongles dehors sur Betty. Mais Hughes avait prévu la réaction violente de cette hautaine aristocrate et, comme elle passait devant lui, il tendit la jambe en avant et surprise par ce croc-en-jambe imprévu, Jessie tomba à quatre pattes, tandis que le fouet de miss Cravache lui meurtrissait à nouveau les épaules. Elle tenta de se relever, le fouet lui barra la poitrine, lui arrachant un long cri de douleur, tandis qu'instinctivement elle portait les mains aux beaux globes meurtris. Mais à son tour Hughes entraînait dans la danse une cravache à la main et cinglait la croupe bien offerte sous le tissu tendu de la robe. Puis comme si ce coup de cravache eût été le signal, Betty et Wolfgang se mirent à la cingler avec une rare violence. Sous cette avalanche de coups, la fière anglaise ne put que hurler en cherchant à fuir. Sur la petite plage, entourée de hauts rochers infranchissables, ce fut une poursuite cocasse. La prisonnière courait au hasard, suivie par ses deux bourreaux qui s'amusèrent follement et ne lui laissaient aucun instant de répit. Les cris se suivaient, modulés avec stridence, coupés de sanglots, mais l'orgueil de la fille était grand et lui interdisait encore toute capitulation.

Demander pardon à ses bourreaux d'une appréciation totalement justifiée la révoltait et la tenait frémissante de révolte. Entre les cris de douleurs et les hoquets dont les sanglots soulevaient sa belle poitrine, elle trouvait encore la force d'insulter ses tortionnaires.

Mais tout a une fin, les plus beaux jours comme les plus farouches résistances !

Acculée dans un coin rocheux sous une rafale de cinglées, elle voulut bondir, glissa et tomba sur les genoux. Miss Cravache la saisit par les cheveux et se mit à frapper à tour de bras, tout en la traînant sur le sol. De son côté Wolfgang Hughes redoublait d'efforts et donnait l'ordre à ses hommes de prendre aussi des cravaches et de frapper.

Cette fois, c'en était plus que n'en pouvait supporter lady Jessie. Elle n'était plus qu'une pauvre petite fille torturée, infiniment douloureuse et incapable de poursuivre plus longtemps son héroïque résistance. Elle cria grâce.

Immédiatement les coups cessèrent et elle demeura sur le sol tandis que ses quatre bourreaux s'éloignaient de quelques pas. Mais bientôt la voix de Betty reprit :

« Devons-nous continuer à te corriger, insolente, ou te décides-tu à nous obéir ?

— Par pitié, ne me battez plus, c'est épouvantable ! »

Betty revint près d'elle.

« Ce n'est pas une interview que nous te demandons, dit sèchement la belle Américaine, réponds à ma question : dois-je continuer la correction ou préfères-tu m'obéir ?

— Je vous obéirai, miss ! je vous le jure !

— Bon ! alors n'oublies pas de m'appeler maîtresse et de dire maître à mon cher ami Hughes ! et lève-toi ! »

L'Anglaise se leva et son visage ruisselant de larmes avait maintenant une beauté pathétique. Mais de cela, miss Cravache n'en avait cure, quoi qu'elle l'eût remarqué immédiatement. Jessie se tint immobile près de Betty. Cette dernière la poussa vers Hughes qui s'était assis à nouveau dans un des fauteuils.

« Maintenant, reprit la belle triomphatrice, mets-toi à genoux et demande-moi pardon d'avoir été hautaine et insolente vis-à-vis de moi ! »

Un regard de haine passa dans les yeux de la prisonnière, elle eut un haut-le-corps, puis son regard se posa sur le fouet que Betty tenait encore et lentement, devant miss Cravache, lady Jessie plia le genou et obéit. D'une voix que la rage faisait trembler elle demanda pardon.

Alors Hughes à son tour exigea devant lui la même humiliation. Jessie dut s'agenouiller encore une fois, puis se prosterner et tandis qu'elle murmurait les paroles d'excuses, Wolfgang posa son pied botté sur les épaules de la fille pour mieux marquer sa possession.

CHAPITRE VI

Nelly cherche à se distraire un peu. — Evelyn Bennett en fait les frais. — Nelly devient une adorable flagellante. — Une demande de Wolfgang Hughes est acceptée d'enthousiasme. — Arnold Lorsen se charge de l'éducation de Madge. — Cruels et pénibles débuts.

Quand Arnold Lorsen parvint à la chambre de Nelly, l'esclave de service auprès de la jeune fille annonça au jeune homme que la jolie maîtresse n'était pas chez elle. Un peu dépité, ne sachant où trouver sa fiancée, le Danois retourna au bar que nous connaissons et se fit servir un cocktail. Suivons Nelly, fort occupée à ce moment et de très intéressante manière.

Ne pouvant dormir, la jeune fille était descendue et avait rencontré Hughes comme celui-ci se rendait au bar rejoindre Lorsen et miss Cravache. Nelly lui avait manifesté son désir de manier un peu la cravache et le chef lui avait répondu :

« Faites demander miss Wamb et priez-la de ma part de vous fournir le matériel nécessaire, humain ou autre ! si vous avez une préférence dites-le sans crainte ! »

Miss Wamb demandée, Nelly lui dit :

« Je désire qu'Evelyn Bennett me soit amenée dans la salle de punitions. J'ai l'intention de la punir pour m'avoir ce matin adressé la parole sans permission.

— Bien, miss ! dans quelle tenue la désirez-vous ? »

Nelly hésita un moment et se décida :

« Entièrement nue, seulement chaussée d'escarpins à hauts talons... deux hommes suffiront je pense pour ce que je veux faire de cette esclave !

— Bien, miss, dans dix minutes tout sera prêt selon vos ordres ! »

Pour se livrer à ce sport flagellant Nelly avait, comme du reste sa cousine, adopté le costume masculin : bottes de cheval en cuir souple et à hauts talons, culotte en demi-Saumur, chemise de soie blanche à col Danton et à manches courtes. Par coquetterie, Nelly avait négligemment noué autour de son cou un foulard de soie bleue à pois rouges. En quittant miss Wamb, elle gagna immédiatement la salle des punitions où un homme de Hughes l'introduisit. La jeune fille chercha un moment de quel instrument elle allait user pour faire souffrir la pauvre Evelyn Bennett et son choix fut bientôt fait.

C'était un grossier banc de bois, muni à son centre d'une courroie double formant ceinture et sur un des montants une chaîne, à laquelle un collier de cuir noir était fixé. L'esclave prise par la taille et le cou ne pouvait se déplacer, mais était suffisamment libre pour gigoter agréablement aux yeux du maître. L'homme qui avait introduit Nelly s'approcha d'elle :

« Miss, lui dit-il, avec cet instrument on attache la fille sur le dos et avec ces liens que vous voyez sur la table voisine on complique douloureusement sa position... voyez, les mains sont prises sous le banc dans ces menottes et avec ceci on réunit les chevilles aux poignets. Ainsi liée rien ne vous gêne pour cingler la poitrine, le ventre, le devant des cuisses... vous pourrez atteindre, sans fatigue pour vous, une grande somme de douleur !... on peut encore...

— Non, merci ! ce que vous me dites me suffit ! C'est ainsi que je vais faire attacher l'esclave que je veux châtier !

— Une faute grave, miss ?

— Peuh ! elle a osé me parler ce matin sans que je lui aie la première adressé la parole ! »

L'homme ricana :

« Je vois ! le premier motif venu ! vous avez raison, miss ! ce sont ces corrections là qui portent le plus et qui terrifient les esclaves ! deux ou trois séances ainsi et elles sont matées !

— C'est bien ce que j'ai l'intention de faire ! » répondit la jeune fille en riant.

A ce moment la porte s'ouvrait et Evelyn Bennett était poussée par deux hommes et amenée devant Nelly. La prisonnière était entièrement nue, n'ayant pour tout vêtement que des chaussures à hauts talons en daim gris, et les liens qui lui attachaient les poignets derrière le dos. Quand elle reconnut Nelly, elle se jeta à genoux devant elle :

« Oh ! miss Nelly, dit-elle, protégez-moi ! défendez-moi ! voyez comme je suis indignement traitée ! »

Nelly la repoussa du pied.

« Voyez cette insolente, dit-elle, elle ose me parler ! elle ose juger indigne le traitement qu'elle subit sur l'ordre de ce bon mister Hughes ! elle a la prétention de discuter !

— Oh, miss Nelly, au nom de nos bonnes relations d'autrefois...

— Assez, sotté ! je n'ai pas l'habitude d'avoir les oreilles écorchées par la voix d'une esclave !

— Une esclave, moi ?... oh !

— Parfaitement et je vais te punir moi-même de ton insolence, attachez-la moi sur ce banc ! le ventre à l'air, n'oubliez pas de lui ficeler les pattes par en-dessous ! »

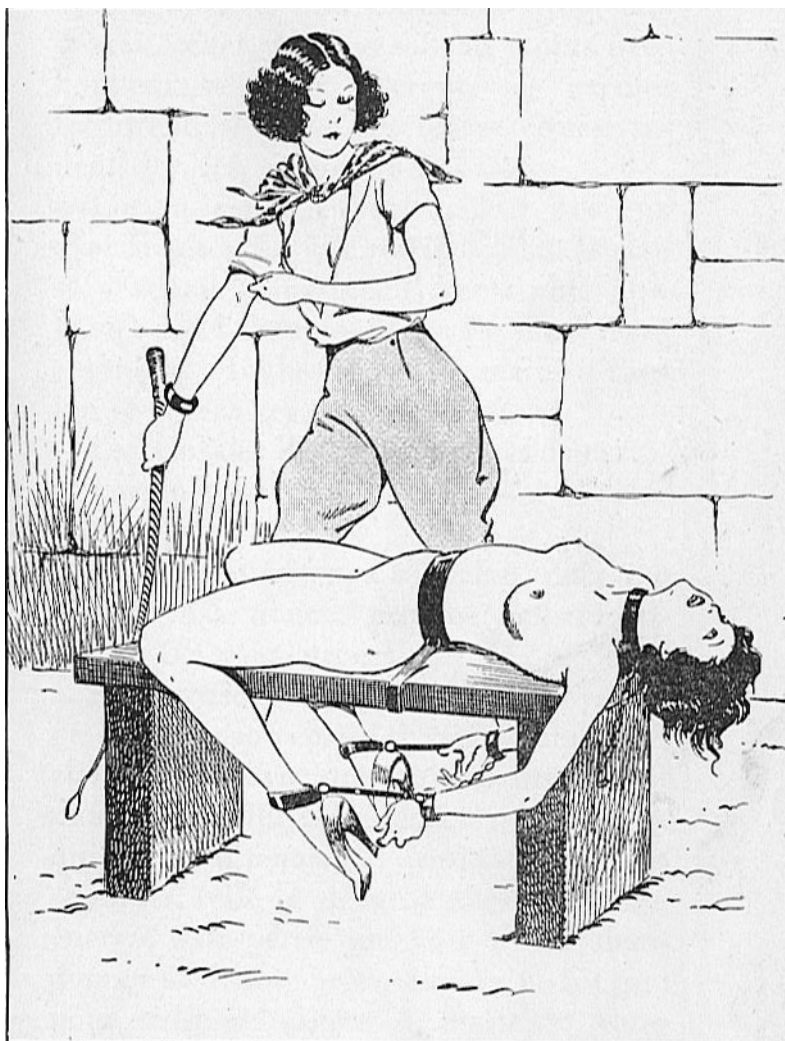
Les trois hommes se saisirent de la belle fille. Celle-ci, dans la terreur de quelque supplice atroce, se défendit avec une incroyable et surprenante énergie, griffant, mordant, se tordant comme un serpent, tant et si bien que sous les regards amusés de Nelly, il fallut près de dix minutes pour s'en rendre maître et l'attacher comme son ancienne camarade venait de l'ordonner.

Alors d'un geste Nelly éloigna les hommes et choisit dans un meuble qu'on lui avait indiqué, une solide cravache faite d'un double jonc enroulé en spirale et terminé par une pointe de cuir comme en portent les sticks.

Roulant ses manches pourtant courtes, pour avoir les bras plus libres, Nelly regardait la malheureuse Evelyne qui, tête pendante en arrière pleurait et suppliait qu'elle l'épargnât et ne la torturât point.

Je n'ai pas de chance, pensa la belle tortionnaire, cette fille n'a aucun ressort ! j'aurais du faire venir Marthe ! une nouvelle correction ne lui aurait pas fait de mal ! Bah ! celle-là est là, tant pis pour elle ! au fond sa terreur est aussi un piment nouveau !... et dire que sans Arnold peut-être que Betty m'eût moi-même ainsi traitée !

Cette dernière pensée, loin d'amener en elle quelque pitié, l'encouragea à être dure, car elle se souvenait de sa propre mise en croix et un désir de vengeance aveugle l'encolérait. De ce qu'une femme lui avait fait endurer une autre femme en serait punie ! Certes, ce raisonnement n'était point de la plus pure logique, mais il était bien féminin. D'autre part, peut-on attendre une logique quelconque quand les passions sont déchaînées ? Double raison qui excusaient l'illogisme des sentiments de Nelly. Tandis que



ses pensées tumultueuses bouillonnaient en elle, elle regardait immobile la victime qui lui était offerte en holocauste et celle-ci sentait de plus en plus une effroyable terreur l'étreindre en entier et des frissons couraient par tout son corps au point que les anneaux qui maintenaient son collier s'entrechoquaient.

Finalement, Nelly se décida.

Comprenant combien cette attente des coups était pénible, le comprenant d'autant mieux qu'elle avait jadis subi la même angoisse sous les regards de la triomphante Betty, la belle Nelly voulut se divertir tout d'abord de cette souffrance morale.

« Ah ! Ah ! dit-elle, où donc est ton arrogance du matin ? il me semble que tu parais moins fière et moins insolente que lors de ton réveil ! »

Et tout en continuant à railler la pauvre fille, avec des gestes précis, elle faisait siffler horriblement sa cravache aux oreilles de miss Bennett, traçant autour d'elle d'inquiétantes arabesques sans jamais atteindre la belle nudité, se contentant parfois d'effleurer l'épiderme satinée sans causer autre chose qu'un sursaut de terreur qui faisait se tordre la captive palpitante d'un incommensurable effroi.

« Grâce ! gémissait Evelyn, grâce, chère miss ! c'est épouvantable ! j'ai peur ! oh, par pitié ! au nom du ciel tout puissant épargnez-moi !

— Mais pas du tout, belle orgueilleuse, tout à l'heure je vais copieusement cingler tes seins qui pointent en me narguant et châtier ton insolent petit ventre rond et bombé !

— Miss Nelly, je vous supplie au nom de ce que vous avez de plus sacré sur terre ! ne me battez pas ! je vous jure de vous obéir, d'être votre servante dévouée... votre esclave si vous le voulez, mais de grâce...

— Mon Dieu que tu es bête, ma pauvre fille ! au lieu de garder tes forces pour bien crier quand je vais te faire souffrir, tu les gaspilles en supplications inutiles ! car tout à l'heure tu vas hurler ! je vais te cingler, te faire du mal, bien du mal ! le plus de mal que je pourrai ! je vais te fouailler à t'en arracher la peau ! »

Sous l'empire de la terreur, Evelyn maintenant sanglotait convulsivement.

Et brusquement la prisonnière poussa un cri strident, aigu, inhumain. Avec une violence féroce, frappant de biais, Nelly cingla la base des seins si généreusement offerts, puis coup sur coup, par deux fois encore, sifflant comme une nichée de vipères, la cravache s'abattit sur les beaux mamelons qui parurent s'aplatir sous la violence.

Hurlant comme une possédée du démon, Evelyn se crispa de tous ses muscles, de tous ses nerfs, poussant une clameur telle que les trois hommes, pourtant habitués, ne purent s'empêcher de frémir. Nelly s'affirmait à leurs yeux comme une très redoutable manieuse de la cravache.

Jamais Evelyn n'avait pu penser à l'horreur d'une telle correction, qui dépassait de beaucoup ce qu'elle s'attendait à subir. Sous les cinglées qui redoublaient, elle se croyait littéralement livrée à tous les démons de l'enfer. Ses beaux seins marmoréens, dont la pâleur semblait d'abord s'apparenter avec celle de l'albâtre le plus pur, n'ayant de coloré que la pourpre de deux grains de corail, étaient maintenant uniformément pourpres, mais d'une pourpre striée de marques les unes

livides, les autres brunâtres, car, fort équitable dans sa justice, Nelly avait, avec une cruelle égalité, meurtri abondamment les deux beaux globes de chair sensible.

Maintenant Nelly cinglait le devant des cuisses.

C'était comme une pluie qui crépiterait bizarrement, entrecoupée de sifflements rageurs et la malheureuse flagellée en devait souffrir d'abominables souffrances car elle se débattait follement, rentrant le ventre, arquant les reins, tentant en vain de détendre ses belles jambes fines et fuselées en de brusques tensions de nerfs, essayant avec une comique impuissance de rompre les liens solides qui la maintenaient et l'empêchaient de fuir l'épouvantable flagellation.

Efforts et énergie en vain dépensés ! futile et ridicule défense ! La cravache, rudement maniée, sifflait et claquait sans pitié, cinglant de biais, paraissant devoir à chaque coup arracher un lambeau de chair.

Evelyn poussait des appels déchirants tour à tour rageurs et stridents. Parfois, elle se taisait quelques secondes, la respiration coupée par une cinglée sur le ventre, pour reprendre bientôt ses clameurs éperdues.

Mais peu à peu les efforts et les sursauts de la malheureuse diminuaient de violence. Nelly s'en aperçut. La patiente avait subi en pleine connaissance le maximum de souffrance possible. Maintenant, la fouetteuse comprenait que le corps, las de souffrir au paroxysme, allait s'insensibiliser jusqu'à un dangereux évanouissement. A regret, elle cessa de frapper, posa sa cravache, rabaissa ses manches, et, ayant d'un gracieux geste de la tête, salué les trois hommes, se dirigea vers la porte, mais l'un de ces involontaires mais heureux témoins s'avança vers elle :

« Excusez-moi, miss, quels ordres donnez-vous maintenant ?

— A quel sujet ?

— Au sujet de cette insolente que vous venez si magnifiquement de châtier ! que devons-nous en faire ?

— Détachez-la, signalez-la à miss Wamb et qu'on la ramène où on l'a prise ! »

L'homme s'inclina, salua et Nelly quitta la salle de punition, un regard trouble dans les yeux, et le cœur battant plus fort et plus vite.

Elle monta directement au bar et y trouva Lorsen installé devant une table humaine. Au moment même où elle le rejoignait, Wolfgang Hughes et Betty y parvenaient à leur tour, enchantés du premier dressage de Jessie. Ils racontèrent la scène que nous connaissons au Danois et à sa fiancée tandis que celle-ci leur narra ensuite la façon dont elle venait de corriger Evelyn Bennett.

« Vous êtes merveilleuse, miss Nelly ! dit Hughes, mais votre cousine possède aussi un de ces poignets !

— Je ne le sais que trop ! dit Nelly, j'y ai goûté !

— Oui, mais tu as été bien vengée ! répliqua miss Cravache.

— Allons, mes amies, intervint Lorsen, tout cela est un passé fini dont personne ne doit plus jamais parler, ni se souvenir ! il me semble qu'il en avait été ainsi décidé entre nous d'un commun et loyal accord !

— C'est vrai, répondirent ensemble les deux jolies cousines, et Betty ajouta en souriant : C'était du temps où miss Cravache régnait à la Plaine aux Loups !

— Elle peut également régner ici ! répondit aimablement Wolfgang Hughes, il lui suffira simplement d'en manifester le désir ! j'irai même plus loin, je le sollicite d'elle, comme de miss Nelly et de vous, cher monsieur Lorsen !

— Vous le sollicitez ? c'est fort aimable à vous ! dit Betty, et comment pourrions-nous mériter de vous être agréable ?

— C'est fort simple, miss ! Dans quatre ou cinq jours, six au plus tard, aura lieu ici l'exposition et la vente de plusieurs lots d'esclaves. J'attends encore quelques gros acheteurs. Déjà, au quartier des esclaves, plusieurs filles qui seront offertes aux enchères sont dressées. Mais j'en possède encore quelques-unes, vierges à tous les points de vue, en dressage comme en vertu ! J'écarte le viol de prime abord, car une fille déflorée se vend moins cher et mon intérêt doit être mis au-dessus d'une passagère satisfaction physique. Mais je tiens à ce que la présentation se fasse normalement sans révoltes, ni criaillez qui en gêneraient le charme. Je sais que tous les marchands d'esclaves n'ont pas là-dessus le même avis que moi ! ainsi un confrère chinois, Wang Tchao Sek, établi aux îles Sandwich, a pour ligne générale d'amener à la salle de ventes des femmes qui s'attendent à tout, sauf à l'esclavage. (*Voir « Cravache et Fanfreluches », par A. Mc Clyde.*) Pour moi, je ne livre les esclaves que dégrossies, ayant déjà connu le fouet et sachant qu'elles sont esclaves. Je n'aurai pas le temps d'inculquer ce dernier et bon principe à toutes. C'est là, mes bons amis, que j'aurai à faire appel à votre complaisance. Il faudrait que chacun de nous put s'occuper d'une ou de plusieurs filles durant ces quelques jours, afin qu'elles fussent dressées du mieux possible pour m'assurer une présentation convenant aux goûts de mes clients habituels !

— J'accepte de tout cœur ! dit Betty.

— Et vous, miss Nelly ?

— Mon Dieu, cher Monsieur, j'aurais bien mauvaise grâce à rejeter une requête si aimablement présentée qui unit l'utile, pour vous, à l'agréable, pour moi ! j'accepte donc de bon cœur !

— Quant à moi, fit Lorsen en allumant une cigarette, vous savez que vous pouvez entièrement disposer de mon temps, de mon poignet et de mes modestes connaissances techniques ! A propos, Marthe ne me plaît plus... voulez-vous la joindre à vos esclaves pour la vendre ?

— Soit ! elle sera passée aux enchères !

— Quelles sont vos conditions ?

— Dix pour cent de commission !

— D'accord !

— Alors nous pourrions commencer quand vous voudrez ! avez-vous des préférences ? vous, miss Betty ?

— Je serais heureuse de poursuivre le dressage de Jessie Borrows ! cette fille résiste bien aux cinglées, elle a du caractère, je trouve cela parfaitement délicieux !

— Entendu alors ! et miss Nelly ? reprenez-vous Evelyn Bennett ?

— Non ! ce qu'elle a reçu tout à l'heure m'est un sûr garant de sa future obéissance ! je serais désireuse d'avoir un entretien particulier avec Mary Whaston !

— Et moi, dit Arnold Lorsen, Madge Hearst !

— Bien ! alors, déclara Wolfgang Hughes, vous n'avez qu'à donner vos instructions à miss Wamb, elle sera parfaitement heureuse de vous être agréable.

— Dans ce cas, déclara Arnold Lorsen en se levant, je vais la voir de ce pas et lui dire ce que j'attends d'elle ! »

Et il s'en fut.

Quelques instants après, il joignait miss Wamb et la pria de lui amener dans sa chambre la pauvre Madge Hearst en la laissant préalablement se vêtir entièrement à sa convenance. Il ajouta : « Ma cravache m'assurera de sa docilité à changer de tenue quand je le désirerai ! »

Miss Wamb eut un sourire cruel : « Je n'en doute pas ! » dit-elle.

Comme elle allait s'éloigner, il la rappela pour lui dire :

« Faites-moi porter aussi une quinzaine de mètres de corde solide et souple, pas trop grosse et une demi-douzaine de cravaches bien cinglantes que je puisse opérer sans gêne ! »

Et cette recommandation faite, il regagna sa chambre où il se mit en tenue, c'est-à-dire, qu'il ne garda comme vêtements que ses pantalons et son maillot de corps sans manches, puis il s'installa dans un confortable fauteuil pneumatique et parut s'abîmer dans une profonde songerie.

Il en fut tiré un quart d'heure plus tard par miss Wamb qui lui amenait la victime désignée. Arnold Lorsen la remercia et lui fit signe de se retirer, ce qu'elle fit en posant sur une chaise un rouleau de bonne corde et les cravaches demandées.

Quand il fut demeuré seul avec la belle miss Hearst, le Danois lui désigna une chaise près de lui et il entama immédiatement la conversation.

« Ainsi, miss, dit-il, commencez-vous à vous faire à votre nouvelle situation sociale ?

— Oh, monsieur, dit-elle près de sangloter, c'est abominable !

— Mon Dieu, quoi donc ?

— Les brutes qui m'ont amenée à cette femme, cette miss Wamb, ont osé me toucher, me palper de la plus odieuse manière et comme je protestais, l'un d'eux est allé jusqu'à me souffleter !

— En effet, jusqu'à ce jour vous n'étiez pas habituée à être ainsi traitée ! enfin ! il faudra vous y faire ! »

La jeune fille pâlit et se leva :

« Que voulez-vous dire ?

— Quand on est esclave, il faut savoir prendre ces petits ennuis avec philosophie ! oubliez donc ce que vous avez été pour ne penser qu'à ce que vous êtes !

— Mais je suis libre citoyenne d'un pays libre !

— Oui, en droit ! et nous sommes entièrement d'accord ! mais le droit n'est pas une monnaie qui puisse avoir cours au pays où nous sommes ! En fait, c'est tout autre chose !

— Oui, mais ma famille paiera la rançon demandée et...

— Votre famille n'a pas voulu payer et elle a eu le tort de mettre la police à la trousse de vos ravisseurs ! oh, ne lui en veuillez point ! elle a cru bien faire évidemment ! seulement ceux qui vous ont enlevée vous ont vendue à mon bon ami Wolfgang Hughes... et comme lui est marchand d'esclaves, voyez le résultat !

— Mais on ne réduit pas les blancs en esclavage ! seuls, autrefois, les nègres l'ont été !

— Oui, en droit toujours ! en fait, vous êtes destinée à l'esclavage et d'ici quelques jours vous allez être exposée en public et vendue aux enchères !

— Oh ! mais... mais c'est impossible ! vous vouliez me terrifier ! ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

— Au contraire, jolie petite miss, c'est tout ce qu'il y a de plus vrai et si je vous ai fait venir, c'est parce que, connaissant la réalité de ces choses, et vous ayant trouvée charmante à votre lever, j'ai tenu à vous donner moi-même les premières indications utiles à une esclave !

— Mais je n'accepterai jamais de jouer un rôle infamant !

— Allons, pas de grands mots, je vous en prie ! il n'a jamais été question d'attendre votre consentement de gré ! nous sommes décidés à l'obtenir par la force !

— Que voulez-vous dire ? »

La jeune fille était debout devant lui, pâle à faire peur, une main sur la poitrine comme si elle voulait comprimer les battements de son cœur qui bondissait avec violence sous le coup de l'angoisse, de l'émotion et aussi de la peur,

« Voici ! dit Lorsen en se levant. Tout d'abord, le costume dans lequel vous vous présentez à moi, n'est pas d'une esclave, encore qu'il vous aille à ravir et que vous soyez délicieuse ainsi vêtue ! mais combien plus charmante et désirable vous serez quand vous vous serez gentiment déshabillée et que vous commencerez votre apprentissage !

— Me déshabiller ?

— Oui, entièrement ! toute nue !

— Nue ? oh !

— Ou à peu près ! tenez, vous garderez vos chaussures ! je suis gentil, hein ? fit-il goguenard.

— Moi ? moi ? me demander cela, à moi ? oh ! elle semblait littéralement suffoquée d'une très généreuse et légitime indignation, A voir ainsi, elle était troublante et désirable au possible. Arnold Lorsen frémit à l'avance au plaisir qu'il aurait à vaincre cette juvénile pudeur et cette belle fierté de vierge.

— Notez, mon petit, reprit-il, que j'aurais pu vous faire dévêtir en public par deux hommes ! j'estime à ce sujet que le petit lever auquel nous avons assisté de compagnie dans votre chambre a déjà dû être pour vous une rude épreuve. C'est pourquoi je vous ai fait venir seule ici. Veuillez donc m'en savoir gré et ne pas me contraindre à employer vis-à-vis de vous l'ultima-ratio, en l'occurrence une cravache comme celle-ci ! » et disant ces mots il avait pris une cravache parmi celles apportées par Miss Wamb et, d'un bras expert, la faisait tournoyer et siffler dangereusement.

Sidérée, la jeune fille demeurait immobile, muette. Comme fascinée par le sifflement de l'instrument de correction, elle le regardait de ses beaux et grands yeux dilatés par l'effroi.

« Allons, je veux y mettre du mien, reprit Arnold Lorsen, venez, veuillez retirer vos chaussures, enlever vos bas et remettre vos souliers !... faites ce que je vous demande... mon exigence ne me semble pas impossible à satisfaire ?

— Mais, monsieur, gémit l'infortunée, j'ai des jarretelles !

— Et alors ? je ne vois pas le rapport ?

— C'est qu'il faudrait... il faudrait...

— Eh bien, quoi, parle ! il faudrait quoi ?

— Que je relève ma robe et je n'oserai jamais !

— Et en t'aidant de ceci, est-ce que tu oserais ? »

Et disant ces paroles, il cingla la malheureuse d'un revers de bras. La cravache atteignit Madge en travers de la poitrine. Elle bondit en arrière en poussant un hurlement de bête blessée et en portant les mains à la partie meurtrie.

« Tu sais, il ne faut pas te gêner si tu en désires d'autres ! »

Elle bondit vers la porte en criant : « au secours ! au secours ! on me tue ! »

Mais le Danois fut plus prompt qu'elle, il s'interposa entre la sortie et la jeune fille qu'il repoussa brutalement, puis il ferma la porte à clef et mit cette dernière dans sa poche.

« Tu vois, Madge, nous sommes enfermés seuls ! nul ne viendra à ton aide ! je peux tout contre toi, tu ne peux rien contre moi ! je peux te battre, te torturer, te violer, si je veux ! te tuer même, personne n'interviendra ! obéis donc et sois raisonnable ! »

Et il marcha sur elle la cravache haute, prêt à la fouailler à nouveau si elle résistait. Elle vit dans les yeux de l'homme une telle résolution cruelle, une telle flambée de désir farouche qu'elle prit peur. Elle se jeta à ses genoux :

« Ne me battez pas ! je vous en conjure au nom du Seigneur ! je vais obéir !

— Tu vois, si tu l'avais fait immédiatement, tu te serais évité une douleur, tandis qu'en discutant, tu as souffert et tu en es cependant au même point ! Allons, retire tes bas et remets tes chaussures, elles sont charmantes ! »

Madge Hearst se mit en devoir d'obéir, inclinant le buste le plus possible, pour mieux glisser les bras sous sa jupe en relevant celle-ci le moins possible. Par le corsage largement échancré, Arnold Lorsen aperçut la naissance d'une gorge superbe et combien tentante. Néanmoins, il résista à son envie d'y porter la main, se réservant cet agréable plaisir pour plus tard.

Enfin Madge eut terminé, et elle glissa ses pieds nus dans ses souliers découverts ne tenant guère aux pieds que par des lanières fines de cuir verni noir.

« Parfait ! dit alors le Danois, tu as de très jolies jambes, et c'eût été grand dommage qu'on ne les vît pas mieux que sous des bas de soie qui, pour fins qu'ils fussent, n'ont pas le satiné et la douceur de ta peau ! »

Sous ce compliment, la jeune fille rougit violemment.

« A propos, j'allais oublier de te faire un autre compliment ! tout à l'heure tu t'es penchée et ton corsage était assez largement ouvert pour que j'aperçoive au fond une poitrine épatante !

— Oh ! monsieur !

— Si ! épatante te choque ? soit ! je dirai donc des seins délicieux et fort beaux ! aussi pour me remercier de cette première leçon d'esclavage, sais-tu ce que tu vas faire ?... tu vas retirer ton corsage, car tu as une chemise très décolletée et je veux revoir les deux beaux mamelons dans leur vrai cadre, c'est-à-dire presque dévoilés sous les épaules et les bras nus !

— Jamais ! répliqua la pauvre fille en croisant les bras sur sa poitrine comme pour la protéger.

— Je vais donc recommencer à te battre jusqu'à ce que tu obéisses !

— Vous pouvez me battre, me tuer, je n'obéirai pas à cet ordre infâme, ignoble, digne non du gentleman que je voulais encore croire que vous étiez, mais du goujat que vous êtes !

— Hé ! hé ! tu as la langue bien pendue, petite Madge ! la chose devient follement amusante, car tes insultes... des insultes d'esclave ne peuvent m'atteindre ! pourtant comme elles sont inadmissibles, je t'en punirai tout à l'heure quand tu m'auras obéi !

— Je n'obéirai pas !

— Tu obéiras à ce que je viens de te demander et à bien d'autres choses encore, tu peux me croire ! et ce avant qu'il soit bien longtemps... »

A nouveau, la cravache siffla, cingla, siffla encore, cinglant toujours.

Madge reçut les trois premiers coups, dents serrées, sans gémir, les yeux pleins de larmes. Au quatrième coup, elle supplia :

« Tuez-moi ! mais tuez-moi donc tout de suite, bandit ! »

Lorsen ricana et frappa encore. L'instinct de Madge fut plus fort que sa volonté. Elle tenta de fuir les coups. Le Danois sentit la colère le gagner. Il poursuivit la pauvre fille, l'accula dans un coin et la saisissant aux cheveux, il la courba en avant, lui administrant à toute volée une cruelle correction qui la fit se tordre, hurler, supplier bientôt. Mais maintenant, de ces supplications, il n'avait cure.

« Tu obéiras ! tu obéiras ! saleté ! garce ! » hurlait-il sans s'occuper d'écouter la malheureuse qui déjà jurait de céder et demandait pardon à son bourreau en termes touchants.

Enfin, en sueur, il se fatigua de frapper. Il la lâcha. Elle roula à terre, prise dans une convulsive attaque de nerfs due à la peur, à la souffrance, au désespoir.

Il la laissa se remettre, puis quand il vit la crise passée, il s'adressa enfin à elle en des termes orduriers, que la simple décence nous interdit de rapporter, pour lui demander si elle consentait enfin à retirer son corsage. Sans répondre, la pauvre Madge se releva et en se relevant commença à dégrafer le vêtement et, debout devant son tortionnaire, elle l'ôta et le jeta sur un meuble ; puis d'une voix tremblante :

« Voilà ! dit-elle, je vous ai obéi ! vous êtes content. Alors, laissez-moi maintenant me retirer ! »

A cette humble demande, Lorsen répondit par un insolent éclat de rire.

« Alors, tu t'imagines que tu vas t'en tirer à si bon compte ? Mademoiselle veut rire sans aucune doute ? j'ai dit que je te punirai pour tes insolences de tout à l'heure, tu le seras ! tu as certainement des bras superbes, des épaules magnifiques, une gorge que je devine impeccable !

le peu que j'ai vu m'incite à voir le reste ! tu vas donc poursuivre ton déshabillage ! enlève maintenant ta robe !

— Vous voulez que...

— Je veux maintenant te voir nue ! tu m'entends bien : nue ! entièrement !

— Oh ! monsieur ! monsieur ! en grâce, à genoux je vous supplie ! votre esclave... voyez, je me reconnais votre esclave ! votre petite esclave vous supplie du fond de son cœur de lui épargner une telle épreuve ! une telle chose qui révolte toute ma pudeur, tous mes sentiments religieux...

— Pas d'histoires, hein ! tu vas obéir ! tu vois comme je traite les esclaves qui obéissent mal ? si tu veux que je recommence, il ne tient absolument qu'à toi ! dois-je ?

— Pas ça, maître ! pas toute nue !

— Allons, je vois qu'il faut...

— Non ! non ! j'obéis ! j'obéis ! tout plutôt que de souffrir encore comme tout à l'heure ! j'obéis, maître ! »

Et relevée, avec des gestes fébriles, le visage ruisselant de larmes, Madge se mit à se dévêtir. La jupe glissa. Madge parut seulement vêtue de sa chemise de soie blanche, collante au corps, qui la dénudait plus encore qu'elle ne le serait tout à l'heure quand son dernier voile serait tombé. Arnold Lorsen lui désigna sa ceinture qui marquait la taille :

« Relève ta chemise et ôte ta ceinture ! »

Et tout en donnant cet ordre, il fit siffler la cravache aux oreilles de l'infortunée en guise d'avertissement, qu'elle comprit du reste fort bien et sans mot dire, elle exécuta l'ordre avec précipitation, découvrant un beau derrière bien formé, bien charnu, aux muscles tendant bien l'épiderme rose et satiné.

« Parfait ! tu peux maintenant retirer ta chemise ! »

Madge lui jeta un regard suppliant qui eût attendri une pierre, mais le cœur de Lorsen pour une autre femme que Nelly était du roc le plus dur. Il fronça les sourcils. La pauvre fille obéit et demeura devant lui, debout et nue, secouée de sanglots éperdus.

« C'est incontestable, dit-il en la détaillant du regard, tu as un corps impeccable et bien heureux sera le maître qui, t'ayant achetée, partagera son lit avec toi et t'apprendra les doux jeux de l'amour ! »

Un gémissement fut toute la réponse de la vierge meurtrie au plus intime de sa pudeur.

« Bah ! ce sera peut-être moi ! qui sait ? ...Allons, va t'asseoir sur cette chaise, ce sera la punition de tes insultes de tout à l'heure ! je vais t'y attacher ! et pas de simagrées, hein ? ou je cogne ! »

Tremblante, les idées en déroute, incapable maintenant de réagir, Madge alla s'asseoir sur la chaise indiquée. Arnold Lorsen alla prendre la corde apportée par miss Wamb, la déroula et revint auprès de la pauvre fille, qui tremblait de tous ses membres en le voyant s'approcher d'elle, les dents claquant d'épouvante.

Le Danois lui prit le poignet droit, y fixa solidement une extrémité de la corde, puis attacha le poignet au pied arrière de la chaise, juste sous le siège. Passant la corde par derrière le dossier, il

procéda de même à gauche pour l'autre bras. Alors quand tout fut bien fixé par un nœud, il releva les jambes de la jeune fille de façon à ce que les genoux touchassent les seins et lia en suivant les deux chevilles, puis fixa la corde au poignet droit.

« Pas mal ! dit-il en jugeant de l'effet en artiste, pas mal, mais insuffisant ! »

La corde passa derrière le dossier et il entourra la frêle nudité à hauteur des coudes, le lien passant sous les genoux. Enfin comme il restait encore pas mal de corde, il la coupa et prit le bout devenu libre. Il en lia une extrémité à la cheville gauche, fit passer le lien derrière la nuque de l'esclave et, tirant fortement, la fixa à l'autre cheville.

« Voilà qui est fait, petite ! comment te trouves-tu ? »

Madge gémissait, car les liens trop serrés la meurtrissaient cruellement.

« Vous me faites mal ! avoua-t-elle d'une voix désespérée.

— C'est donc très bien, car tu dois encore souffrir durement pour expier ton abominable insolence ! maintenant je vais te battre encore ! »

Madge Hearst poussa un véritable hurlement de terreur.

« Pas ça, maître ! pas ça ! c'est trop ! je ne pourrai pas le supporter... ah... aah ! pas ça !... aïe ! plus ! plus ! non... aïe... au secours... aaah ! »

Mais Lorsen frappait sans pitié.

Et quand sa victime ne fut qu'une loque faite de douleur et de désespoir, il cessa cette nouvelle et atroce correction, puis il alluma une cigarette. Ayant regardé l'heure au cartel de la cheminée :

« C'est l'heure de mon apéritif, dit-il à Madge, je descends ! je te laisse ainsi à tes méditations ! je ne sais quand je te ferai détacher ! peut-être tout à l'heure, peut-être demain matin... oui, demain plutôt, parce que si ce soir je me sens bien disposé, tu seras toute prête à être battue encore ! »

A cette menace, Madge poussa un cri de terreur et s'évanouit.

Lorsen la regarda d'un air amusé, haussa les épaules et, la cigarette aux lèvres, passa dans le cabinet de toilette.

CHAPITRE VII

Miss Cravache fait venir lady Jessie. — Prise de contact arrogante. — La révolte insolente de lady Jessie. — Leçon de boxe. — La flagellation devant le miroir. — Épouvantable correction. — L'humble soumission de lady Jessie. — Miss Cravache remplace Fred Kensington.

Tandis qu'Arnold Lorsen donnait tous ses bons soins au premier dégrossissement de Madge Hearst, Betty, de son côté, avait décidé de reprendre sans plus attendre le dressage de l'orgueilleuse anglaise, commencé comme nous l'avons vu par miss Cravache et Wolfgang Hughes en plein air. Cette fois, la scène allait avoir pour cadre une annexe de la salle de punitions.

C'était une pièce de cinq mètres de côté, sans aucun meuble, ornée seulement de draperies de velours gris et de hautes glaces posées à plat contre la muraille et y scellées, partant de quelques centimètres du sol et montant à deux mètres, larges d'autant. Devant chacune des glaces, et il y en avait sur trois panneaux, se trouvaient deux barres d'acier verticales, espacées dans chaque groupe d'un mètre trente environ et scellées dans le sol et dans le plafond.

A première vue, on n'eût pu voir là des possibilités de punir ou de dresser des esclaves récalcitrantes, mais Betty, mise au courant de l'emploi de cette pièce par Wolfgang Hughes, allait en faire un bien rude usage au profit de Jessie Borrows, si l'on peut dire.

Miss Cravache, toujours en tenue de sport n'attendit pas longtemps sa victime. Elle lui fut amenée par Hélène et Raymonde, dûment stylées toutes deux et prévenues que toute maladresse de leur part leur attirerait une punition telle qu'elles s'en souviendraient leur vie durant. Or, la situation spéciale des deux sœurs ne leur permettait guère de se refuser à exécuter les ordres de celle qui les payait. De plus elles savaient qu'il serait trop facile à leur maîtresse de transformer leur esclavage de fantaisie en esclavage réel, car au lieu où elles étaient, leur qualité d'enfants de l'Assistance Publique ne les signalait que trop à l'absence de danger qu'il y aurait à les asservir. Tout ce qu'elles avaient vu et entendu depuis leur arrivée n'était guère fait pour les engager à résister aux volontés de miss Cravache. D'autre part, tant que celle-ci s'occuperait des véritables esclaves, tant qu'elle choisirait là ses victimes, les deux jeunes filles ne couraient aucun risque d'être rudoyées et elles savaient que, généreuse, Betty saurait rémunérer leurs services par d'intéressantes primes, selon son habitude.

Donc elles aideraient leur maîtresse de toutes leurs forces, de tout leur bon vouloir au détriment de la malheureuse lady Jessie.

Quand, les mains derrière le dos, les chevilles entravées, poussée par Hélène et Raymonde, la hautaine Jessie Borrows se retrouva en face de celle qui peu avant l'avait si durement cravachée, elle ne put retenir un haut le corps et une lueur d'épouvante passa dans son beau regard.

« Tu ne t'attendais pas à me revoir si vite, hein, petite ? dit miss Cravache en souriant. C'est que, vois-tu ? je me sens une grande sympathie pour toi et je veux faire de mon mieux pour t'aider dans ton apprentissage d'esclave ! Oui, le mot te choque encore, je le crois bien ! Bah ! qu'est-ce qu'un mot à côté de la chose ? Evidemment, être la plus riche héritière du Royaume-Uni, la fille d'un lord, petite cousine, dit-on même, de sa Gracieuse Majesté, se sentir belle, être hautaine, orgueilleuse, habituée à l'adulation perpétuelle et brusquement être ravalée au rang d'esclave, j'en conviens, c'est dur ! la vie a de ces tristes retours ! Rien à faire contre ! il faut en prendre son parti avec le meilleur esprit possible ! après tout, tu ne seras peut-être pas malheureuse ! tu peux être achetée par un maître amoureux des jolies femmes et connaître de délicieuses heures d'amour avec ce maître, fût-il Chinois ou nègre ! je t'assure, il y en a de fort galants... ah oui, je vois ! tu penses à l'enfant possible ! lady Jessie, fille-mère d'un bâtard nègre ? évidemment ce n'est pas aristocratique ! mais bah ! on s'y fait ! tu t'y feras ! d'autres y ont passé avant toi ! d'autres y passeront après ! l'essentiel est dès le début de se voir inculquer de bons principes ! et cela, en ce qui te concerne, je m'en charge ! et je sais m'en tirer à mon honneur ! tu as déjà pu t'en rendre compte !

— Oh, vous êtes odieuse !

— Et toi insolente ! mais tout se paie ! même ton insolence ! tu le verras avant peu !

— Que... que voulez-vous faire de moi ?

— Une esclave bien dressée, qui sache plaire à son maître ! quand j'y serai arrivée, je serai satisfaite ! tu n'auras même pas d'honoraires à me régler ! Va ! ne crains rien ! je me serai payée sur la bête !

— Vous n'avez donc pas d'entrailles ? vous êtes donc sans pitié ?

— Sans aucune ! c'est un sentiment qui corrode l'énergie ! maintenant, Hélène et Raymonde, ôtez-lui ses liens... ah... avez-vous apporté son costume ?... oui ? bien ! tout à l'heure vous lui servirez de femmes de chambre ! »

Pour l'occasion, du reste, les deux jeunes filles avaient endossé de délicieuses tenues de soubrettes. Souliers noirs vernis très découverts, à double lanières sur la cheville, talons hauts, bas de soie fine et grise, bien tirés, petite robe noire en satin à manches, décolletée en rond, descendant au-dessus des genoux, poignets de fine toile blanche, tablier blanc à épaulettes tuyautées et dans les cheveux, par devant, une coiffe empesée et tuyautée, blanche, se nouant derrière la tête par un ruban d'argent. Toutes deux étaient adorables.

« Hélène, reprit Betty, montre donc à l'esclave le costume que tu as apporté pour elle ! »

L'interpellée avança et défit un paquet qu'elle portait sous le bras. Machinalement Jessie regarda. Hélène en tira un corset noir à busc rigide, se lançant dans le dos, recouvert de fin chevreau glacé noir, de très longs gants, également en chevreau noir glacé, de hautes bottes de cuir souple noir, portant un vernis excessivement brillant, aux talons de seize centimètres, car Jessie était grande et pouvait les supporter facilement, et se lançant sur le côté. A première vue, ces bottes souples gaineraient la jambe et monteraient presque en haut des cuisses.

« Voilà ton futur costume, dit miss Cravache à lady Jessie, tu seras délicieuse ainsi parée !

— Mon costume ? mais le reste ?

— Le reste ? que veux-tu dire ? je ne te comprends pas ! allons, explique-toi ! parle ! s'il y a erreur, c'est le moment où jamais de s'en apercevoir !

— Eh bien, mais les autres vêtements ?

— Les autres vêtements ? et Betty parut fort surprise, comme si cette question dépassait sa compréhension. Les autres vêtements ? lesquels donc ?

— Mais la lingerie, maîtresse, la robe...

— Tu plaisantes ?

— Je vous assure, maîtresse, que ma pensée est en ce moment bien loin de la plaisanterie !

— Oh, si mademoiselle fait de grandes phrases ! si nous plongeons dans la littérature ! ou irons-nous ! répliqua Betty avec un ton de suprême ironie.

— Je vous jure !...

— Ça va ! tu n'as donc rencontré dans les couloirs aucune esclave encore ?

— Non, maîtresse ! je n'ai vu personne d'autre que vous, le maître, ses hommes et les deux domestiques qui m'ont amenée ici !

— Je te prie d'être plus polie envers mes aides Hélène et Raymonde ! ce ne sont pas des domestiques ! Perds donc l'habitude d'être insolente à tout propos !

— Mais je n'ai voulu insulter personne !

— Alors, je passe ! demande-leur seulement pardon pour tes paroles inconséquentes... pardon à genoux naturellement comme je te l'ai déjà appris ! »

A cet ordre humiliant, la fille hautaine retrouva toute sa morgue.

« Moi ? m'abaisser devant ces donzelles ? jamais !

— Bon, dit Betty avec un sourire qui en disait long, nous réglerons cette question plus tard !

— Elle est toute réglée !

— De mieux en mieux alors ! n'en parlons plus et revenons au costume ! peut-être que lady Jessie le trouve insuffisant ? évidemment ainsi parée on montre son croupion aux passants, mais qu'importe ! qui donc fait attention aux fesses nues d'une esclave, hors les heures où on les fouette ? Je t'assure que tu seras charmante ainsi !

— Ecoutez, maîtresse, puisque vous voulez que je vous nomme ainsi, passe pour me ganter, pour me chausser avec ces choses ridicules, passe encore pour cet instrument suranné (elle désignait le corset du doigt) mais ne comptez pas me contraindre à une tenue dont l'immodestie est manifeste !

— Eh bien, ma petite, c'est ce que nous allons bien voir !

— Ecoutez encore ! j'ai bien voulu vous appeler maîtresse, à votre tour épargnez-moi ces appellations grotesques comme « ma petite » qui ne conviennent pas à mon rang ! j'ai droit au titre de lady, j'y tiens et je vous demande de ne point vouloir l'oublier !

— Sans doute, en plus de lady, vous avez droit à l'appellation de Votre Grâce ?

— Parfaitement ! répondit l'Anglaise sur un ton de suprême insolence.

— Eh bien, vrai ! s'exclama l'Américaine, cela nous promet un agrément fou dans nos relations ! enfin, vous l'aurez.

— Ceci entendu, j'accepte votre stupide fantaisie de me faire porter ces... ces instruments bizarres ! veuillez dire à ces... à ces demoiselles de les porter dans la chambre où l'on me retient prisonnière contre tout droit. Dès demain matin, je m'en parerai !... vous n'avez plus rien à me dire, je pense ? les traitements que j'ai subis ici ont été assez odieux et infâmes pour que vous m'autorisiez à me retirer, n'est-ce pas ? »

Miss Cravache la regarda sans répondre, trouvant maintenant que la plaisanterie avait assez duré.

« Tu as parlé, Jessie, à moi maintenant ! » dit-elle d'une voix coupante.

En s'entendant interpeller sur ce ton, l'arrogante Anglaise sursauta. Elle avait tenté d'en imposer à son bourreau femelle et brusquement, avec une sorte de divination féminine, elle réalisait qu'elle avait fait fausse route et n'y était point du tout parvenue. Malgré elle, elle frissonna. Allait-on recommencer à la maltraiter comme tout à l'heure ? non ! ce que cette fille avait réussi grâce à l'aide de trois hommes, elle ne pourrait le faire seule, même aidée de deux autres femmes. Jessie se sentait forte, elle était à coup sûr très énergique, nous l'avons vu,

exercée aux sports les plus rudes, endurcie par les missions qu'elle avait faites aux côtés de lord Barlows, son père, non ! elle ne craignait point Betty.

Elle riposta :

« Je vous prie de ne point me parler sur ce ton ! »

Hélène et Raymonde se regardèrent, amusées. Elles ne connaissaient que trop le caractère de leur maîtresse... une sérieuse bagarre allait avoir lieu.

« Tu dis, petite ?

— Je vous prie de me parler sur un autre ton ! c'est net !

— Garce ! »

Miss Cravache en même temps que l'insulte avait bondi. Tirant de la tige de sa botte l'instrument qui ne la quittait jamais et auquel elle devait son sympathique surnom, elle cingla la fière lady au visage.

Sous l'insulte l'autre s'élança, mais pour sportive qu'était l'Anglaise, son adversaire l'était autant. Au moment où Betty criait à ses engagées : « Vous autres, ne bougez pas sans mon ordre ! » son poing menu, mais dur, heurtait la pointe du menton de Jessie dont les dents claquèrent. La lady recula. Betty avait pratiqué la boxe avec Fred Kensington, l'Anglaise ignorait ce sport. Un deuxième coup arriva au même endroit. Jessie chancela, absolument « groggy », pour employer le terme anglais.

Froidement, Betty la regarda, ramassa la cravache qu'elle avait laissé tomber pour frapper, puis désignant l'Anglaise qui s'efforçait de se retrouver, ordonna aux deux sœurs :

« Allez vivement, déshabillez-moi cette péronnelle ! »

Hélène et Raymonde s'emparèrent de la victime désignée et se mirent en devoir de la dévêtir. Jessie qui « *entendait encore les cloches* » tentait en gestes maladroits et sans force de se défendre. Hélène s'amusait énormément et ne put s'empêcher de dire à sa sœur :

« Ça, c'est du bel ouvrage !

— Tu dis ? demanda miss Cravache.

— Je dis, maîtresse, que c'est du travail soigné et proprement exécuté ! »

Betty et les jeunes filles se mirent à rire, puis, pour aller plus vite, la maîtresse aida dans leur ouvrage les deux esclaves volontaires et comme Jessie parvenait à retrouver ses esprits, elle achevait d'être dévêtue et se trouvait nue comme au jour de sa naissance, sous les regards ironiques des trois femmes.

Or, il est bien différent de se défendre vêtu ou nu ! Pour bizarre que la chose paraisse, bien des gens qui habillés auront toutes les audaces, perdent toute énergie une fois nues... c'est du reste là un des effets de la pudeur. Dévêtues en présence d'autres personnes normalement costumées, de nombreuses personnes perdent tous leurs moyens et un seul sentiment demeurerait au cœur de Jessie : la honte ! une honte indicible, totale, absolue ! Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, car sa défaillance pouvait n'être et ne serait très probablement que passagère, Betty ordonna qu'on la chaussât avec les hautes bottes, qui bientôt gagnèrent d'admirables jambes fuselées, les serrant jusqu'à mi-cuisses sans un pli défectueux.

La pose des gants fut plus difficile. Jessie commençait à se défendre, mais couchée sur le dos, Betty agenouillée sur sa poitrine, lui pinçant terriblement la pointe des seins à la faire hurler, elle dut, malgré la révolte de tout son être, se laisser faire et le chevreau doux et glacé plaqua sur les beaux bras presque jusqu'aux épaules. Quand ce fut fait, Betty ordonna :

« Raymonde, prends ma cravache ! si cette esclave résiste, frappe sans pitié sur les seins ! Hélène, aide-moi à la conduire ! »

Deux fois Jessie tenta d'échapper aux mains qui la tenaient, deux fois Raymonde fouailla les beaux seins insolents, faisant gémir atrocement l'Anglaise, raidie dans un effort pour ne pas crier. Elle fut amenée face à une des glaces et ses poignets gantés liés à hauteur des épaules aux barres verticales par de fines et solides cordelettes. Ainsi debout, nue, bras écartés, elle s'offrait toute à la flagellation qu'il était dans l'intention de Betty de lui faire subir.

« Jessie, dit miss Cravache, te voilà en ma puissance, plus encore que tantôt ! tu as déjà du t'humilier devant mister Hughes et devant moi sous les cinglées ! tu connais la douleur, tu vas la connaître mieux encore ! tu as été envers moi d'une arrogance suprême, tu as insulté par deux fois Raymonde et Hélène et tu leur as refusé de justes excuses...

— Je n'ai pas refusé de m'excuser ! ça je l'aurais fait volontiers ! vous avez voulu m'humilier devant deux servantes !

— Tu joues sur les mots ! tu as tort ! retiens bien ceci : tu vas être battue cette fois comme tu ne l'as jamais été encore et tu le seras jusqu'à ce que tu fasses tout ce que je veux ! tout ! tu entends bien : tout ! dussé-je te faire crever sous les coups, j'en serai quitte pour jeter ta charogne à la mer !

— J'aime mieux la mort que subir l'esclavage !

— Tu subiras ce que je voudrais ! La mort d'un coup de revolver te serait douce, mais nous verrons si tu persisteras dans ta volonté de mourir sous les cinglées ou si tu ne demanderas pas grâce avant, quitte à accepter cet esclavage que tu crains de toute ta morgue et de toute ton insolence d'aristocrate ! »

Et miss Cravache se mit à frapper, cinglant tour à tour épaules, reins, croupe, fouaillant à tour de bras ce corps dont les douleurs de la précédente correction n'étaient point encore calmées.

Jessie ne put résister longtemps à ces nouvelles souffrances. Elle avait, hélas pour elle ! préjugé de ses forces. Dès les premiers coups, des gémissements lui échappèrent, des plaintes suivirent de plus en plus fort, les cris bientôt aigus et stridents montèrent. Le corps libre, elle tordait sa nudité dans une sarabande indécente et lamentable à la fois, n'évitant aucune cinglée. Elle cherchait à libérer ses poignets, perdue dans une seule idée, une seule volonté : fuir ! fuir ce supplice abominable, ces cinglées plus atroces que des brûlures, ces coups qu'elle sentait avant de les avoir reçus, car face à la glace elle les voyait venir et son supplice se compliquait moralement de l'épouvantable angoisse de voir arriver la fouaillée à laquelle rien, rien ne peut vous faire échapper. La situation de l'Anglaise était purement atroce. Quant à Betty, la glace doublait son plaisir, car aucune contorsion, aucune grimace, aucune expression du visage de la fille fouettée ne lui échappait.

Jessie hurlait ! il lui semblait que la cravache maintenant lui arrachait des lambeaux de chair. Des traînées violacées, pourpres, brun rouge la marquaient des épaules aux cuisses. Betty s'acharnait. Sa blouse s'était dégrafée et les seins splendides s'apercevaient. Mais de cela, la jeune femme n'avait cure et elle pensait : « Si Fred Kensington était là, il serait fier de son élève ! »

Jessie hurlait ! comme un démon miss Cravache redoublait d'efforts. Elle voulait réduire la morgue britannique de sa victime. Elle voulait, comme elle s'y était engagée, remettre entre les mains de Wolfgang Hughes une esclave, une vierge prête à toutes les capitulations, même les plus honteuses, même les plus abjectes...

Et sous la tourmente, sous l'ouragan des coups, Jessie hurlait... hurlait... hurlait ! Wolfgang Hughes parut à la porte de la salle. Dans sa surexcitation, Betty ne le vit point et ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'il dit :

« Voilà une sévère punition, miss Betty ! »

Surprise, l'Américaine cessa de frapper et se retourna. Le trafiquant de chair humaine la regardait en souriant :

« Oh, miss, à vous voir on eut dit la plus exquise, la plus adorable des furies déchaînées ! »

Betty n'eut pas à répondre. A demi-effondrée, retenue seulement par ses liens, entre deux hurlements Jessie criait :

« Grâce, maîtresse ! grâce ! ne... me... frappez plus !... oui ! pardon ! pardon à toutes ! j'obéirai ! j'accepte tout !... tout ! mais ne me torturez plus !... je ne peux plus... supporter !... oh, pardon !

— Proéminent, miss ! proéminent, indeed ! déclara Wolfgang Hughes sur un ton admiratif.

— Oui, répondit Betty, le dressage est en bonne voie, mais il n'est pas terminé !

— Si ! si ! maîtresse, je vous le jure ! hurla Jessie, je serais votre esclave dévouée ! pitié ! vous verrez ! vous serez contente de votre petite esclave !... ne me battez plus !... ce n'est... pas... la peine ! »

Des sanglots entrecoupaient ses paroles.

« Décidément, c'est du joli travail ! » reprit Hughes avec un sifflement d'admiration.

« Détachez-la ! » commanda Betty.

Hélène et Raymonde se précipitèrent pour obéir. Délivrée, Jessie se traîna sur les genoux aux pieds de sa tourmenteuse :

« Maîtresse, lui dit-elle, je vous demande humblement pardon pour mon insolence et mes inconséquences ! vous m'avez rudement châtiée, je n'ai eu que ce que je méritais !

— Tu le reconnais ?

— Oui, maîtresse, oui !

— Alors remercie-moi !

— Je vous remercie, maîtresse, d'avoir bien voulu me punir pour mon attitude regrettable, à nouveau je vous en demande humblement pardon et vous promet qu'à l'avenir je me souviendrai de vos enseignements !

— Je te pardonne ! mais va aussi demander pardon à Raymonde et à Hélène et tâche qu'elles aient pitié de toi, autrement tu risquerais d'être encore battue par elles. »

Précipitamment la malheureuse s'humilia totalement devant les jeunes filles qui, malgré elles, avaient le cœur serré et plein de pitié pour l'infortunée, car toutes deux pensaient que si elles étaient tombées à Paris sur des recruteurs d'esclaves au lieu d'avoir affaire à Fred Kensington, c'est peut-être elles qui eussent subi ce sort lamentable, et toutes deux frémirent à la pensée que dans quelques jours cette vierge superbe allait probablement être prostituée, chose que les deux vraies jeunes filles qu'étaient les deux sœurs trouvaient être le sort le plus épouvantable, pire que d'être battues et torturées. L'histoire de Marthe était trop proche dans leur souvenir. Elles pardonnèrent à leur victime, ô ironie des choses !

« Maintenant, reprit miss Cravache plus digne de ce nom que jamais, puisque tu as eu la chance inespérée d'être pardonnée par celles que tu as si injustement insultées, relève-toi et viens ici... bon !... Raymonde, remets-lui ses menottes d'acier... non, pas derrière le dos... ça me gênerait pour lui cingler les fesses si elle se montrait encore rétive... par devant... oui... comme cela ! très bien... Toi, Hélène, passe-lui le corset ! »

Hélène obéit et plaça le corset noir autour de la fine taille et commença à en serrer les cordons, appuyant du genou au creux des reins de Jessie pour mieux la prendre dans ce vêtement auquel l'Anglaise n'était pas habituée. Elle s'y efforçait de son mieux et Jessie se plaignait déjà qu'on l'étouffât. Miss Cravache sourit et dit alors :

« Serre fort, Hélène, cela lui fera du bien ! serre, que ça lui fasse mal ! »

Et quand le corset fut serré au gré de sa maîtresse, celle-ci ordonna :

« Conduisez-la au quartier des esclaves, elle se documentera mieux au sujet de ce qui l'attend ! ne la désenchaînez pas... je donnerai demain des ordres la concernant !



— Chère miss, dit alors Wolfgang Hughes, c'est l'heure de l'apéritif, déjà mister Lorsen doit nous attendre. Je l'ai vu dans un couloir il y a cinq minutes à peine, il paraît que Madge a été sérieusement soignée !

— Et Nelly ?

— Miss Nelly s'est excusée, mais elle ne prendra son esclave que demain matin !

— Je suis persuadée que la fille ne perdra rien pour attendre ! j'ai l'impression que ma cousine désire me déposséder de mon titre de miss Cravache !

— Après ce que je viens de voir, cela lui sera difficile ! il paraît cependant qu'elle a déjà rudement travaillé la peau d'Evelyn Bennett ! mes hommes m'ont dit que le travail avait été consciencieusement exécuté ! Du reste, si miss Nelly se repose ce soir, c'est qu'elle a le bras fatigué ! elle-même me l'a dit !

— Alors, dit Betty en refermant sa blouse, allons prendre l'apéritif ! »

Ce disant elle rougit, car elle venait de remarquer qu'Hughes n'avait pas quitté sa poitrine des yeux.

« Miss Betty, dit Wolfgang, savez-vous que vous êtes très belle ? »

La jeune femme le regarda, le trouva fort et solide... tout à l'heure dans son émoi, elle avait regretté l'absence de Fred Kensington. Elle répliqua :

« Vous me trouvez belle ?

— Adorablement !

— Prouvez-le moi ! dit-elle provocante.

— Quand ?

— Ce soir... dans ma chambre ! dès que les autres iront se coucher !

— Je n'aurai garde de manquer si délicieux rendez-vous ! » fit-il en baisant la petite main qu'elle lui tendait.

CHAPITRE VIII

Nelly décide de s'occuper de Mary Whaston. — Le faux espoir d'une ingénue. — En face de la réalité. — Au poteau. — Vigoureuse friction aux orties. — Décoration piquante en pleine chair. — La douleur plus forte que tout !

Le lendemain matin Nelly s'éveilla de la plus charmante humeur. Aidée par Raymonde elle procéda tranquillement à sa toilette, prit son bain avec un plaisir évident puis durant une vingtaine de minutes consacra son temps à sa séance quotidienne de culture physique. Enfin douchée, massée, coiffée, elle passa dans sa chambre enveloppée dans un élégant peignoir mauve bordé de cygne.

« Quelle tenue maîtresse mettra-t-elle aujourd'hui ? s'enquit respectueusement Raymonde.

— Culotte de cheval, bottes, chemise d'homme, cravate molle, mon épingle de diamant, et mon gilet blanc à revers !

— Bien, maîtresse ! »

Et tandis que l'esclave volontaire préparait les vêtements réclamés par la jeune fille, celle-ci se fit soigneusement les ongles. Ce dernier ouvrage terminé, toujours aidée par Raymonde, elle s'habilla et ensuite descendit déjeuner. Arnold Lorsen l'attendait, et lui rappela qu'elle s'était engagée auprès de Hughes à concourir au dressage de Mary Whaston.

« Mais j'y pense, répondit-elle, et je viens d'envoyer Raymonde prier Miss Wamb de venir me parler ! »

Comme elle disait cela, miss Wamb parut.

« Vous m'avez fait demander, miss Nelly ?

— Oui ! excusez-moi de vous avoir dérangée, mais je ne connais pas encore suffisamment les aîtres pour aller seule vous relancer dans votre repaire ! voici, je désire que Mary Whaston soit conduite dans ma chambre... ah ! et puis, avez-vous des punaises de métal ?

— Oh ! miss, en doutez-vous ? nous nous en servons souvent ici !

— Tout est donc pour le mieux ! faites porter des punaises dans ma chambre !

— Bien, miss ! pour Mary Whaston, quelle tenue ?

— Ah ! c'est vrai ! eh bien, gants de chevreau glacé noirs, bottes au-dessus des genoux...

— Bottes noires ?

— Oui, cuir verni !

— Corset ?

— Non ! pas ce matin ! simplement ce que je vous dis et par dessus, une robe quelconque... pas de linge de corps ! qu'un homme solide accompagne l'esclave et qu'il apporte des cordes !

— Bien, miss !

— Ah ! un mot encore ! pouvez-vous me procurer des orties fraîches ?

— Très facilement, miss !

— Alors, un bon paquet d'orties... ce sera tout !

— Bien, miss ! tout cela pour quelle heure ?

— Dans vingt minutes je serai dans ma chambre !

— Tout sera prêt... l'esclave devra-t-elle vous attendre dans la chambre ou vous l'amènera-t-on ?

— Dès qu'elle sera parée comme nous venons de le dire, vous la conduirez à mon appartement. Qu'elle m'y attende en s'y installant le plus confortablement possible ! si elle désire fumer, elle trouvera tout le nécessaire sur ma coiffeuse. En un mot donnez-lui le plus de bien-être possible durant les minutes qui précéderont mon arrivée. Ce sera plus amusant ensuite ! »

Miss Wamb s'inclina en souriant et se retira pour transmettre les ordres tandis que Nelly achevait de déjeuner en compagnie de son fiancé.

La veille, par ordre de Wolfgang Hughes, deux hommes avaient enfermé Mary Whaston dans une cellule convenablement meublée, mais l'avaient, à sa grande honte, entièrement dépouillée de ses vêtements, non sans s'amuser à blesser gravement sa pudeur et sa retenue naturelle par des plaisanteries de la dernière grossièreté, des propos insultants et des caresses odieuses.

La malheureuse avait passé sa soirée et une partie de la nuit à pleurer désespérément, croyant toucher au plus profond du malheur. Hélas ! elle était pourtant loin du compte. Cependant quand au matin, miss Wamb parut seule dans sa cellule, Mary Whaston fut presque réconfortée par cette seule présence féminine. Miss Wamb lui parla doucement, alla jusqu'à la plaindre, lui recommandant de bien obéir à tout ce qu'on lui demanderait.

« Mais j'ai peur ! j'ai peur, madame ! gémit l'infortunée, ces hommes hier, quelles brutes ! oh ! si vous saviez comme j'ai eu honte d'être ainsi toute nue devant eux... et tout ce qu'ils m'ont dit... et les terribles menaces...

— Quelles menaces ?

— Je n'oserai jamais vous les répéter !

— Il le faut pourtant ! répliqua Miss Wamb d'un ton hypocritement doucereux, il le faut pour que je sache, moi, comment vous protéger contre eux... pour le moment du moins !

— Ils m'ont dit... oh, madame, c'est atroce !... qu'ils me trouvaient jolie, à leur goût, et que si leur maître le voulait bien, ils reviendraient ce matin pour me battre d'abord et me faire violence, ensuite ! Par pitié, madame, si vous avez le moindre pouvoir, épargnez-moi une telle abomination à laquelle je ne survivrai certainement pas !

— Alors, défaites vite ce paquet et habillez-vous avec ce que vous y trouverez ! je vais vous emmener d'ici !

— Oh ! madame, comme vous êtes bonne, comment vous remercierai-je ?

— Nous en reparlerons plus tard ».

Mary Whaston déplia vivement le paquet qu'on lui tendait. Avec une joie enfantine, elle passa la robe, heureuse de dérober ainsi sa complète nudité. Avec l'aide aimable de miss Wamb, elle se botta et se ganta. Quand elle fut prête, miss Wamb la fit sortir de la cellule. Un homme attendait devant la porte. En le voyant, Mary eut un haut-le-corps, mais ne reconnaissant pas en lui un de ses tourmenteurs de la veille, elle reprit confiance quand il s'inclina devant elle :

« J'ai ordre, miss, de vous conduire chez une miss américaine qui s'intéresse particulièrement à vous ! »

La jeune fille parut cependant hésiter, alors miss Wamb la regarda avec un engageant sourire :

« Suivez-le, miss, en toute confiance ! jusqu'à l'appartement de votre amie inconnue, il a l'ordre formel de vous respecter d'abord et ensuite de vous protéger et de vous défendre jusque-là contre tout mauvais traitement et contre tout sévices ! »

Mary Whaston remercia son interlocutrice et, presque gaie maintenant, se tourna vers l'homme : « Je vous suis, monsieur ! » lui dit-elle.

Et tandis qu'elle l'accompagnait, miss Wamb la suivit des yeux, une lueur d'ironie dans le regard. En deux minutes, l'homme et la jeune fille parvenaient à la chambre de Nelly. Son guide dit à Mary :

« Installez-vous confortablement, miss, vous avez là des cigarettes, des livres, de bons fauteuils, miss Nelly ne va pas tarder à venir.

— Miss Nelly ? n'était-ce pas une des personnes qui sont venues me chercher dans ma chambre l'autre matin ?

— Je ne saurais vous dire ! Tout ce que je puis affirmer, c'est que miss Nelly a donné l'ordre formel que tout ennui vous soit évité et je dois attendre son arrivée auprès de vous afin de vous servir de défenseur !

— Alors, ce ne peut être la même..... et j'en suis bien heureuse ! »

L'homme lui offrit une cigarette et lui tendit son briquet pour l'allumer, puis ils se mirent à bavarder amicalement. Peu à peu la jeune Canadienne se rassurait devant cette amicale attitude.

Brusquement la porte s'ouvrit et Nelly parut. Souriante elle prévint tout geste :

« Je vous en prie, ne vous dérangez pas ! je viens en amie auprès de vous... en véritable amie et c'est pourquoi nous sommes réunies dans ma chambre ! »

Mais la jolie miss Whaston la regarda et frémit. Elle venait de reconnaître en Nelly une des deux jeunes femmes qui avaient assisté l'autre matin à son lever, avant qu'on la mît dans cette cage où elle était demeurée vingt-quatre heures sans manger. Elle se leva d'un bloc et devint toute pâle.

« Qu'avez-vous, miss Whaston ? demanda Nelly, auriez-vous peur de moi ?

— N'ai-je pas raison de craindre ? n'étiez-vous pas avec mes tourmenteurs ?

— Pour y être, la chose est exacte, mais cela ne veut pas dire qu'aujourd'hui je vous veuille du mal !

— Dois-je demeurer ou me retirer ? demanda l'homme qui avait accompagné la jeune captive.

— Oui ! oui ! je vous en prie ! demeurez ! comment dois-je vous nommer ?

— Jim, miss ! Jim Hawkins, chef de groupe aux ordres de mister Hughes !

— Parfait, Jim, demeurez avec nous ! asseyez-vous., vous pouvez fumer ! »

L'homme s'inclina sans répondre et s'installa dans un bon fauteuil, placé près de la porte et alluma un cigare. Nelly se tourna vers Mary, demeurée debout :

« Asseyez-vous, miss Whaston, achevez tranquillement votre cigarette. Nous avons à causer ! et tout d'abord où vous croyez-vous ici ?

— Mais, miss, dans le repaire des gangsters qui m'ont enlevée à ma famille, aux environs de Vancouver.

— Eh bien, vous faites erreur !

— Comment cela ?

— Voici ! au lieu de payer la rançon demandée par les hommes du gang, votre famille a mis la police dans l'affaire. Les ravisseurs ont senti le danger et au lieu de vous garder en leur pouvoir, ils vous ont cédée à un tiers !

— Cédée ? pourquoi ?

— Cédée est inexact ! ils vous ont vendue à mon ami Wolfgang Hughes qui exerce la douce profession de marchand d'esclaves !

— Marchand d'esclaves ? que veut dire ?...

— Cela veut dire que vous ne comptez guère plus pour lui que comme une vulgaire marchandise à vendre ! vous allez être réduite en esclavage et vendue dans quelques jours au cours du marché d'esclaves qui va se tenir ici sous la présidence de Wolfgang Hughes lui-même ! »

Sous cette attaque directe, Mary Whaston demeura médusée. Vraisemblablement elle ne comprenait pas, elle ne pouvait pas comprendre, les mots se heurtaient dans sa tête : esclave, marché, vente, marchandise — non, elle avait une hallucination, certainement elle avait mal compris... effectivement elle dit :

« Je ne vous comprends pas !

— C'est pourtant simple ! vous êtes tombée au pouvoir d'un marchand d'esclaves, dans quelques jours un marché se tiendra ici, vous y serez présentée et vendue... il me semble que je suis parfaitement claire et explicite dans mes explications !

— Mais... mais c'est impossible !

— Erreur ! possible et certain et parce que l'autre matin je vous ai trouvée charmante, je tiens à vous aider de tout mon pouvoir à franchir le cap douloureux..... hier fille libre, riche, fêtée partout, aujourd'hui esclave, moins qu'un animal ou qu'une chose, chair à douleur ou à amour selon que le maître qui vous achètera sera un sadique ou un voluptueux !

— Non ! non ! ce n'est pas vrai ! pas vrai ! dites, miss, c'est une épreuve ? oui, c'est cela ! c'est une épreuve !

— Non ! une réalité ! comment faut-il vous le dire, petite sotte ! répliqua sèchement Nelly qui s'énervait.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Allons, pas de pleurnicheries, ça me déplaît ! je vais donc te donner une première leçon ! Jim, venez donc ici pour aider cette charmante Mary dont je devine que l'inexpérience sera touchante ! »

Jim se leva et vint vers les jeunes filles.

« Tout est prêt ? » lui demanda Nelly et comme l'interpellé acquiesça de la tête, la jeune fille se tourna vers Mary Whaston, mi-frémissante de révolte, mi-tremblante de peur, une véritable angoisse marquant son beau visage.

« Ma petite, vous avez déjà pu vous rendre compte qu'ici, les esclaves sont considérées à leur juste valeur sociale, c'est-à-dire à l'égal de zéro et vous avez pu juger par vous-même combien la fantaisie des maîtres est changeante. Habillée, déshabillée, nue, peu importe ! une seule chose est d'importance pour vous : l'obéissance ! l'obéissance, quel que soit l'ordre donné !

— Mais, miss...

— Tais-toi ! tu parleras quand je le permettrai ! ici, chez Wolfgang Hughes, au quartier qui leur est réservé, les esclaves demeurent nues entièrement et les hommes qui les gardent, se chargent d'obtenir cela à coups de fouet ! néanmoins, quand une esclave est appelée près des maîtres, à moins qu'elle n'ait un emploi spécial, elle doit se présenter simplement vêtue des bottes et des gants que tu as mis sur l'ordre de miss Wamb ! quant à la robe, elle est inutile ! parfois un simple corset la remplace, qui fait valoir la minceur de la taille, l'opulence de la poitrine et le

houlement de la croupe. Pour le moment, je te fais grâce du corset ! enlève donc ta robe... cela sera pour toi un premier entraînement à l'obéissance !

— Vous voulez que j'enlève ma robe ?

— Oui !

— Mais je n'ai pas d'autre vêtement en dessous !

— Eh ! by Jove ! je le sais bien, puisque c'est moi qui ai fixé à l'avance la tenue que tu portes en ce moment !

— Mais il y a un homme !

— Et hier soir, combien y en avait-il ?

— Quelle abominable comédie !

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! on m'a rassurée, on m'a dit que je ne risquais plus rien, que vous vous intéressiez à moi !

— Mais je m'intéresse à toi ! puisque je veux te donner moi-même ta première leçon d'esclavage ! quant à Jim, il s'intéressera sûrement à ta nudité ! il lui tarde même non seulement de la voir, mais de la caresser, n'est-ce pas, Jim !

— Certainement, miss, certainement ! l'esclave doit être fort bien nue et il me tarde de m'en rendre compte sans que rien puisse gêner ma vue ou mes mains !

— Alors, Mary, qu'attends-tu pour obéir ?

— Mais je ne peux pas ? la plus simple pudeur s'y oppose ! le feriez-vous, vous ? »

Nelly éclata de rire de se voir comparer à une esclave, puis la colère la prit, car, sans le savoir, Mary venait de la faire souvenir qu'elle même avait dû jadis subir la honte de cette même nudité sous les regards de Fred Kensington.

« Jim, ordonna-t-elle, déshabillez-la, si elle résiste, déchirez la robe ! ne frappez pas la fille, j'ai pensé à une toute autre punition pour la châtier de son insolence ! »

Jim ne se fit point répéter deux fois la chose, trop heureux de brutaliser une fille si jolie, si réellement distinguée comme l'était la charmante Mary Whaston. Elle voulut se défendre. L'homme la terrassa, lui broyant le ventre de son genou, lui appliquant la tête au sol en l'empoignant aux cheveux de sa main gauche et de la droite saisit l'encolure de la robe et tira. Le léger tissu ne put résister et se déchira, les seins parurent. Nelly avait dit de ne pas frapper, mais elle n'avait point interdit de faire souffrir. Il empoigna la pointe d'un sein et la pinça terriblement. Mary poussa un cri de bête qu'on égorge, mais Nelly s'impatiait. Elle vint à la rescousse et en quelques instants, la robe arrachée par lambeaux, Mary fut nue, n'ayant que ses gants et ses bottes.

Ses bourreaux la lâchèrent. Elle demeura accroupie, croisant les bras sur sa poitrine pour dissimuler ses beaux seins marmoréens aux regards de Jim.

« Allons, debout, chienne ! commanda Nelly, va t'adosser à cette colonne qu'on t'y attache ! » et en disant ces mots, Nelly tirait de sa botte la cravache qu'elle y portait comme Betty lui avait appris à le faire, et elle cinglait violemment les magnifiques épaules nues de l'esclave. Celle-ci bondit et se rua vers la porte. Plus preste qu'elle, Jim lui barra le passage, et la bousculant il

l'appuya contre la colonne désignée par Nelly et l'y maintint adossée. La belle maîtresse comprit. Elle saisit une corde posée à cet effet sur une table et entoura les chevilles de l'esclave et la colonne ensemble par un nœud coulant sur lequel elle se mit à tirer.

« Parfait, miss, dit Jim, tenez solidement, je lâche la fille et vais l'attacher ! »

Mary Whaston hurlait au secours tentant de délivrer ses chevilles, mais bientôt Jim fixait la corde, la remontait et en faisait deux nouveaux tours à hauteur des genoux de la fille et assurait l'attache par un second nœud des plus solides. Prenant une seconde corde, il la passait derrière la fille, à hauteur des omoplates, faisait un double tour autour de chaque bras et la nouait à nouveau derrière la colonne. Poursuivant son travail, il lia pareillement les poignets de Mary de chaque côté de la colonne. Ainsi ligotée, la malheureuse canadienne bombait sa magnifique poitrine... et c'était bien ce que désirait Nelly. Mais Jim trouvait le travail inachevé et il acheva d'immobiliser Mary en l'encerclant par deux fois à hauteur du ventre et en la serrant ainsi fort douloureusement contre la colonne. Pendant ces diverses opérations de ligotage, la patiente n'avait pas cessé de gémir et se plaindre, car Jim était loin d'être doux et les liens la meurtrissaient douloureusement.

Tandis qu'il s'écartait de quelques pas, Nelly approcha un guéridon, se ganta et posa sur la table légère le paquet d'orties fraîches.

« Tu vois à quoi cela conduit une esclave que de ne pas obéir immédiatement ? maintenant ne t'en prends qu'à toi de la punition que je vais t'infliger !

— Oh ! miss Nelly, ne suis-je donc pas assez punie ainsi ? si vous saviez comme ces cordes me font mal ! c'est épouvantable de se sentir ainsi immobilisée !

— Ah ! ça ? est-ce que par hasard tu t'imagines que je te tiens quitte de ta désobéissance parce que quelques méchants bouts de ficelle t'empêchent de prendre toutes tes aises ? non ! je t'ai fait placer ainsi pour t'appliquer une punition ! oh ! pas bien dure pour commencer. Je vais d'abord te frictionner les seins avec des orties fraîches ! ensuite nous passerons à un autre genre d'exercice !

— Oh ! oh ! vous n'allez pas faire cela ? ...non ! non... je ne veux pas !... non ! ah... ! non !... aïe ! ça pique !... aïe !... plus ! non ! assez ! assez !... oh... ooh ! ça brûle ! c'est épouvantable !... non !... n'en prenez pas d'autres !... aïe !... au secours !... vous m'écorchez vive... ! pitié ! oh ! pitié... miss !... vous m'arrachez les seins !... oh ! non !... c'est... trop... terrible ! »

Mais Nelly, loin de se laisser attendrir frictionnait vigoureusement les beaux mamelons avec les orties, n'omettant pas de bien malaxer les pointes délicates auxquelles le venin végétal causait d'énormes boursouflures, occasionnant à la patiente d'intolérables douleurs tenant de la brûlure.

Les frictions durèrent près d'un quart d'heure. Les seins étaient pourpres, couverts de cloques rougeâtres. Mary haletait, se tordait, pleurait, suppliait, appelait au secours. Impassible, Nelly poursuivait son travail sous les regards visiblement intéressés de Jim.

Quant toute la provision d'ortie eut été froissée et écrasée sur la poitrine de la Canadienne, Nelly jeta tous les morceaux dans une boîte, la referma et la posa dans un coin de la pièce ; puis elle se déganta et posa sur le guéridon une boîte ronde qu'elle ouvrit et qui contenait une soixantaine de fortes punaises à pointes triangulaires.

« Qu'allez-vous me faire encore ? » gémit Mary en larmes, pensant bien que rien de bon n'advierait pour elle de ces préparatifs, mais ne se doutant pas de la somme de douleur que Nelly allait tirer de ces petites mais redoutables pointes.

« Ce que je vais te faire ? dit le joli bourreau, achever de te punir pour ta désobéissance !

— Oh ! si vous saviez comme je souffre, vous me feriez grâce ! j'ai la poitrine absolument comme brûlée à vif ! il me semble à chaque instant que mes seins vont m'être arrachés !

— Et si je fais ceci, que sens-tu ? »

Mary Whaston hurla. Nelly venait de lui pincer la pointe du sein gauche, le plus abîmé par les orties.

« Décidément, dit l'Américaine, le traitement est excellent et je remercie vivement Arnold de me l'avoir suggéré ! voyons Mary, quelle couleur préfères-tu ? »

A cette étrange question l'infortunée, dans ses douleurs atroces, ne put ou ne sut quoi répondre. Nelly poursuivit avec le plus grand calme apparent :

« Je vais donc choisir pour toi ! prenons une punaise bleue ! j'ai toujours aimé le bleu et piquons-la sur le sein droit, en haut et à droite ! »

Un cri strident suivit l'exécution. Dans cette chair, délicate par elle-même, terriblement endolorie par le terrible traitement subi, la petite piqûre causa autant de douleur qu'un coup de poignard.

« De mieux en mieux ! mais ne t'impatiente pas, Mary, tu n'as pas fini de souffrir ! je t'assure que c'est fort amusant que de te voir te crispier dans tes ficelles et de t'entendre t'égosiller. Rien ne nous est plus agréable à Jim et à moi que de te tenir ainsi palpitante, hurlante, réduite dans ton impuissance à subir toutes nos fantaisies avec l'absolue impossibilité de t'y soustraire quoi que tu essaies ! oui, vraiment, c'est délicieux et charmant, n'est-ce pas, Jim ?

— Absolument, miss Nelly, et je ne doute pas qu'en vous quittant, la belle Mary soit l'esclave la plus obéissante ! »

Une à une les punaises furent piquées en pleine chair douloureuse, arrachant des hurlements invraisemblables à la malheureuse esclave. Les yeux révulsés, la bouche tordue de souffrance, la belle fille bandait son corps dans des efforts désespérés, et l'on voyait sous ces efforts les liens entrer dans les chairs, meurtrir l'épiderme délicat et cela ajoutait encore à l'horreur qui tordait spasmodiquement l'admirable nudité.

Enfin Nelly s'éloigna. Trente punaises auréolaient chaque sein d'une couronne multicolore, sans omettre celles qui, plantées très rapprochées semblaient encapuchonner de couleurs vives les pointes atrocement douloureuses des beaux mamelons impitoyablement torturés.

Mary Whaston haletait, des sanglots lamentables soulevaient sa gorge superbe, des plaintes montaient, des frissons couraient à fleur de chair, ondes de douleur s'irradiant par tout son être.

La jolie tortionnaire, bras croisés, l'œil brillant se plaça en face de sa victime. Elle la contempla narquoisement un moment, se repaissant de sa détresse lamentable et enfin se décida à lui adresser la parole.

« Es-tu maintenant convaincue de l'obligation qu'il y a pour une esclave d'obéir toujours à sa maîtresse ?

— Oh ! oui ! oui ! j'obéirai ! mais délivrez-moi de ces infernales aiguilles !

— Sais-tu que j'ai bien envie maintenant de te cingler la poitrine avec ma bonne et fidèle cravache ?

— Oh ! pitié, maîtresse ! pitié ! je vous jure que je vous obéirai toujours... toujours !

— Quelle que soit la chose que je te demanderai ?

— Oui, maîtresse ! quelle que soit la chose que vous exigiez de moi !

— Tu m'en fais le serment ?

— Oui, maîtresse, je vous le jure !

— Bien ! alors si je te détachais, accepterais-tu de te donner à Jim et cela devant moi ?

— De me donner à Jim ?

— Oui, de devenir sa maîtresse, de lui sacrifier ta virginité et cela pour mon seul plaisir ? »

Un lamentable sanglot monta, puis la torturée baissa la tête et d'une voix mourante :

« Oui, maîtresse, cela aussi ! tout plutôt que de nouvelles tortures ! tout ! tout ce que vous voudrez !

— Même cela ?

— Si vous l'ordonnez, oui, maîtresse !

— Allons, petite, réjouis-toi ! ton humilité te vaut ton pardon ! tu vas être détachée et Jim va te ramener ou plutôt te mener au quartier des esclaves, où tu seras pansée et soignée. Dans quelques heures il n'y paraîtra plus ! pour cette fois, Jim consent à te respecter ! ta pudeur est sauve ! mais attention à demeurer toujours fort obéissante !

— Je vous remercie, bonne maîtresse ! je vous remercie de toute mon âme et je n'oublierai jamais votre conseil ! Je vous promets d'être une esclave obéissante et attentive aux ordres qu'on lui donnera !

— Jim, reprit alors Nelly en tournant le dos à sa victime, détachez-la et sans retirer les punaises, conduisez-la au quartier des esclaves où vous la remettrez aux mains de cette excellente miss Wamb qui, certainement, fera le nécessaire ! »

Puis, sans plus s'occuper de rien, elle se retira.

Jim détacha la pauvre miss Whaston et, avec autant de respect qu'il avait eu pour l'amener, il la conduisit à miss Wamb, selon les instructions que Nelly qui avait données.

CHAPITRE IX

Nouvelle et pittoresque flagellation de la pauvre Jessie.

Le lendemain, miss Cravache se sentant en forme excellente, décida dès le matin de poursuivre l'assouplissement du caractère de la belle Jessie Borrows par une nouvelle séance de cravache. Elle dit en riant à Wolfgang Hughes :

« Mon cher, j'ai passablement travaillé le côté pile, je vais aujourd'hui, afin que la fille se souvienne, recommencer à exprimer mes directives sur le même côté ! j'ai regardé hier après-midi dans la grande salle de punitions et j'ai trouvé tout à fait ce que je désire !

— Alors c'est pour le mieux !

— Je crois ! pour m'aider, il me faudra un homme et vous !

— Pourquoi donc ?

— Voici ! j'ai dit à miss Wamb de faire désenchaîner l'esclave, de s'assurer qu'elle fasse une toilette particulièrement soignée et qu'elle remette ensuite ses bottes, son corset, ses gants. J'ai même donné l'ordre qu'on lui permette une combinaison, une culotte et une robe !

— Ainsi, elle ne risque pas de prendre froid ! gouailla le marchand d'esclaves.

— Non ! je ne pense pas ! vous n'irez pas dire ensuite que je ne prends pas soin de vos pensionnaires !

— Et pourquoi avez-vous besoin de moi et d'un de mes hommes ?

— Votre homme pour attacher l'esclave plus solidement que je ne pourrai le faire ! quant à vous, vous me serez utile pour juger dans quelle mesure Jessie est maintenant assouplie !

— C'est-à-dire ?

— J'ai l'intention de la faire se déshabiller devant votre homme et vous ! Je pense qu'elle obéira, mais sûrement avec des hésitations et ces dernières me serviront de prétexte à la raclée que j'ai l'intention de lui administrer au plus tôt !

— Et si, contrairement à vos pronostics, lady Jessie n'hésitait pas à vous obéir ?

— Alors, je la punirai pour s'être conduite comme une fille sans pudeur, ni vergogne ! dans les deux cas elle est sûre de recevoir sa correction !

— Vous êtes adorablement infernale, miss Cravache ! » dit Wolfgang Hughes en baisant la main de la jeune femme qui reçut cet hommage avec un plaisir évident.

Le marchand d'esclaves donna des ordres en conséquence et, en compagnie de Betty, gagna la salle de punition. La belle Américaine lui indiqua l'instrument dont elle avait l'intention de faire usage. Il rappelait par sa forme générale cet agrès de gymnastique qu'on nomme le Cheval, mais sa table horizontale était plate, large à une extrémité de vingt centimètres et de quarante à l'autre et les pieds étaient munis sur leurs faces latérales extérieures d'anneaux solides.

Comme tous deux examinaient l'instrument et que miss Cravache expliquait ses projets à son compagnon, Jessie Barrows parut, accompagnée par ce même Jim que nous avons vu aider Nelly dans son travail de dressage. La pauvre lady savait très exactement qui l'attendait et pourtant elle ne put s'empêcher de frémir et de pâlir quand elle se trouva en face de Betty, pourtant dans ses yeux passa un regard où la haine dominait la peur. Miss Cravache s'en rendit compte et elle sourit, amusée à la pensée qu'une fois de plus elle allait assouvir ses goûts de faire souffrir sur cette indomptable créature. Elle décida de commencer par une humiliation pénible.

« Eh bien, Jessie, dit-elle d'une voix dure, est-ce ainsi que tu salues tes maîtres ? ne sais-tu pas que tu dois t'agenouiller devant eux et baiser leurs bottes ? »

Un frémissement de révolte parcourut le corps de l'interpellée. Pourtant elle se sentait encore toute meurtrie par les coups de la veille. Refuser, ce serait s'attirer d'inévitables et atroces

séances. Blême de rage, serrant les poings, elle obéit. Betty la voyant prosternée à ses pieds échangea un sourire de triomphe avec Hughes.

« Effectivement, remarqua celui-ci tout haut, elle a perdu de sa morgue et de son insolence ! »

Mais lady Jessie ayant obéi s'était relevée et debout semblait défier ses bourreaux de son regard franc et honnête.

Elle en a sûrement perdu, dit Betty, mais pas beaucoup ! vous voyez son attitude ? décidément, elle ne capitulera que lorsque vous l'aurez fait violer par un nègre et qu'elle en sera enceinte ? une fille-mère a moins d'orgueil, surtout quand elle allaite un bâtard mulâtre !

— Vous... ne ferez pas ça ? dit lady Jessie presque malgré elle.

— Et veux-tu me dire ce qui nous en empêcherait, s'il te plaît ? »

La fière Anglaise baissa la tête et deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues. Dans sa douleur elle était plus belle encore, très belle et très touchante.

« Allons, petite, reprit miss Cravache, si tu veux éviter ce sort plutôt peu enviable pour une fière lady, tu n'as qu'à te montrer plus disposée à l'humilité qui sied à une esclave et à nous donner une preuve de ta volonté d'être serviable et obéissante !... es-tu enfin décidée à nous donner pleine et entière satisfaction ?

— Oui, maîtresse !

— C'est donc ce que nous allons voir sans plus tarder !

— Commandez donc, maîtresse ! » répondit presque humblement la fière aristocrate, désireuse d'éviter une punition sévère au risque d'avoir à exécuter un acte humiliant. Mais miss Cravache avait jugé sagement des dispositions et du caractère de la belle lady et celle-ci ne s'attendait guère à ce qui allait lui être demandé. Sans donner l'ordre que le reste de la conversation faisait logiquement attendre, Betty lui dit :

« Tu as une robe qui te va fort bien aujourd'hui ! qui t'a fait ce cadeau ?

— Miss Wamb, maîtresse ! »

Et à la vérité il faut avouer que le fourreau de velours noir, décolleté, sans manches, descendant au-dessous des genoux, mettait en valeur les formes délicieuses qu'il soulignait certes plus qu'il ne les dérobaux regards.

« J'espère que tu as autre chose comme vêtement ?

— Non, maîtresse, à vrai dire je n'ai plus rien à moi. Je dois ce vêtement à l'amabilité de miss Wamb et n'en ai point d'autre... ici du moins !

— Tu m'as mal comprise, jolie Jessie ! je voulais dire, tu ne portes pas ta robe à même la peau ? tu as du linge ?

— Oui, maîtresse... là encore miss Wamb s'est montrée secourable !

— Décidément, miss Wamb a toutes les vertus ! tant mieux ! ce linge est propre, j'espère ?

— Assurément, maîtresse !

— Et tu as fait une toilette tout à fait soignée ?

— Oui, maîtresse !

— De mieux en mieux ! et qui te l'a permis ? toujours miss Wamb, n'est-ce pas ?

— Toujours miss Wamb, oui, maîtresse ! elle m'a conduite à une luxueuse salle de bains après m'avoir fait ôter la chaîne que vous m'aviez imposée pour la nuit et là j'ai pu me livrer à des ablutions complètes !

Mais tu étais il me semble à demi-nue ?

— Oui, maîtresse ! mais miss Wamb m'avait recouverte d'un peignoir de bains et ma pudeur a été ainsi entièrement sauvegardée !

— Cette bonne miss Wamb a toutes les délicatesses ! gouailla Wolfgang Hughes, il faudra que je l'en félicite !

— Elle n'a pas eu tort, au moins ? demanda lady Jessie, qui, pour orgueilleuse qu'elle était, n'en était pas moins bonne et eût été navrée que quelqu'un pût à cause d'elle.

— Apprends, répliqua Betty, qu'une esclave ne doit jamais questionner ses maîtres ! tu seras punie !

— Oh, maîtresse, je vous jure que je n'avais pas l'intention de vous déplaire !

— Tais-toi donc, insolente ! revenons un peu à ta tenue ! tu m'as affirmé que ton linge était propre ? cela ne suffit pas pour me convaincre ! je veux le voir !

— Vous voulez... fit Jessie comprenant enfin ce qui la menaçait.

— Oui, je veux le voir ! Retire ta robe ! »

La belle Anglaise jeta un regard éperdu autour d'elle. Betty la regardait sévèrement, les deux hommes ricanèrent. Elle sentit l'orage s'amonceler sur sa tête. Il fallait obéir ou être battue. Elle préféra l'humiliation et avant que son impitoyable maîtresse eut le temps de répéter son ordre, elle commença à obéir.

« Je crois, dit alors Wolfgang Hughes à sa complice, que nous en sommes à votre seconde hypothèse !

— Peut-être ! mais de toute façon je ferai ce que j'ai dit ! »

Maintenant lady Jessie se tenait debout devant ses tourmenteurs en combinaison de soie blanche, ornée d'épaulettes et d'entre deux de dentelle fines. Ce sous-vêtement laissait nus ses épaules superbes et ses bras impeccables de ligne, et, chose non moins suggestive, s'arrêtait à mi-cuisses, laissant paraître large comme trois doigts de peau entre son volant et le haut de ses bottes.

« Sais-tu que tu es ainsi diablement impudique ? demanda miss Cravache.

— Oh, maîtresse, fit la pauvre lady en rougissant fortement, je ne le sens que trop et j'ai honte ! honte !

— Tu serais une fille libre, je ne saurais que trop te féliciter de cette modestie, mais tu peux prendre note qu'elle est parfaitement inutile et sans aucune importance chez une esclave qui peut être appelée à se promener entièrement nue au milieu des invités de ses maîtres ! il faudra perdre ce sentiment ridicule et ne pas l'afficher comme tu fais de la plus odieuse manière ! ah, ma pauvre fille, tu es loin d'être au point nécessaire pour devenir une bonne esclave ! enfin, heureusement que je suis là pour t'aider de mes directives et de mes conseils ! Maintenant, comme le meilleur moyen est de guérir le mal par le mal, je vais t'appliquer cette médication ! tu

as, dis-tu, grande honte de te trouver ainsi à demi déshabillée devant ces gentlemen ? que sera-ce tout à l'heure quand tu seras nue ?

— Moi ? vous voulez que je...

— Je veux d'abord que tu retires ta chemise ! voyons, que portes-tu par-dessous ? »

Pour une Anglaise, même d'éducation moderne, désigner certains sous-vêtements est du dernier choquant, en particulier les mots culotte ou pantalon sont inadmissibles quand il s'agit d'articles de toilette féminine.

« J'ai... j'ai aussi un... un... in inexpressible, maîtresse !

— Un inexpressible ? un inexpressible ? qu'est-ce que c'est que cela ? parle de façon plus intelligible, je te prie, ou alors ma cravache va te délier la langue !

— Un... un... un pantalon, maîtresse !

— Tu ne pouvais donc pas le dire immédiatement, imbécile ? allons, encore une mauvaise note ! Ça fait deux en bien peu de temps ! »

Cette fois lady Jessie, pourpre de honte, baissa la tête et ne répliqua point.

« Qu'est-ce que je viens de te demander ? reprit Betty, avant que tu ne nous fasses perdre un temps précieux par ta mauvaise façon de t'exprimer ? allons, répète ma question ?... ou gare !

— Vous m'aviez demandé de retirer ma chemise, maîtresse !

— Alors pourquoi n'as-tu pas encore obéi ?

— Mais, maîtresse, je vais obéir... seulement...

— Seulement quoi ?

— J'ai une grâce à solliciter de votre bienveillance !

— Une grâce se demande à genoux et prosternée ! »

Précipitamment Jessie prit la position requise, mais comme elle allait parler, Jim éclata de rire.

« Qu'y a-t-il donc de risible, Jim ? demanda Wolfgang Hughes, qui, placé aux côtés de Betty, ne voyait pas la cause de l'hilarité de son homme.

— Chef, répondit l'autre, l'Anglaise prosternée me montre le croupion le plus dodu que j'aie jamais vu ! »

A cette déclaration, tous éclatèrent de rire, tous, non, pas lady Jessie au comble de la confusion.

« Allons, Jessie, demande-moi cette grâce et je verrai si je peux te l'accorder !

— Vous m'avez demandé de retirer ma chemise d'abord... ensuite vous allez probablement me demander de me dévêtir entièrement.

— Tu as vu juste ! tu ne vas sans doute pas me demander de t'éviter une normale visite de propreté, hein ?

— Non, maîtresse, la grâce que je sollicite humblement de votre bienveillante condescendance est de m'accorder de ne me dévêtir que devant vous !

— Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

— Epargnez-moi de subir cette honte inexprimable devant le maître et devant le... le gentleman... devant vous, une femme, la chose me sera tellement plus facile !

— Où serait le mérite si la chose était facile ?

— Maîtresse !...

— Assez ! et tu seras punie pour avoir osé me présenter une requête aussi ridicule que celle-là ! »

Alors la scène changea. Pour lady Jessie, la coupe était pleine, cet ordre était la goutte qui la faisait déborder. Devant une femme comme elle, et quoiqu'il put lui en coûter elle se fut dévêtue, aurait accepté toute humiliation, mais devant deux hommes, non ! non ! tout était préférable à cela. Devant le ton railleur et menaçant employé par Betty pour rejeter ce qu'elle considérait comme juste, elle décida de résister, à n'importe quel prix. Elle se releva brusquement.

« Puisque vous ne voulez pas comprendre ce qu'il y a de correct et de légitime dans mes sentiments, dit-elle, vous pouvez me faire reconduire dans un cachot... vous ne tirerez plus rien de moi ! »

Et elle tendit le bras vers sa robe. Betty souriante, heureuse de la tournure que prenait l'entretien, tira sa cravache de sa botte et cingla le bras nu de lady Jessie.

« Oh ! brute ! brute, sale brute !

— Tu as donc oublié la façon dont je traite les esclaves récalcitrantes ? c'est bon, nous allons donc te le rappeler de façon à ce que tu t'en souviennes longtemps !

— C'est ce que nous allons voir ! »

Et Jessie se ruant sur Betty évita le petit poing fermé qui cherchait son visage et saisit son bourreau à bras le corps.

« Laissez-moi faire seule ! cria miss Cravache à Wolfgang Hughes et à Jim, qui s'apprêtaient à intervenir, laissez-moi faire seule ! j'aime le fair play ! »

Et les deux femmes roulèrent sur le sol, se prenant toutes deux aux cheveux. Jim intéressé alluma un cigare. Hughes, les mains dans les poches, se mit à siffloter le « Yankee Doodle ».

Nous avons dit précédemment que les deux femmes étaient solides, également sportives et entraînées aux rudes exercices du corps. Ce fut donc une magistrale empoignade, mais Betty gardait, même dans ce corps à corps, la supériorité de la boxe et elle parvint à placer successivement deux uppercuts et un hook à l'estomac qui lui permirent de se débarrasser de son adversaire et de se relever d'un bond, tandis que l'Anglaise se redressait plus péniblement. Betty s'empara à nouveau de sa cravache qu'elle avait lâchée dans la lutte, et sans laisser aucun répit à son adversaire, marcha sur elle et lui cingla les épaules nues.

Lady Jessie, encore vacillante, recula en gémissant, cherchant à gagner du temps et à se remettre avant de poursuivre la lutte, mais miss Cravache ne l'entendait point ainsi et à mesure que l'autre rompait, elle avançait en faisant s'abattre sur les bras, les épaules et même le visage de l'Anglaise une grêle de coups qui bientôt lui arrachèrent des cris.

« Vas-tu obéir, à la fin, saleté ?... non !... tiens !... tiens !... »

Les coups pleuvaient drus, claquant sec, marquant leurs cinglées par des traînées roses, vite tournées au rouge vif. A mesure qu'elle frappait, Betty était prise d'une surexcitation morbide, d'une rage froide qui portait sa cruauté au paroxysme.

Sous la grêle de coups, hurlant à plein gosier, lady Jessie cria grâce.

« Nue ! je te veux nue ! devant ces gentlemen ! et tout de suite, tu entends ! nue ! tout de suite ! je ne m'arrêterai de frapper que lorsque tu m'auras obéi ! »

Et whip ! clac ! whip ! la cravache entonnait sa chanson terrible, scandée par les cris de la victime.

« Ah, tu te révoltes ! tu oses porter la main sur ta maîtresse ! tiens !... et puis encore ! et encore ! »

Affolée, lady Jessie retirait sa chemise, se souciant maintenant fort peu que des hommes pussent contempler sa poitrine admirable, sous les cinglées, elle dégrafait la ceinture de son léger pantalon.

« Le corset ! enlève ton corset ! je t'ai dit nue ! » hurlait miss Cravache déchaînée.

Et le corset fut rejeté au loin. Lady Jessie une fois encore avait du céder, reniant amour-propre, dignité, pudeur. Sur une plus violente fouaillée qui zébra les fesses où demeuraient encore les traces de la correction de la veille, elle hurla et Betty, en sueur, cessa de frapper.

« Par tous les diables de l'enfer ! dit Wolfgang Hughes, je te félicite, Jessie, tu as un corps admirable. Heureux le nègre qui te possédera ce soir !

— Vous dites ? vous dites ? non ! non ! ce n'est pas vrai ?

— Ce sera vrai, si tu continues à te rebeller ainsi ! » répliqua froidement Wolfgang Hughes.

Jessie s'écroula en larmes, anéantie par cette horrible menace, la plus abominable qu'elle se soit entendu faire.

« Jim, dit alors miss Cravache, calmée soudain, cette fille au chevalet !

— Je vais t'aider ! » dit Hughes, heureux lui aussi d'avoir l'occasion de tripoter à sa guise la nudité sans défense de la fière anglaise. Mais celle-ci n'osait plus résister. Tout son orgueil s'était effondré, comme aussi toute son énergie, à la pensée que peut-être elle serait livrée sans défense à quelque horrible barbare noir.

On l'attacha sur le chevalet, à plat ventre, les quatre membres pendant de chaque côté, fixée par des cordes solides aux anneaux des montants. Une solide ceinture de cuir verni noir lui fixa la taille à la partie horizontale du chevalet. Ainsi liée, elle pourrait certes gigoter sous les coups, mais n'en pourrait éviter aucun et ses sursauts, brisés dans leur ampleur par la position des liens, n'en seraient que plus réjouissants à voir. Oh, comme le beau fessier allait pouvoir se trémousser ! Jim l'exprima en termes brutaux, Betty et Hughes se mirent à rire.

« Qu'allez-vous me faire ? gémit la patiente.

— Je vais être franche avec toi, Jessie, je vais te cingler les fesses à coups de cravache !

— Oh non ! non ! pas ça !

— Mais si ! et rudement au contraire ! il faut que tu comprennes bien une fois pour toutes que tu n'es qu'une esclave et que pour toi nos désirs sont des ordres impérieux dont l'exécution ne souffre ni le moindre retard, ni l'ombre d'une hésitation ! »

Et sans plus attendre, Betty se mit à cingler.

Dès la première fouaillée, Jessie, les nerfs à fleur de peau, angoissée au dernier point, l'épiderme encore endolori des précédentes corrections, se mit à hurler.

Cette fois, seules les fesses, bondissantes sous la vigoureuse dégelée, furent cinglées. La cravache tourbillonnait, vigoureusement maniée et les traînées qu'elle laissait sur le beau derrière se trémoussant, tournaient vite au brun rouge et ne tardaient pas à se violacer.

Betty se déplaçant autour de sa victime, ne laissait aucune place en repos. Elle s'amusa même un moment à cingler de haut en bas dans la raie médiane, la pointe de la cravache atteignant la base des reins et ces fouaillées devaient être particulièrement efficaces, à en juger par les atroces hurlements qu'ils arrachaient régulièrement à la suppliciée.

Peu à peu des cloques se formèrent, boursouflées de sang.

« Attention, miss, dit Jim, si elle saigne cela la soulagera... et pour redoubler la souffrance il faudrait mettre le derrière à vif et la donzelle pourrait être dépréciée cette semaine sur le marché !

— Vous avez raison, Jim, il ne faut pas que les intérêts de mister Hughes soient lésés pour mon plaisir ! »

Et miss Cravache cessa de cingler.

« Vous êtes délicieusement charmante, miss Betty ! dit Hughes, comment vous remercier ?

— Comme hier soir, cher ! répondit-elle en le regardant en face.

— Quand ?

— Immédiatement ! accompagnez-moi, voulez-vous ? »

Comme ils allaient se retirer, Jim cria :

« Eh, chef ! hep ! et la fille ?

— Nue comme elle est, au quartier des esclaves ! si elle fait des manières, cravache-la !

— Oh, chef, je le ferai, même si elle ne fait aucune manière !

— Enfin, fais pour le mieux !

— Bien, chef ! comptez sur moi ! »

CHAPITRE X

Eliane Asley, la belle indisciplinée. — A faute grave, punition exemplaire ! — La boisson des Jivaros et la pommade rose de Java. — Déshabillage difficile. — Comment une esclave prend médecine. — Épouvantable correction. — Douloureux retour à la vie.

Le soir de ce même jour, sur la terrasse que nous connaissons déjà et qui domine la mer, Arnold Lorsen et sa fiancée prenaient ensemble l'apéritif.

« Ainsi, dit le Danois après un long silence, vous êtes satisfaite de vos expériences ?

— Oui, assez ! cependant il faut que je demande à mister Hughes de me confier une nouvelle esclave !

— Ah ! et laquelle ?

— Une blonde que j'ai aperçue tantôt et qui n'a qu'une vague idée de ce que peut être l'esclavage !

— Une vague idée ? peut-être même pas d'idée du tout à ce sujet !

— Si, car elle porte déjà ces admirables bottes de cuir verni qui sont si agréables à voir quand les jambes qu'elles moulent sont bien faites... ce qui est le cas ! de plus, sous ses vêtements, elle portait un corset très serré qui la gênait visiblement et ses beaux bras aux lignes idéales portaient leur gaine de chevreau glacé !

— Et qu'est-ce qui vous fait dire, ma chérie, qu'elle n'a qu'une vague idée de l'esclavage ?

— Elle a simplement refusé de se prosterner devant moi quand je lui ai adressé la parole !

— Oh ! oh ! insulte grave à un maître ! certainement Wolfgang Hughes vous autorisera à tirer d'elle une éclatante vengeance ! tiens, mais à ce sujet j'ai quelque chose à vous offrir qui ne manquerait pas de piquant au cours d'une correction !

— Ah ! fit Nelly fort intéressée, et qu'est-ce ?

— Ceci ! »

Et Arnold Lorsen tira de sa poche un petit flacon plein d'un liquide verdâtre.

« Qu'est-ce que c'est ? du poison ? de la mort par la souffrance ?

— Non ! mieux que cela ! C'est une préparation due à la connaissance des plantes que possèdent certains sorciers des tribus Jivaros du Haut Amazone. C'est la préparation par des procédés à eux du suc d'une sorte de digitale. Elle plonge l'individu qui l'absorbe dans un complet engourdissement physique... à ce point que couché, le buveur ne peut se relever et c'est à peine s'il peut ramper. Sur certains tempéraments même, c'est la totale immobilité..., puis en quelques minutes des troubles de la vision s'opèrent qui vont en s'amplifiant jusqu'à la complète cécité et cela durant tout le temps que le poison agit sur l'organisme. Mais à côté de cela, si la machine physique n'obéit plus, l'intelligence demeure entière. Plus même, toute la sensibilité des nerfs se trouve décuplée... des sens, seule la vue est atteinte. Une piqûre d'épingle produit la même douleur qu'un coup de poignard ! impossibilité aussi de crier si l'on vous torture, seuls, des râles échappent à la victime, la respiration devient haletante, courte, oppressée, le corps sue alors abondamment !

— Fort intéressant à posséder dans la situation où nous sommes que votre petit flacon ! en avez-vous beaucoup ?

— Il y a quatre rations par flacon et j'en possède une dizaine !

— Oh, comme je suis contente ! comme je vais pouvoir punir durement cette fille insolente !

— Nous pourrons en parler à Hughes en dînant et vous pourriez opérer demain matin !

— Ou même après dîner ! la drogue est-elle longue à produire son effet ?

— Non ! de dix à vingt minutes !

— Alors je pourrai me venger dès ce soir ! pourquoi remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, comme disent les Français ?

— Alors, allons en parler à Wolfgang Hughes sans plus attendre, puisque vous êtes bien décidée ! »

Le marchand d'esclaves fit le meilleur accueil à la demande de Nelly et il fut décidé qu'elle irait elle-même au quartier des esclaves, désigner parmi les filles en cours de dressage celle qui l'avait si gravement offensée par un manquement tel aux règles de la bienséance.

A peine le diner terminé, tandis que Betty se faisait raccompagner dans sa chambre par Wolfgang Hughes pour lequel elle avait un penchant très marqué, que Nelly, miss Wamb, Arnold Lorsen et deux hommes se rendaient au quartier des esclaves dans la section des dressages en cours. Les prisonnières durent s'aligner sur un rang et pour aller plus vite, on leur épargna l'humiliation de la prosternation.

Nelly, suivie de son petit état-major, dévisageait chacune des malheureuses qui attendaient avec angoisse quel nouveau tourment leur allait être infligé.

« Celle-ci ! » dit l'américaine en désignant une très jolie blonde d'une vingtaine d'années.

« Viens ici, petite ! » commanda mis ? Wamb, et suis-nous !

— Que voulez-vous de moi ?

— Mesdemoiselles, reprit miss Wamb, votre compagne a gravement insulté miss Nelly aujourd'hui...

— Ce n'est pas vrai ! je n'ai insulté personne !

— Elle a refusé, poursuivit la surveillante sans s'occuper de l'interruption, elle a refusé de se prosterner devant miss Nelly qui, avec sa coutumière bonté, voulait lui parler et semblait s'intéresser à son sort ! elle va être conduite à la salle des punitions et châtiée durement comme elle le mérite ! Demain ou cette nuit, elle vous sera ramenée et pourra vous dire par expérience combien il en coûte de se montrer insolente et désobéissante ! »

Puis faisant un signe aux deux gardiens ceux-ci entraînaient la malheureuse qui protestait, se débattait, criait au secours, et tout le monde étant sorti, les esclaves demeurèrent seules, médusées et inquiètes.

La fille fut menée directement à la salle de punitions. Là, elle dut demeurer debout entre ses deux gardiens, en face de Nelly, confortablement assise dans un bon fauteuil, derrière lequel se tenait debout Arnold Lorsen.

A la vue des multiples appareils de torture qui l'entouraient, la captive prit peur et d'une voix tremblante demanda :

« Qu'allez-vous faire de moi ?

— Tais-toi d'abord ! répliqua durement Nelly, et souviens-toi bien qu'une esclave ne doit jamais s'adresser à ses maîtres les premiers ! une esclave répond quand on l'interroge ! Ton nom ?

— Eliane Asley !

— Joli nom, Eliane ! il te va fort bien ! et... quel âge as-tu ?

— Vingt ans et deux mois !

— De plus en plus charmant ! Sais-tu que tu es bien insolente pour ton âge ?... non ! tais-toi ! où as-tu été capturée ?

— En Australie !

— Ah ! tu es australienne ! et de quelle ville ?

— Mes parents possèdent un cottage à quelques milles de Brisbane, au sud !

— Dans quelles conditions as-tu été enlevée ?

— Une après-midi, au cours d'une promenade à cheval. Des hommes m'ont assaillie, ligotée, jetée dans une automobile, puis sans rien me dire, j'ai été menée à bord d'un yacht où l'on m'a dit que cet enlèvement avait pour but de m'envoyer comme... comme marchandise... à.... un marché d'esclaves blanches ! »

Des larmes avaient jailli de ses yeux et des sanglots brisaient sa voix. Le désespoir de cette jolie fille était émouvant.

« Puisque tu sais ce à quoi tu es destinée, pourquoi t'es-tu refusée à te prosterner devant moi ??

— Parce que cet esclavage m'étant odieusement imposé, j'y résisterai toujours de toutes mes forces !

— Alors tu ne regrettes pas ton attitude d'insubordination ?

—

— Eh bien, parle !

— Si je suis sincère vous me punirez ! préférez-vous que je mente ?

— Donc, je conclus de tes paroles que tu ne regrettes rien ! La cause est entendue, je vais te punir !

D'abord, tu vas te mettre nue, ici, devant nous tous, puis tu boiras quelque chose que nous te donnerons. Cette drogue va t'engourdir, te rendre aveugle, tout cela pour quelques heures après lesquelles il ne te restera aucune trace de cela, mais je te préviens que cet engourdissement ne sera que physique, ta pensée et tes nerfs continueront leur vie normale, seulement ta sensibilité sera accrue à un tel point qu'une chiquenaude te semblera aussi douloureuse qu'un coup de fouet ! Alors je te ferai attacher, nue comme tu seras, c'est-à-dire que je te laisserai tes gants et tes bottes et alors pour te punir tu seras atrocement cravachée ! tes souffrances seront épouvantables, atroces comme tu ne peux te l'imaginer et nous verrons demain si tu continueras à être orgueilleuse !

— Moi ! vous voulez que... non ! non !

— Eliane, reprit Nelly, apprends donc et retiens bien une fois pour toute qu'une esclave ne doit avoir aucune autre volonté que celle de ses maîtres !

— Je ne veux pas être déshabillée ! je ne veux pas ! et vous n'avez pas le droit de me battre !

— Chérie, dit Lorsen, pourquoi prolonger cette inutile discussion, cette fille est têtue comme une mule, vous n'obtiendrez rien d'elle, n'est-ce pas Eliane ?

— Non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !

— La chose est nette, en effet ! dit Nelly. Alors mes bons amis, vous savez ce qu'il vous reste à faire ! »

A peine l'Américaine avait-elle prononcé ces paroles que les deux gardiens se saisissaient de la captive pour la déshabiller.

Eliane Asley se défendit de son mieux. Se débattant avec violence, cherchant à griffer ou à mordre, allant jusqu'à se rouler par terre, poussant des clameurs éperdues, elle opposait à ses tortionnaires une courageuse résistance digne de tous les éloges. Mais les deux gaillards étaient solides et entraînés depuis longtemps à mater les résistances des jolies rebelles et tandis qu'ils

opéraient, avec difficulté il est juste de le dire, Nelly et son fiancé suivaient cette lutte d'un air prodigieusement intéressé.

La jupe de la révoltée chût la première et les belles jambes adorablement gainées de cuir verni d'un noir éclatant parurent découvertes jusqu'au dessus des genoux, les cuisses de la fille étant encore cachées aux regards par une combinaison de soie rose.

Les bras tordus douloureusement en arrière, Eliane vit avec terreur son corsage lentement déboutonné. Elle tenta de se dégager, n'y parvint point et la blouse de soie blanche ramenée en arrière permit d'admirer la naissance d'une jolie gorge et d'exquises épaules.

Les bras gantés de noir furent tirés des manches, puis les épaulettes de la combinaison glissèrent aussi le long des bras et non retenue, elle auréola les chevilles qu'un des hommes dégagea.

Eliane, écumante de rage, à moitié suffoquée de juvénile indignation parut sanglée dans un corset noir, recouvert d'une peau fine et glacée, les hanches et le haut des cuisses protégés par un adorable pantalon de satin noir, paré d'un large volant de fine dentelle, noire également.

« Lâchez-moi, canailles ! bandits ! lâches ! lâches ! »

Les bourreaux ricanèrent de ses insultes inutiles et de ses impuissantes révoltes. Le pantalon déboutonné tomba de lui-même, puis le corset fut enlevé et l'adorable corps apparut, nacré, doux, satiné, exquis épiderme de blonde.

Tandis qu'un des hommes la maintenait, l'autre ramassa prestement les vêtements épars et les jetait en tas dans un coin. De se sentir ainsi nue, rudement maintenue par une poigne masculine, Eliane crut avoir atteint le summum de l'horreur.

Une crise subite de découragement fit place à la rage :

« Oh ! c'est honteux ! honteux ! une jeune fille... comme cela... devant des hommes ! oh ! laissez-moi me rhabiller ! je ne peux pas rester ainsi ! j'ai honte ! honte... je ne peux pas demeurer comme cela ! voyons miss ! vous, vous ! une femme, vous le comprenez bien ? dites, ayez pitié !

— Tiens, tu ne nous insultes plus ! » Arnold Lorsen s'avança et tandis que les gardiens immobilisaient la pauvre Eliane, sa main caressa la belle poitrine aux chairs fermes qui n'avaient jamais subi un tel affront.

« Voyons, Arnold, dit Nelly, soyez donc un peu sérieux !

— Je vous assure, chérie, que ces seins ont quelque chose de très agréable à être ainsi manipulés.

— Préparez-lui plutôt sa tisane !

— C'est vrai ! »

Dans un verre d'eau préparé à l'avance, Arnold versa le quart du petit flacon et l'eau devint opaque comme si l'on y eut versé de l'absinthe. Une vague odeur d'œufs pourris, d'eau sulfureuse s'en dégagea.

« Tu vas boire ça, petite, dit-il, cela nous permettra de te mieux faire souffrir ! disons le mot, de te torturer à notre guise... et je te promets quelque chose de formidable comme douleurs. Ce

sera pour toi une véritable révélation ! Tu ne peux pas imaginer les souffrances que tu vas endurer tout à l'heure ! »

Comme il s'approchait d'elle, elle fit non de la tête et se renversa en arrière, dents serrées. Ses deux gardiens la prirent solidement dans leurs bras, l'immobilisant toute, presque de façon totale. Sur un signe d'Arnold Lorsen, Nelly vint et prit la tête de la jeune fille. Dans leurs bras, les hommes sentaient leur victime se tordre follement, bander ses muscles dans de suprêmes et vains efforts. Lentement, Arnold se pencha sur le pauvre visage terrifié, prit le nez entre le pouce et l'index de sa main gauche, serra fortement et attendit. Etouffée, Eliane ouvrit un peu la bouche. Goutte à goutte, entre les lèvres desserrées, il versa le contenu du verre.

Vaincue, bien vaincue, Eliane dut enfin boire pour ne pas étouffer tout à fait. Quand ce fut fait, le Danois reposa le verre sur une table et annonça négligemment :

« Vous pouvez la lâcher, elle n'ira pas loin ! »

Nelly et les gardiens lui obéirent. Brusquement Eliane se redressa. Elle fit un pas en avant, puis d'une voix étrange, qui paraissait lointaine :

« Que m'avez-vous fait boire ? dit-elle, il... il me semble que je vais mourir !... je ne peux pas me tenir debout !... j'ai comme un voile devant les yeux ! »

Puis les mots devinrent inintelligibles, une sorte de bredouillement confus. Eliane tendit les bras devant elle comme font les aveugles... elle tenta de marcher et par un surhumain effort de volonté parvint à faire quelques pas, puis elle chancela et tomba à genoux.

Elle demeura ainsi quelques minutes, puis brusquement, elle sembla se tasser sur elle-même et s'affala immobile de tout son long.

« Vous pouvez opérer maintenant, Nelly, ce qu'elle souffrira c'est épouvantable. Plus l'immobilité est grande, plus les douleurs endurées sont atroces ! une belle vengeance en vérité... et de plus si nous la livrions à un homme, elle serait, aveugle comme elle est, incapable de le désigner plus tard ! c'est une boisson tout à fait idoine pour les amants repoussés et audacieux ! »

Nelly n'eut aucune indication à donner. Avant d'aller chercher la pauvre Eliane, elle avait indiqué aux deux gardiens ce qu'elle désirait et ceux-ci passèrent à l'exécution.

L'esclave fut pendue par les poignets à une corde fixée au plafond et ses chevilles liées ensemble par une autre corde passée dans un anneau de fer scellé dans le sol.

Une ceinture de cuir noir, large de cinq centimètres et à laquelle pendait une corde, fut passée à la taille de l'esclave. La corde fut tendue et fixée à un second anneau au sol placé à un mètre cinquante de celui auquel les chevilles de la patiente étaient liées.

Ainsi le corps d'Eliane avait presque la forme d'un C renversé, bras et jambes en arrière, reins creusés, poitrine bombant en avant.

« Maintenant, laissez-moi opérer seule ! dit Nelly, je suis l'insultée, je dois seule punir ! » Dans une armoire, elle choisit l'instrument de flagellation et son choix s'arrêta sur un solide martinet à neuf lanières de cuir fin et souple, chacune terminée par un nœud. C'était une arme terrible qui allait occasionner à la fille suppliciée d'infinales tortures.

Nelly releva ses manches pour être plus à son aise et visant les beaux seins offerts à sa rage, elle se mit à les cingler à tour de bras à grands coups de martinet.

Et ceci était étrange.

Pas un cri, pas une réaction chez la victime, mais dès la troisième cinglée, les nerfs parurent entrer en vibration, des frissons coururent le long de la peau dont le grain durcit prenant l'allure de ce que l'on appelle communément la chair de poule. De la bouche ouverte comme pour crier, un râle bas, profond, rauque s'exhalait. Le long du corps, une abondante sueur coula.

Mais cette absence de cris parut à Nelly comme une personnelle impuissance. Il lui sembla que sa victime se riait d'elle et des coups qu'elle lui portait. La rage la gagna. Elle se prit à frapper nerveusement, lentement, faisant porter en chaque coup tout le poids de son corps. Du sang perla sur le buste magnifique.

« Attention à ne pas trop abîmer la marchandise ! » dit Arnold Lorsen.

Nelly cessa de frapper et il était temps pour les seins de la victime qui n'étaient que trop marqués.

« Savez-vous qu'il y a douze minutes que vous tapez dessus !

— Il me semble que je viens à peine de commencer !

— Vous lui demanderez, quand elle pourra parler, si le temps lui a paru aussi court qu'à vous. Maintenant je vais la panser à ma manière ! »

Et ce disant, il tira de sa poche un petit pot blanc qu'il ouvrit. Il était plein d'une pommade rose.

« Qu'est-ce que c'est encore ! fit Nelly, essuyant d'un revers de bras la sueur qui perlait à son front. C'est un onguent ?

— Oui ! un drôle d'onguent. Je tiens cela d'un ami de Wolfgang Hughes, un Chinois dont il vous a déjà parlé, un autre marchand de viande blanche, Wang Tchao Sek (*voir « Cravache et Fanfreluches », déjà cité*). Cela vient, m'a-t-on dit, de Java. Cette pommade, sentez-la ! il n'y a aucun risque, rappelle par son odeur le laurier rose. Une bonne application cautérise une plaie moyenne en quelques heures, seulement quand on la pose, il semble que l'on passe le fer rouge dans les blessures et elle laisse une atroce douleur qui dure au moins deux ou trois jours. En somme c'est le supplice à longue durée qui va en diminuant le dernier jour. Mais les premières vingt-quatre heures sont terribles et quand demain ; on lui enfermera les seins dans un corset, je lui promets de l'amusement et quelques hurlements bien aigus ! après ça, si elle ne se prosterne pas devant ses maîtres, je veux être déchu de mes droits civils ! »

Et en évitant lui-même de toucher à la pommade odorante, il la passa sur les plaies de la malheureuse Eliane à l'aide d'une petite spatule en os.

« On peut la détacher maintenant, reprit le Danois, dans vingt minutes, une demi-heure au plus, elle reviendra à elle, la drogue verte aura terminé son effet. Allumons donc des cigarettes et attendons ! »

Le retour d'Eliane à sa pleine connaissance fut atroce. A mesure que son apathie physique disparaissait, elle se prit à gémir, pour finalement se tordre en hurlant sur le sol.

« Oh ! ma poitrine ! ma poitrine ! hurlait-elle, oh ! je suis déchirée ! je brûle vivante ! oh ! oh ! que m'avez-vous fait ?... ah, mon dieu ! je souffre ! je souffre !

— Ça c'est la complication de la pommade ! » déclara Arnold.

Pendant près d'un quart d'heure, ils s'amusèrent des plaintes de la malheureuse, puis enfin, Nelly, lassée, déclara :

« Emmenez-la nue au quartier des esclaves... non ! passez-lui son corset, serrez-le bien pour la faire mieux souffrir et qu'elle remporte le reste de sa défroque sur les bras ! je verrai demain si elle a le caractère plus souple ! »

CHAPITRE XI

Derniers préparatifs. — L'épouvantable exécution d'une indisciplinée. — La présentation des esclaves. — La mise aux enchères. — Les acquisitions de Lorsen et de miss Cravache. — Double prise de contact. — Un maître qui sait se faire obéir. — Le viol de Lucy.

Les jours qui suivirent, les esclaves destinées à la vente, connurent une presque totale tranquillité. Les exemples qui avaient été fait avaient brisé leurs forces morales. Sous l'habile direction de miss Wamb, toutes acceptèrent le port des bottes, des gants et du corset sans autre vêtement. De bonnes cinglées bien appliquées vinrent à bout des ultimes résistances. Du reste, la dresseuse professionnelle se faisait aider par Jim et quelques bonnes tirés sur le volet et bientôt les malheureuses ne résistèrent plus. D'autre part, Wolfgang Hughes avait décidé de faire un exemple terrible.

Devant toutes les esclaves réunies, une récalcitrante avait été mise nue, abondamment flagellée et comme elle était vierge, on l'avait abandonnée à deux noirs qui abusèrent d'elle en public, la contraignant ensuite, sous le fouet, aux plus abominables pratiques amoureuses.

Quand son martyre eut duré plusieurs heures, elle fut liée à un poteau et là torturée par les deux bourreaux chinois que le marchand d'esclaves entretenait pour cet usage. Dans d'épouvantables hurlements, ils lui découpèrent littéralement les seins avec des ciseaux, cicatrisant les plaies au fer rouge et y passant ensuite du poivre pulvérisé.

Puis après lui avoir arraché les yeux, coupé les joues et la langue, comme la malheureuse agonisait, ils l'achevèrent en lui enfonçant un fer de lance chauffé à blanc dans les entrailles.

Ces atrocités achevèrent d'assouplir le caractère des esclaves les plus récalcitrantes.

Nous devons dire à la louange de Betty et de Nelly que ni l'une ni l'autre n'avait voulu assister à de telles horreurs.

Durant ces quelques jours, arrivèrent au repaire de Wolfgang Hughes les invités, triés sur le volet, qui venaient acheter quelques esclaves pour leur usage personnel. Egaleme nt furent amenées quelques malheureuses, capturées récemment, et que le marchand de chair humaine destinait à une vente ultérieure.

La veille du jour de la vente publique, Hughes donna une soirée en l'honneur de ses hôtes. Le service y fut fait par de jolies filles originalement costumées, dont l'habillement mérite une description.

Leurs chaussures à hauts talons étaient mi-partie, c'est-à-dire que sur les empeignes de cuir verni noir, étaient des tiges de drap blanc montant à mi-mollet et boutonnées de jais. Cet ensemble était charmant. Les filles avaient la taille prise dans une gaine souple de chevreau glacé noir, prenant sous les seins, laissés entièrement à découvert. Le haut de la gaine était garni d'un tuyauté de soie blanche et le bas s'amincissait en pointe devant et derrière pour se boutonner entre les jambes. Les gaines étaient serrées dans le dos par des lacets de cuir qui permettaient de les



ajuster le plus possible au corps sur lequel elles collaient. De chaque côté des hanches pendaient, ornées de nœuds de ruban blanc, des jarretelles blanches en soie tuyautée qui maintenaient les bas noirs à très larges mailles qui montaient à mi-cuisses.

Par dessus ces légers sous-vêtements, les esclaves portaient un frac de satin blanc à parements de manches et cols de satin noir. Au col du frac était fixé un faux-col dur à coin cassé et un nœud de cravate de soie blanche. Des manchettes de lingerie fine agrémentaient le bas des manches. Les esclaves portaient les cheveux courts, soigneusement ondulés, et, seuls bijoux permis, d'admirables perles comme boucles d'oreilles. Soigneusement dressées et parfaitement stylées, leur service fut impeccable, et Wolfgang Hughes reçut de ce fait de nombreuses félicitations dont il se montra très flatté.

Ce sont des esclaves de valeur ! dit un gentleman.

— Oui, et de plus grande valeur que vous ne pensez ! répliqua le marchand d'esclaves en souriant.

— Comment cela ?

— Toutes portent un grand nom ! toutes sont de race noble et toutes sont vierges. La plus jeune a dix-sept ans et l'aînée vingt-et-un.... il y en a dix ! »

On admira les filles, certains invités s'amusèrent à les palper et les tripoter et les malheureuses, pourpres de honte subirent tout sans élever aucune protestation. Le dressage en était total, une vraie perfection. Puis l'attention changea de but, les conversations reprirent et la soirée s'acheva gaiement.

Le lendemain, à neuf heures, devait avoir lieu la présentation des esclaves, le marché proprement dit ne devant être ouvert que dans l'après-midi.

Comme lever de rideau, miss Cravache s'était offerte pour présenter elle-même la pièce principale qui serait vendue aux enchères, c'est-à-dire la belle lady Jessie.

Les hôtes de Wolfgang Hughes furent réunis dans une vaste salle autour de laquelle courait une plateforme de un mètre de large, haute de un mètre vingt. Cette plateforme aboutissait à une scène fermée dans le fond par un large rideau de velours gris. D'autre part on accédait à cette même plateforme par une porte donnant sur le quartier des esclaves.

Ces dernières apparaîtraient donc par cette porte, défileraient sur le côté de la salle, bien en vue, et iraient se masser sur la scène. Une porte dissimulée derrière la tenture grise leur permettrait de regagner leur quartier directement.

A l'inverse de ce programme, quand tout le monde fut installé, Betty, qui se trouvait avec Jessie au quartier des esclaves, parut directement sur la scène en soulevant le rideau. La jolie Américaine était vêtue d'une jupe longue qui amincissait encore sa silhouette fine, la taille serrée par une ceinture brodée et le torse à peine voilé par une « blouse » de soie transparente, laissant les épaules et les bras nus, remontant en pointe devant, cette pointe fixée à un collier d'énormes perles de jais. Le dos demeurait nu. Des bracelets étranges ornaient ses bras et ses poignets, quelques bagues aux doigts et sa main droite tenait une fine et longue cravache.

En un speech amusant elle annonça Lady Jessie, lui donnant encore ce titre et quand dans la foule on connut l'identité de celle qui allait être vendue, un murmure d'admiration courut.

Alors Betty cria :

« Jessie, ma chienne, viens ici ! »

Et l'esclave noble apparut. Un frisson d'admiration parcourut l'assistance.

Jessie n'avait pour tout vêtement que son corset, ses gants, ses boîtes et des bas chair, retenus par d'adorables jarretières de satin mauve. Un collier ornait son cou. Mais ses poignets étaient liés solidement aux extrémités d'une canne de bois longue d'un peu plus d'un mètre et qui passait dans le dos de l'esclave, la contraignant à bomber son torse superbe.

« Ladies and Gentlemen, dit Betty, je vous présente lady Jessie Barrows de Marsan, esclave d'excellente famille, ayant reçu en Angleterre une éducation soignée ».

Tout en parlant, miss Cravache s'était assise sur un siège disposé à cet effet et elle continua à détailler les talents et les charmes de la pauvre fille et se tournant vers l'assistance elle acheva :

« Du reste, lady Jessie est scrupuleuse et désire vous faire elle-même un aveu ! Allons, Jessie, parle ! »

Et Betty fit siffler significativement sa cravache aux oreilles de la jeune fille. Des larmes gonflèrent visiblement ses paupières, sa gorge se souleva, mais, pourpre de honte, elle obéit et la phrase apprise d'avance fut prononcée assez haut pour que tout le monde pût l'entendre parfaitement :

« Je suis vierge, dit Jessie, jamais un homme n'a dégrafé ma ceinture pour les adorables jeux de l'amour, jamais lèvres masculine n'a effleuré ma bouche, jamais main d'homme n'a caressé mes seins que vous voyez palpiter dans l'émotion de l'attente de celui qui m'achètera et auquel avec joie et amour je me donnerai avec toute ma passion et toute ma bonne volonté, pour son plaisir et son bonheur ! »

On applaudit, car chacun admira le dressage réalisé là par miss Cravache contraignant cette pure et orgueilleuse fille d'Albion à prendre en public de tels engagements impudiques.

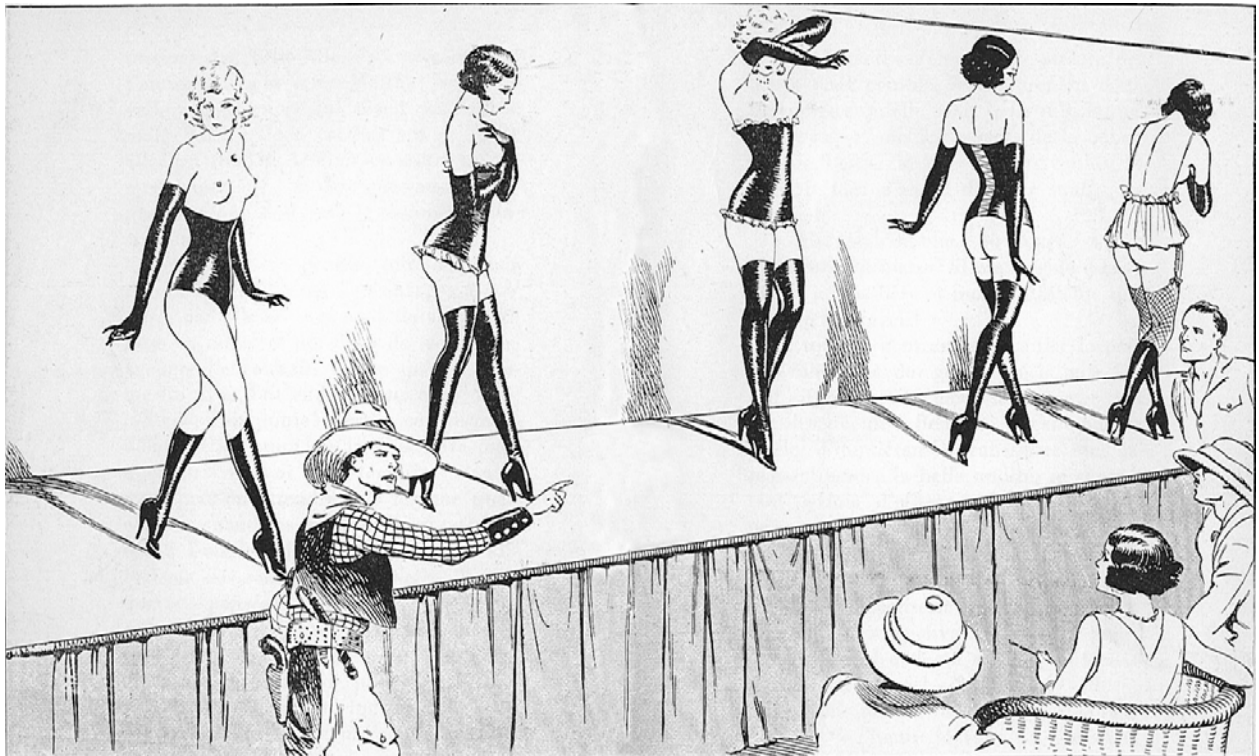
Puis Jessie dû marcher, s'incliner, saluer, se prosterner, enfin se présenter elle-même comme sur un marché on présente un animal de valeur.

Puis la dresseuse et l'esclave, fort applaudies, se retirèrent. Alors la porte qui se trouvait à l'extrémité de la plateforme s'ouvrit. Le défilé des esclaves commença, commenté par Jim qui présentait chacune d'elles au passage. Jim était un speaker parfait. Enfin tout se termina et l'heure de l'apéritif arriva qui réunit tout le monde au bar. Des commentaires passionnés s'engagèrent. Betty voulait acheter une véritable esclave, Nelly de son côté regretta que sa situation de fortune ne lui permit pas de le faire.

« Qu'à cela ne tienne, lui dit son fiancé, nous achèterons ensemble et nous conduirons nos acquisitions au château que je possède dans un fjord de Suède. J'y offrirais du reste l'hospitalité aux esclaves de miss Betty ! »

Ainsi chacun ce matin-là s'apprêtait à acheter. Wolfgang Hughes allait d'un groupe à l'autre en se frottant les mains. Les affaires seraient bonnes.





Le déjeuner fut animé et quand sonnèrent trois heures, nul ne manquait dans la salle des ventes, la même que celle de la présentation.

La première esclave présentée, toujours par Jim, fut Madge Hearst. La malheureuse parut enveloppée dans un superbe peignoir bleu et chaussée d'exquises mules à hauts talons. Sa pâleur, ses yeux gonflés, tout disait qu'elle avait dû pleurer.

Jim à nouveau fit l'article de façon fort habile et sur un ordre de lui, l'esclave, frémissant de honte, dénoua son peignoir et l'ôta. Elle apparut entièrement nue, les pointes des seins passées au carmin. Alors, le speaker annonça :

« Mise à prix de cette vierge : cinq mille dollars !

— Je prends ! dit une voix de femme.

— Cinq mille cent ! »

Les enchères cependant furent peu disputées et Madge Hearst fit difficilement neuf mille six cents dollars. Immédiatement, elle fut livrée à son nouveau maître, un yachtman américain, connu dans les milieux esclavagistes pour son impitoyable cruauté.

La seconde fut Eliane, la troisième Mary Whaston, acquise par deux propriétaires chiliens.

Puis deux sœurs furent offertes ensemble, deux délicieuses canadiennes, deux brunes, deux jumelles de dix-neuf ans dont la mise à prix fut de huit mille dollars, la paire, vierge, étant vendue en bloc.

Les deux jumelles, chose rare sur les marchés virent se ranimer la discussion. Alors que les précédentes esclaves avaient été présentées entièrement nues, les deux jeunes filles apparurent en costume de sport et durent, à leur extrême confusion, se dénuder mutuellement. Deux fois la cravache de Jim dû cingler, car les pauvrettes hésitaient. Puis quand elles furent complètement dévêtues, les marchandages commencèrent.

Bientôt les offres montèrent à treize mille huit cents dollars.

Brusquement, dans un silence hésitant. Arnold Lorsen qui s'était concerté avec Nelly, lança :

« Quatorze mille dollars ! je suis preneur à quatorze mille ! »

Le silence dura.

Jim cria :

« Il y a preneur à quatorze mille ! allons, laissez-vous cette pièce de roi ! une fois !... deux fois... trois fois ! adjugé ! »

Et les deux sœurs furent livrées à Arnold Lorsen. Celui-ci dit alors au gardien qui les lui amenaient :

« Qu'elles remettent leurs souliers bas et qu'elles demeurent nues ! conduisez-les dans ma chambre où vous les enchaînez afin que je puisse dès ce soir m'occuper d'elles ! »

Puis il fit un chèque, le remit à Hughes et l'on emmena les filles.

Evelyn Bennett parut, en homme, en smoking. Elle était ainsi fort désirable et il émanait d'elle un charme troublant et malsain.

« La femme en smoking ! annonça Jim, une vierge garantie, de caractère difficile et rageuse, mais belle de formes ! doit-elle se dévêtir ? »

Et naturellement l'assistance l'exigea.

Jim en profita pour la mettre en valeur et à nouveau un chilien, celui qui venait d'acheter la mignonne Eliane, acquit la blonde Evelyn.

Cinq autres esclaves furent présentées et vendues, l'une d'elles, une jolie fille de vingt ans fut payée dix mille dollars par Betty et conduite dans sa chambre où Miss Cravache donna l'ordre qu'on la liât face à une des colonnes.

Et là-dessus, parut enfin lady Jessie en robe du soir, couverte de bijoux prêtés par Hughes et qui naturellement n'entraient point dans le prix de vente.

Un acheteur chinois, le seul présent de cette race, acquit la belle et aristocratique anglaise pour la somme fabuleuse de trente huit mille dollars.

« Il agit pour le compte d'un général chinois, expliqua Hughes à Lorsen, un de ces généraux qui se sont taillés un empire dans le centre de la Chine en ébullition. De toutes celles que j'ai vendues, aujourd'hui, celle-ci sera la plus à plaindre, car son futur maître est extraordinairement cruel et raffiné. On m'a conté sur lui des histoires si atroces que j'en ai eu des cauchemars, et pourtant vous savez comme je suis peu tendre avec les esclaves ! »

Quand la dernière vente fut faite, il était près de six heures du soir.

Miss Cravache monta voir son esclave et pour commencer son éducation, elle la cingla fort abondamment et ensuite lui donna des conseils et des directives, le tout ponctué par de nouvelles cinglées, Enfin elle lui demanda son nom et la petite, ainsi que du reste il l'avait été déjà dit par Jim, déclara se nommer Eva Merant et être australienne de Sydney.

« Eh bien, Eva, dit Betty, mes deux autres esclaves Raymonde et Hélène te diront que tu aurais pu plus mal tomber ! je sais cingler tu viens de le voir, mais je sais aussi récompenser les bonnes dispositions ! »

Une scène d'un tout autre genre se déroulait chez Arnold Lorsen.

En effet, si miss Cravache s'était contentée d'une fessée moyenne pour prendre le contact avec sa nouvelle esclave, se réservant d'amplifier les corrections pour plus tard, Arnold Lorsen, lui, décida de marquer immédiatement sa prise de possession par une séance de la dernière brutalité. Le soir même, après le dîner, il fit demander deux hommes et avec eux gagna sa chambre où ses nouvelles esclaves attendaient. Il eut la surprise d'un agréable spectacle. Les gardiens qui avaient conduit les filles à l'appartement de leur maître avaient exécuté au pied de la lettre l'ordre donné de les enchaîner, mais ils avaient pour cela agi avec la plus grande fantaisie au détriment naturellement des deux sœurs.

Ils les avaient étendues, nues, dos à dos sur un sofa, mais en sens inverse, c'est-à-dire les pieds de l'une dû côté de la tête de l'autre. Cela fait pour chacune d'elle, à l'aide de menottes d'acier ils avaient opéré ainsi. Le poignet droit d'une des filles pris avec la cheville gauche de l'autre et le poignet gauche avec la cheville droite, puis à l'aide d'une solide corde, ils les avaient en plus liées l'une contre l'autre par le milieu du corps. Quand cela fut terminé, ils les jetèrent sur le sol.

Devant cet amusant spectacle, Arnold Lorsen fut pris d'un réel fou rire, mais bientôt, il donna l'ordre de les délier afin qu'il pût les interroger à loisir. Quand cela fut fait, il alla s'asseoir dans un fauteuil, puis fit placer les deux esclaves devant lui. Les pauvres filles, entièrement nues, n'ayant sur elles que leurs chaussures à hauts talons, ne savaient quelle contenance garder sous les regards de leur nouveau maître, lesquels, par instinct féminin plus que par exacte connaissance, troublaient leur naturelle pudeur d'inquiétante façon.

Enfin, satisfait de ce premier examen, il en désigna une et lui demanda :

« Toi, petite, dis-moi vos noms ?

— Edith et Lucy Stœffel, maître !

— Bien. D'où êtes-vous ?

— Du Canada. Nous habitons les environs de Vancouver !

— Et que faisiez-vous dans la vie ? aviez-vous un métier ?

— Non, maître ! la situation de nos parents nous permettait de vivre sans rien faire. Cependant, nous étions étudiants toutes les deux !

— Etudiantes ? excellent. Et vierges naturellement ? »

La jeune fille, que nous appellerons désormais par son prénom : Edith, baissa la tête en rougissant :

« Oui, maître !

— Je ne vois vraiment pas pourquoi vous rougissez toutes deux ! qu'une esclave ne soit plus vierge, c'est assez naturel, puisqu'on ne l'achète pas pour lui conserver sa vertu, mais que deux jeunes filles libres, d'excellente famille soient demeurés sages jusqu'à dix-neuf ans, c'est au contraire tout à leur honneur ! Donc pas d'amants ! des flirts ?

— Pas moi, maître, dit Edith, mais Lucy est fiancée !

— Est fiancée ? on ! était fiancée, oui ! eh bien, jolie Lucy au lieu de ton fiancé, ce sera moi ton maître qui t'apprendrai les gestes de l'amour ! »

D'un geste imprévu, Lucy se jeta aux pieds de Lorsen.

« Maître, au nom du ciel, ne me demandez pas cela ! je serai votre esclave dévouée, attentive, mais épargnez mon corps ! je me destinais à un homme, je l'aimais ! je l'aime ! je l'aime ! on m'a dit que vous aussi, maître, vous étiez fiancé, au nom de cette fiancée qui doit vous être sacrée, épargnez-moi cet abominable déshonneur et accordez-moi la grâce de demeurer en mon corps, comme en mon cœur toujours digne de celui qui m'avait choisie !

— Lucy, répliqua sévèrement Lorsen, apprends à ne jamais recommencer pareille insolence de mêler ma fiancée à ces affaires-là et d'oser te comparer à elle, toi une esclave ! Dès la nuit prochaine, je te ferai changer d'airs, de vous deux, c'est toi qui cette nuit partagera mon lit ! »

Un cri horrible de désespoir répondit à cette atroce décision. Edith eut un geste vers sa sœur pour la relever, mais déjà Lorsen ordonnait :

« Attachez-moi ces deux filles à ces deux colonnes ainsi que je vous l'ai indiqué avant de monter ! »

Les deux hommes se saisirent d'Edith tout d'abord, laissant la pauvre Lucy se traîner aux pieds du maître, suppliante, désespérée, sanglotante. Sa sœur fut conduite à une colonne après laquelle elle fut liée étroitement par des cordes solides qui passaient autour de sa taille et lui ramenèrent les poignets à hauteur des épaules. Quand elle fut ainsi solidement liée, face à la colonne par le haut du corps, les hommes empoignèrent Lucy hurlante et la lièrent de la même manière contre une autre colonne à peu de distance de celle à laquelle sa sœur était attachée. Cela fait, chacune des esclaves eut les chevilles liées ensemble et une corde très courte réunit les jambes des deux malheureuses de façon à ce que leurs pieds se touchassent. Les reins coupés par les cordes se cambraient fort douloureusement, mais cette position avait l'avantage de bien offrir les croupes si on désirait les flageller. Comme Lucy suppliait toujours, Arnold décida d'amplifier



son supplice et ordonna qu'on lui bandât les yeux, ce qui fut fait immédiatement. Alors, le maître se mit en bras de chemise, choisit une solide et souple cravache et vint se placer à bonne portée.

« Mes petites, dit-il, il faut apprendre à accepter mes ordres, tous mes ordres, sans aucune protestation ni jérémiade qui m'énerve. Comme vous êtes sœurs et qui plus est jumelles, je pense que tout : joies et peines doit être équitablement partagé entre vous deux. Je vais donc vous battre toutes les deux, durement, sévèrement ! je vais chercher à vous faire le plus de mal possible ! et je continuerai jusqu'à ce que Lucy accepte d'être ma maîtresse cette nuit et qu'Edith accepte que je lui fasse le même honneur demain soir ! je vous préviens que chaque réaction de l'une de vous sous mes cinglées, fera, de par la façon dont vous êtes liées, souffrir aussi l'autre. Quant à Lucy, les yeux bandés, elle ne pourra pas se rendre compte à qui est destiné le coup qui vient et cela pour mieux la châtier de son impertinence de tout à l'heure ! »

Et brusquement, comme il achevait de parler, il se mit à cingler.

La correction fut épouvantable, Lorsen tapant avec une vigueur réelle que les deux malheureuses ignoraient jusqu'à ce jour, n'ayant encore été battues que par miss Wamb qui, malgré sa science n'en était pas moins une femme et qui d'autre part craignait toujours d'abîmer la marchandise humaine que son patron vendait très cher. Arnold Lorsen n'avait point ces ménagements à prendre et sur ces frêles corps de dix-neuf ans, les terribles fouaillées produisirent vite un effet... satisfaisant.

La première Edith hurla et accepta pour le lendemain une atroce capitulation de son honneur. Lucy résista quelques coups de plus, puis à son tour, tandis que sa sœur toujours également battue la suppliait de céder et de leur épargner une telle torture, acceptait à son tour de céder.

Alors Lorsen les fit détacher et jetant Lucy sur son lit, pantelante, hurlante encore de douleur, il fit d'elle une femme sous les regards épouvantés d'Edith. Puis il ordonna que les deux filles fussent conduites au cachot en recommandant qu'elles passassent la nuit liées le plus inconfortablement possible après



qu'on les aurait bottées, gantées et corsetées.

Les hommes de Hughes déclarèrent que l'on pouvait se fier à eux et en effet, les deux sœurs, désespérées et sanglotantes, furent liées pour la nuit de « la plus inconfortable manière ! » Et elles y demeurèrent ainsi toute la nuit.

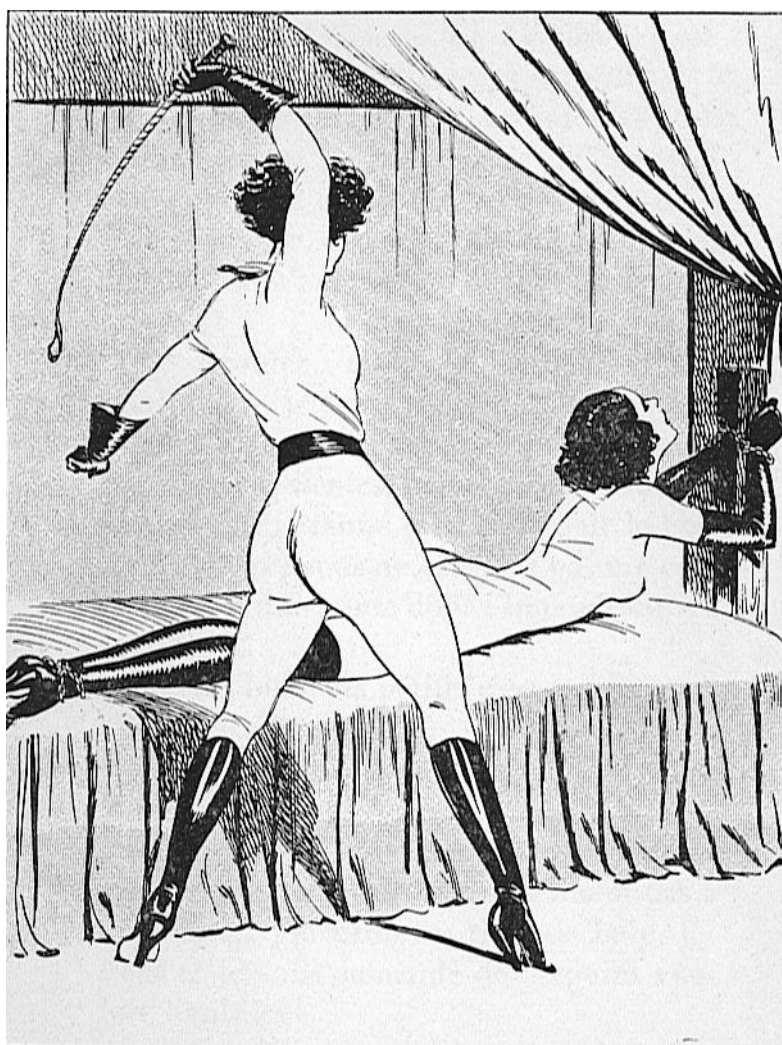
ÉPILOGUE

Deux punitions sévères. — Vers quels nouveaux destins vont nos héros ? — La parole est à Jean de la Beauque.

Le lendemain, Arnold Lorsen ne cacha pas d'avoir la veille au soir violenté la malheureuse Lucy. Tout d'abord Nelly bouda, mais sa cousine lui fit remarquer que d'abord les jeunes gens n'étaient pas encore mariés, et que par suite Nelly, demeurée sage, aurait mauvaise grâce à en vouloir à son fiancé et que d'autre part, en aucun cas, abuser d'une vulgaire esclave ne pouvait être acte injurieux vis-à-vis d'une épouse un tant soit peu émancipée et à plus forte raison vis-à-vis d'une fiancée. Néanmoins, Nelly pouvait punir la délinquante d'avoir, par son sex-appeal, attiré une trop grande attention du maître.

Aussitôt dit, aussitôt fait, et la malheureuse Lucy, encore toute meurtrie de la dure séance de la veille, fut amenée devant Nelly courroucée qui lui reprocha son

« inqualifiable conduite ! » En vain la pauvre protesta-t-elle qu'elle avait dû céder à la force et à la douleur. Kelly, bien décidée de passer sur elle son dépit, ne voulut rien entendre. Lucy, n'ayant gardé que ses bottes, fut étendue nue sur un sofa spécial à la tête duquel un poteau carré munie de chaînes était fixé. Elle y fut étendue à plat ventre, ses mains enchaînées au poteau et



ses pieds également enchaînés à un anneau d'acier vissé dans le bois du sofa, à l'autre extrémité.

Et malgré les pitoyables supplications de l'innocente martyre, Nelly la cravacha longuement, tant et si bien que la malheureuse Lucy s'évanouit sous l'horreur de cette affreuse correction imméritée.

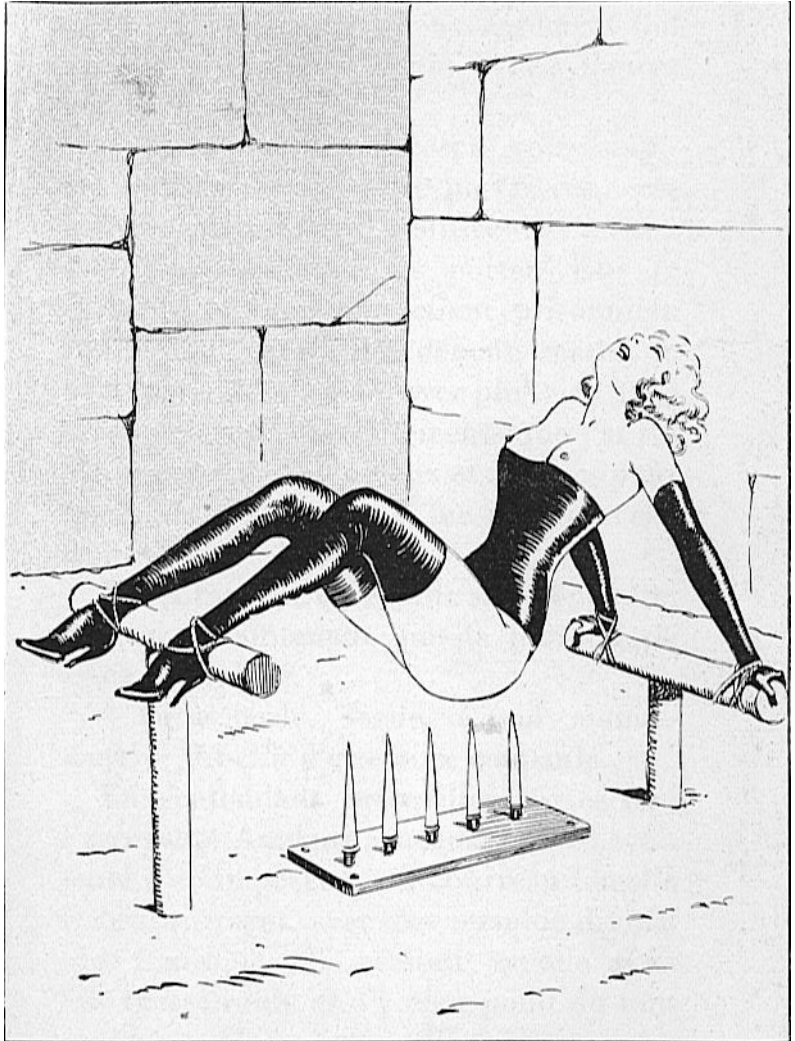
De son côté, Betty eut à se plaindre d'une maladresse de l'Australienne Eva qu'elle avait achetée la veille. Au lieu de la battre, miss Cravache, se sentant fatiguée, la fit conduire à la salle des punitions et choisit pour la corriger un appareil inédit encore. Dans le sol étaient enfoncés à un mètre trente l'un de l'autre deux poteaux barrés au sommet par une traverse faite d'un rondin, le tout formant deux T.

L'un était haut de soixante-dix centimètres, l'autre de quarante. Eva, vêtue de son corset, de ses gants et de ses bottes, eut les chevilles liées de chaque côté du T le plus élevé, puis elle dût s'appuyer en arrière des deux mains sur l'autre T où ses poignets furent liés. Elle se trouvait ainsi face au plafond, en un douloureux équilibre qu'elle ne pourrait de toute évidence conserver longtemps, mais pour douloureuse qu'eut été sa position si elle avait voulu, par fatigue, se reposer en appuyant son séant sur le sol, ce n'était pas là ce que cherchait sa maîtresse.

Et l'on plaça sous les fesses de la malheureuse une solide planche dans laquelle cinq poignards acérés étaient fixés par le manche, la pointe en haut, à quelques centimètres à peine de la croupe.

Si la fatigue faisait ployer la fille, elle se lacérerait douloureusement les fesses et Miss Cravache assisterait sans peine à ce châtiment plus terrible, par l'angoisse subie par la fille, qu'une bonne dégelée de coups de cravache ou de fouet.

A la vingtième minute de cette exposition, Eva céda et les pointes aiguës la blessèrent.



Son supplice dura une heure, car sous la douleur elle s'était redressée, mais à plusieurs reprises elle faiblit, et les poignards piquèrent cette chair douloureuse.

Quand on la délia, elle était à bout de forces, et ce ne fut pas la pitié qui mit fin à son supplice, mais la crainte qu'elle ne se blessât dangereusement. Betty estimait n'avoir pas encore assez torturé la fille pour la mutiler si vite.

.. .. .

Les ventes terminées, les hôtes de Wolfgang quittèrent peu à peu l'île mystérieuse où le marchand d'esclaves avait caché son repaire que les affiliés nommaient la Cité de l'Horreur !

Les derniers à partir furent Lorsen, sa fiancée et Miss Cravache. Ils emmenaient leurs trois esclaves et avec elles Raymonde et Hélène. Quant à Marthe, Lorsen l'avait vendue à Davis, le grand pourvoyeur de la maison.

Où allaient maintenant nos héros ?

Vers le château d'Arnold Lorsen, perdu au nord de la Suède. Là, chacun pourrait sans gêne et à sa guise se livrer aux plaisirs du dressage d'esclaves.

Que devaient-ils devenir ? quelle serait plus tard leur existence ?

Qui donc pourrait le dire ?

Personne !

Si ! un jour peut-être, nous l'espérons, Jean de la Beuque nous le contera.

FIN.

Eros-Thanatos

Bibliothèque et librairie numériques de littérature érotique © 2008

<http://www.eros-thanatos.com>